Le Jardin sur la Glace

DU MÊME AUTEUR

Les Paysages d'âme (poèmes en prose)... Fr. 2 »

THÉATRE

La Folie blanche (Grand Guignol)..... ..... 1 50

POUR PARAITRE

Les derniers Fantômes (drame).

Le Cachet rouge (deux actes d'après A. de Vigny).

L'Automate (drame).

Les Maîtres de la Vie (drame).

H.-R. LENORMAND

LE JARDIN
SUR
LA GLACE

ROMAN CONTEMPORAIN

P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne Librairie TRESSE et STOCK)
155, RUE SAINT-HONORÉ (PRÈS *la Civette*)
Devant le Théâtre-Français
PARIS. — Ier

1906

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Entre l'escarpement des vignobles et l'éblouissement du lac blanc de soleil, le train roulait sans hâte vers Lausanne.

Septembre mûrissait, brûlant ce fond du lac d'ardeurs enfermées, traînant en haut des Rochers de Naye le voile capricieux de la brume.

C'était l'époque où les pensionnats de jeunes filles quittent les altitudes pour rentrer à la ville. Elles étaient six dans un compartiment, qui s'aidaient à supporter la chaleur par des attitudes maussades ou nonchalantes. Des mains tiraient avec humeur sur l'échancrure des corsages, comme pour y engouffrer de l'air frais ; des bras impatients secouaient le contact des manches de mousseline ; des bustes se soulevaient dans une aspiration irréfléchie vers l'impos-

sible nudité. L'énervement des postures incommodes et des frôlements inévitables révoltait ces jeunes corps qui cherchaient dans la brusquerie des gestes ou l'acerbité des paroles une détente imaginaire. Sous la transparence des tissus, les chairs humides se rosaient ; aux visages montait le rouge d'apoplexies commençantes. Les éventails soufflaient des brûlures. Baissés, les stores interceptaient le courant d'air ; relevés, ils donnaient passage à des flots de soleil : c'était un perpétuel et claquant va et vient d'étoffes bleues. Seules immobiles et seules résignées, deux sous-maîtresses exsudaient avec dignité l'une en face de l'autre.

— Dire que ce matin encore, nous étions sous la neige ! regrettait une voix dépitée. C'est écœurant !

— Tu peux remonter, ma chère Clotilde, fit une Anglaise au parler bref. Nous avons passé de si bonnes vacances !

Des rires ironiques accueillirent la proposition.

En effet, l'été s'était montré peu clément dans le petit village valaisan où le pensionnat Colombe avait établi ses quartiers. La fréquence des pluies avait interdit les promenades que favorisait médiocrement la situation de Vanshaut, perché sur le renflement d'une pente abrupte. A part cinq ou six escalades à

même les murailles de granit qui les emprisonnaient, ces demoiselles n'avaient guère poussé leurs explorations au-delà du bazar cabinet de lecture où sommeillaient une centaine de romans pieux.

Elles n'avaient pas trouvé dans la société de l'endroit une compensation suffisante aux désagréments qui leur venaient du pays : les hôtels, colonisés par de forcenés alpinistes, par d'insociables neurasthéniques et par le stock habituel de dames professeurs en rupture de palette ou de piano, de pasteurs tracassiers, d'Evangélistes, ces Terre-Neuve des âmes, d'Anglaises mûres accouplées, de vieux Suisses rancis dans leur simplicité, n'avaient pu leur offrir la distraction des soirées dansantes ou des piques-niques en forêt. Nul charitable sigisbée ne s'était trouvé là pour leur donner la comédie de l'amour.

Dans le châlet sonore que leur avait assigné l'économe sollicitude de Mlle Colombe, elles passaient leurs journées à lire, à coudre et à chanter des chœurs. Les premiers jours, elles s'étaient amusées des cloisons en sapin dont les rondes nodosités étaient les seuls ornements, des balcons peu sûrs abrités par l'auvent du toit, des pentes vertes et du coin de glacier qui s'encadraient dans les fenêtres.

Mais bientôt, la nostalgie les avait prises de ces

hauteurs qu'elles ne fouleraient jamais, de ces névés dont la réverbération les hypnotisait, qu'elles voyaient chaque soir se teinter d'un rouge framboise au coucher du soleil, et bleuir sous la lune.

Avec les premières intempéries, un ennui dense et glacé les avait paralysées. Elles grelottaient, inactives, dans la véranda qu'on n'aérait plus de crainte d'être envahi par la brume du dehors, et où flottaient, parmi la fadeur des pièces trop habitées, les relents affranchis de la cuisine. Dès le commencement de septembre, la neige qui saupoudrait les montagnes voisines avait irradié dans l'atmosphère un froid persistant : elle descendait chaque jour, gagnant les pâturages, puis la forêt. Un matin, Vanshaut s'était éveillé dans le silence d'une épaisse tombée. Ç'avait été pour le pensionnat Colombe le signal du départ. Sur la route en spirale, derrière les chars où s'empilait le bagage, les jeunes filles avaient chanté leur joie de retourner à la vie des régions tièdes et peuplées.

Mais voici qu'au dernier lacet, avant d'atteindre les maisons du bourg, la sensation les avait surprises de plonger dans une vague d'air brûlant et mou. Ç'avaient été des cris d'étonnement, un brusque arrachement des plaids et des fourrures, puis une

prompte lassitude, une pesanteur de tout l'être, et l'étouffement des plaines trop vite regagnées, le regret oppressé des hauteurs où l'on respirait.

Au bout d'une heure de chemin de fer, l'immobilité les avait aigries jusqu'à la colère. En quittant Villeneuve où la chaleur se tassait à l'abri du vent, stagnante, calée par l'à pic de la montagne, il leur venait des envies sottes de briser les glaces ou de lacérer les coussins, des velléités de se pincer mutuellement jusqu'au sang, de se tirer les cheveux, en gamines, de se mordre et de crier. Le besoin sourdait en elles d'accomplir un acte anormal et défendu, qui, elles le sentaient, détendrait leurs nerfs en raison de son excentricité. Sans parler, elles se communiquaient cette impatience de mal faire par des mouvements inachevés dans lesquels on devinait un geste voyou qui s'essore, par des regards pesants qui souriaient à l'intime espièglerie de leurs méditations.

— Montreux, cinq minutes d'arrêt !

Essieux et roues cessent leurs criailleries.

Grand silence.

Sur le quai désert un jeune homme est debout. Sa présence implique l'intention préalable d'un départ, mais son attitude permet de supposer que le train à prendre est depuis longtemps passé, et qu'il fut

laissé là comme en consigne par sa pensée voyageuse.

L'affaissement qui le voûte, accentuant la fragilité de ses épaules et projetant sur son visage l'ombre du chapeau de paille, semble dénoter la fatigue ou un de ces absorbements au cours desquels le corps est gouverné par les seules habitudes. C'est l'habitude qui retient un jonc dans sa main molle et baguée, qui conserve à ses jambes l'écartement nécessaire à l'équilibre, qui empêche son buste de se tasser jusqu'à défaillir.

Pourtant, une grâce presque féminine se dégage de ces minceurs mal musclées que doivent rarement insurger les élans d'une volonté quelconque. Du visage émane un charme ambigu produit par le contraste entre la ferveur timide dont les yeux noirs sont baignés et l'ironie logée en un pli qui se creuse sous l'étroitesse du nez, qu'on suit derrière la fadeur blonde de la moustache et qui encadre la fuite imberbe du menton.

Une des jeunes filles s'est penchée à la portière et sa voix coupante entame le silence :

— Bonjour, mon cousin !

Un sursaut redresse l'inconnu, l'immobilise dans la contemplation de son interlocutrice.

C'est qu'elle est étrangement séduisante, avec son

frais visage qu'empourpre l'excitation et qu'auréole l'échevèlement des mèches blondes, avec ses yeux d'un bleu profond vernis par l'émoi, sa bouche rieuse, son buste gracieusement offert, que moule une chemisette de soie rose et que dégagent les bras croisés derrière le dos.

Le jeune homme fait un pas en avant, dans le brouillard d'une stupeur mal dissimulée, et tend la main avec un machinal :

— Bonjour, ma cousine !

Un mouvement de curiosité anime le compartiment. « Qu'y a-t-il ? » s'informent les sous-maîtresses. « C'est le cousin de Dragomira » ; et cinq têtes se dressent en expectation dans le cadre des glaces.

D'un ton chantant et léger, la jeune Russe continue :

— Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mon cher Henri !

— Oui, hésite l'inconnu, de longs mois... presque des années !

— Et que devenez-vous ?

Il paraphe l'espace d'un geste imprécis et murmure :

— Des petits oiseaux... toujours !... Et vous ?

— Moi, je suis en pension à Lausanne... Quelles nouvelles de là-bas ? Cette pauvre tante Imogène était bien mal, la dernière fois que je l'ai vue.

— Elle baisse chaque jour davantage. Elle ne reconnaît plus personne. C'est la fin... Et vous, ma chère ? Toujours gaie et bien portante, à ce que je vois. Où avez-vous passé l'été ?

— En plein Valais, à Vanshaut ; un trou perché à quatorze cents mètres d'altitude : une vraie prison... Où habitez-vous en ce moment ?

— A Vevey.

— Quel heureux hasard ! Vous viendrez me voir souvent ; vous pourrez même me faire sortir les dimanches... Dimanche prochain, par exemple. Mon adresse est « Pensionnat Colombe, 3, rue de Champel ». Vous n'oublierez pas ?... Et mon oncle Piotr'Ivanovitch ? Vous écrit-il régulièrement ?

— Oui, j'ai reçu deux lettres ce mois-ci. L'affaire des mines a échoué.

— Oh, pauvre oncle Piotr' ! C'est désolant. Enfin il se tournera d'un autre côté. Il a tant de ressort !

— Oui ! c'est un homme étonnant. Ainsi tenez...

Mais un coup de sifflet, le claquement des portières hâtivement refermées coupent court à la conversation.

— Je vous conterai le reste une autre fois. Au revoir cousine !

— Au revoir, cousin, à dimanche !

La jeune fille se penche davantage, et, attirant l'inconnu, lui glisse à l'oreille :

— Vous demanderez Mlle Dragomira Garchine.

Le train s'ébranle ; les mains dénouées battent l'air ; sur le quai désert, le jeune homme est toujours debout, un voile de pâleur sur le visage, mais redressé, comme tendu par le souvenir.

— C'est un Français, n'est-ce pas ? Comment s'appelle-t-il ? demanda Clotilde Parr à son amie quand elle se fut rassise.

— Est-ce que je sais ? répondit tout bas Dragomira.

— Comment ! il n'est pas ton cousin ?

— C'est la première fois que je le rencontre !

— Oh ! Mira, Mira, quelle petite grue tu fais !

Et toutes deux partirent d'un éclat de rire dont ces demoiselles voulurent avoir l'explication. Celle-ci se répandit en apartés ponctués de fous-rires et de cris de joie. Des phrases à double entente se croisèrent, tendant la perspicacité des sous-maîtresses. On s'apitoya sur la tante Imogène et l'on émit l'espoir que l'oncle Piotr'Ivanovitch remonterait une affaire fructueuse.

On questionna Mira sur les occupations de son joli parent. Elle ne possédait sur la nature de celles-ci que les données assez vagues fournies par sa phrase

elliptique : « des petits oiseaux, toujours » ; elle ignorait la place tenue dans son existence par ces ovipares, si son plaisir était de les fusiller, sa vocation de les peindre, ou son métier de les empailler. Pourtant, elle le déclara sans hésiter « embaumeur de canaris » et relata sur les procédés usuels de cette profession des détails qui suscitèrent chez ses compagnes une hilarité tressaillante. Elles pouffaient, le corps étiré, puis ratatiné par saccades verticales, comme un accordéon.

Bientôt, on s'enquit de la famille de l'inconnu. Immédiatement, sa généalogie fut dressée. Des hommes, des femmes, des enfants, nés de la minute, furent qualifiés et jugés, des anecdotes contées, des parentés rapprochées, des infamies stigmatisées, des dévouements exaltés. Sous l'œil défiant des maîtresses, l'improvisatrice souriait du regard et se grisait de vraisemblance. De ce qu'elle était volontairement tissue de mensonges, la conversation eut le vif et naïf imprévu d'un conte de fées.

L'énervement de la chaleur cédait, remplacé par celui de la dissimulation. Le souvenir de l'étranger, la pensée de l'audace extraordinaire allumaient aux prunelles des flammes amusées. Le bleu va et vient des stores avait cessé ; les éventails ne battaient

plus de l'aile. Rapides, pressés, incohérents, comme un vol de papillons éblouis, des mots sillonnaient le compartiment, se heurtaient, se froissaient, s'affolaient en demandes, en quiproquos, en interjections. Tout babillait, tout riait, mis en joie par l'aventure. Aux aiguillages, on surprenait le chuchotement des sacs de cuir qui s'agaçaient, peau contre peau, dans les filets.

CHAPITRE II

Son enfance, passée à Saint-Pétersbourg, s'évoquait pour Mira en amertume ou en douceur suivant qu'elle reportait ses souvenirs à sa belle-mère ou à son père.

M. Garchine avait payé le triple don de fortune, de générosité et d'originalité par une succession de déboires dont son aveuglement lui cachait l'étendue, ou dont une résignation fataliste lui atténuait l'amertume.

Sa richesse attentive et sa bonté groupèrent vite autour de lui le clan des grands hommes pauvres et des âmes souffrantes quêteuses de tendresse. Des inconnus que le feu sacré n'avait jamais incendiés se découvraient un génie contrarié par la misère, et lui, respectueusement, les entourait du bien-être nécessaire

à son éclosion ; des femmes perdues se retrouvaient des virginités de cœur et de pensée, et il goûtait la joie des relèvements ; toute une humanité détériorée, surgie autour de lui, l'exploitait sans pudeur.

Sa philanthropie ne se contentait pas de bienfaits individuels ; elle aspirait à accomplir de vastes réformes sociales. M. Garchine avait créé, d'après les doctrines de Fourier et de Tolstoï, un phalanstère qui serait, pensait-il, comme la cellule initiale autour de laquelle se construirait, par une série de bipartitions quasi automatiques, un mondial réseau de cellules semblables.

Cette institution, qui avait pour principes l'abolition des salaires et l'égale répartition des travaux intellectuels et manuels, prospéra vite. Son fondateur s'émerveilla des résultats obtenus, jusqu'au jour où des amis clairvoyants lui firent connaître, sur le fonctionnement de l'œuvre, des particularités déconcertantes : les phalanstériens, d'un commun et ingénieux accord, se déchargeaient des besognes auxquelles ils se sentaient le moins propres sur ceux d'entre eux qui s'y déclaraient aptes, d'honnêtes gratifications rétribuant les services rendus. Si le procédé dénotait un respect discutable pour les règles qui devaient façonner une humanité nouvelle, la vie que

ces braves gens s'étaient arrangée n'en était pas moins une douce petite vie, une vie d'hôtel d'où avait disparu le souci de la note à payer.

M. Garchine chercha dans des satisfactions d'un ordre plus intime une consolation à la faillite de son noble idéal. La solitude lui pesant, où l'avait laissé, cinq ans auparavant, la mort de sa première femme, une pâle et souple Finlandaise, il décida qu'il se remarierait.

Il fut moins embarrassé pour élire une compagne que ne le sont la plupart des hommes, car nombre des imperfections féminines qui restreignent habituellement le choix masculin eussent plutôt fixé le sien, et les qualités sur lesquelles il se montrait difficile étaient d'un ordre assez commun pour se rencontrer chez plus d'une à la fois. Il lui suffisait en effet que sa future épouse fut *évoluée*, qu'elle eût souffert et qu'elle eût vécu.

Il est de par le monde quelques femmes en mesure de satisfaire à ces exigences, surtout à la dernière. Séduit par l'aveu d'un passé aventureux d'où se pouvait déduire une complète expérience de la vie, M. Garchine épousa une chanteuse d'opérette, française d'origine, qui avait fait sa carrière en Italie.

Celle-ci renonça volontiers aux splendeurs factices

du théâtre pour le bien-être capitonné de sa nouvelle existence, mais elle ne se crut pas autorisée par son changement de fortune à repousser les hommages passionnés qu'elle agréait jadis. Les amitiés de M. Garchine s'étendirent aux amants de sa femme. Une horde cosmopolite envahit l'hôtel de la Spasskaïa ; Américains du nord exhalant des histoires invraisemblables entre haut et bas, dans un murmure nasal ; Italiens beaux parleurs ; Brésiliens diamantés ; Anglais au vice correct ; princes roumains criailleurs et présomptueux.

Le plus assidu était un chanteur mondain de Paris, M. de Bèze, qui avait suivi la jeune femme dans la plupart de ses déplacements. Elle lui gardait une espèce de fidélité ; c'était à lui qu'elle revenait après les folles passades ; c'était en lui qu'elle cherchait la consolation de ses déboires artistiques ; il était l'ami délicat qui sait accepter un service d'argent sans cabrer une inopportune dignité, et le rendre avant qu'on l'en ait prié ; souvent, dans les heures de gêne, il avait fait bourse commune avec sa maîtresse.

M. de Bèze employait à la défense de ses quarante ans tous les artifices que la coquetterie masculine met à la disposition des oisifs. Les vestiges circulaires de sa chevelure s'érigeaient, se crêpaient, belliqueux,

presque léonins ; les noirceurs factices de sa moustache se hérissaient, fortes de leur pli nocturne ; un corset veillait à l'éternelle cambrure de son torse ; des crayons de fard accentuaient, dans les grandes occasions, le lustre de ses sourcils ; des laits de poule doux et consistants éclaircissaient, à intervalles réguliers, l'enrouement de son organe.

M. de Bèze aimait les petits thés discrets où l'on s'attarde à savourer des friandises rares, les causeries sans suite parmi des chiffons, dans les cabinets de toilette où des amies décolletées affinent leur maquillage ; il prisait les soirées intimes où l'on accueillait avec faveur ses historiettes qu'il débitait d'une voix pâmée en roulant des yeux vides. Il goûtait la facilité des digestions sur les terrasses des hôtels, la douceur des assoupissements au murmure des mots, dans des fauteuils de bambou, le charme des promenades en voiture à côté d'une jeune femme. Il affectionnait les étoffes duveteuses qui caressent, les chats, dont la tiédeur soyeuse émeut l'épiderme, les coktails pas trop forts qui vous glacent de bien-être, les tabacs anglais, les parfums nouveaux, les cravates, les bijoux... et l'argent, père des conforts. Certains médisants lui prêtaient des dilections moins avouables,

mais la durée de sa liaison avec la chanteuse avait fini par discréditer ces mauvais bruits.

A lui comme aux autres, M. Garchine faisait bon accueil, distrait et amusé par ce courant de vie frivole qui traversait l'austérité de son existence. Son aveugle optimisme le prémunissait contre tout soupçon, et son amour le portait à sympathiser avec ceux que sa femme lui présentait comme ses amis.

Une hostilité déclarée ne tarda pas à régner entre cette dernière et Dragomira. L'enfant, alors âgée de dix ans, fut dès l'abord prévenue contre sa belle-mère par son instinct qui lui faisait voir en elle une intruse. Elle comprenait que désormais son père la négligerait forcément. En effet, l'homme doux et pensif qui la caressait jadis en méditant sur ses lectures n'était plus. Sa faiblesse avait cédé sans réserve aux exigences de la jeune femme. Il ne vivait plus que pour elle et par elle. Ses intimités d'autrefois s'étaient disloquées. Savants aux cheveux blancs qui dissertaient gravement, socialistes enflammés qui tonnaient leur idéal, vagues rêveurs qui ressassaient leur rêve imprécis, tout ce monde exploiteur et naïf, hâbleur et convaincu s'était retiré devant l'envahissement cosmopolite. Seul, un jeune sociologue, Kallinikov, continuait à fréquenter

l'hôtel de la Spasskaïa par affection désintéressée pour M. Garchine. Mira souffrait de voir s'éloigner ses préférés ; elle en voulait à sa belle-mère du changement survenu.

Des divergences de caractère lui rendirent vite odieuse le nouvelle venue. La brusque franchise de l'enfant ne pouvait s'accommoder des souplesses torves de la jeune femme. Sa haine se renforçait d'antipathies presque physiques. Le teint bistre de Mme Garchine, verdi par dix années de cabotinage, sa bouche sans lèvres, serrée comme sur le secret de son hypocrite sensualité, ses yeux gris, ses yeux de fuite et de fiel, toute sa personne inspirait à Mira d'étranges aversions tactiles. Elle ne l'embrassait qu'avec une répugnance née, sans doute, de l'intuition de son indignité.

A chaque instant, des scènes éclataient entre elles, qui se terminaient par des soufflets ou quelque sournoise morsure. Mira courait annoncer à son père que « petite dame l'avait battue » ; Mme Garchine la suivait, glapissant ses griefs ; son mari lui donnait raison contre l'enfant qui sortait, en crachant de dépit sur les meubles.

Avec le temps, les scènes devinrent moins fréquentes. Un nouvel élément était entré dans la vie

de Mira, le travail. Une frénésie de savoir la ruait à l'assaut des bibliothèques. Les meilleurs professeurs de Pétersbourg furent chargés de diriger son ardeur, mais elle les déconcertait par le tour imprévu de son intelligence. Elle-même préférait à leur enseignement la conversation de Kallinikov. La hardiesse de cet esprit désencombré de tout préjugé, lourd d'expérience, l'enthousiasmait. Elle le choisit pour son unique maître. Une intimité de pensée s'établit entre eux.

Il s'écoula plusieurs années avant que la jeune fille acquît des données précises sur le genre de vie de sa belle-mère. Ce fut le manque de retenue d'une femme de chambre qui lui apprit ce que nul n'ignorait, sauf le principal intéressé, et la renseigna sur l'exacte destination de M. de Bèze et de tant d'autres. Sa première impulsion la portait à tout révéler à son père, mais Mme Garchine, à qui elle n'avait pas ménagé les reproches, lui fit observer sans émoi qu'elle avait peu de chances de se faire croire, et que si elle y parvenait, elle porterait au pauvre homme un coup dont on ne pouvait dire qu'il ne dût lui être fatal. Mira se rendit à ces raisons et ne parla pas.

Par contre, elle fit chèrement payer son silence à sa belle-mère. De nouveau, des scènes éclatèrent,

violentes, quotidiennes. Mme Garchine s'entendait traiter avec le mépris le plus injurieux sans oser se plaindre à son mari. Elle se cuirassait d'indifférence et mûrissait le projet d'éloigner de ce foyer celle qui, d'un seul mot échappé à son exaspération, pouvait le détruire.

Au cours de cette orageuse année, la dernière de celles qu'elle devait passer à Pétersbourg, Mira parvint au complet épanouissement de sa beauté.

Bien qu'elle eût alors seulement dix-huit ans, ses gestes et ses poses étaient plus d'une femme que d'une jeune fille. Son corps évoluait suivant des rythmes brusques, mais gracieusement assurés. Jamais une attitude fausse, un mouvement incertain. Elle affectionnait les postures délibérées dans lesquelles les dessinateurs de journaux illustrés campent les demi-mondaines. Elle riait souvent, renversée dans un fauteuil, avec un joli croisement de jambes qui découvrait l'attache des chevilles. Elle marchait par souples saccades, d'un pas qui faisait onduler ses épaules et ses hanches dans une houle parallèle. Au bal, on la voyait courir et s'agiter, secouant les mains, cabrée dans une ébauche de *cake-walk*, puis, soudain alanguie, étayer la nudité de ses bras contre le plastron d'un danseur ou la manche d'un ami. En

chemin de fer, elle aimait s'allonger d'une banquette sur l'autre, et rêver, la tête haute, la bouche étoilée d'une mourante cigarette.

Nulle coquetterie ne la révélait trop consciente de son charme. Elle avait seulement la franchise de sa jeunesse et de sa beauté, comme d'autres ont celle de leur pensée.

Elle était prodigue de sourires où ses dents éclataient, éblouissant diadème d'un menton volontaire. Sourire était l'habitude préférée de son visage. Elle souriait par conviction, par amabilité, par bienveillance, parfois aussi, hors de sujet et sans y penser. Quand la disproportion était flagrante entre l'insignifiance d'un propos et l'épanouissement aussitôt provoqué, on regrettait de voir cette charmante figure extasiée à vide. Mais son excessive mobilité empêchait qu'on s'arrêtât à une impression déplaisante, vite oblitérée par la gravité soudaine dont elle s'ennoblissait, ou par la franchise d'un éclat de rire égrené à pleine voix.

Parfois, la bouche s'alourdissait, le nez court et mutin se pinçait, le regard habituellement caressant devenait dur, et ce masque de jeune fille prenait une expression lasse et meurtrie. C'est qu'elle mûrissait des pensées plus âgées que ses dix-huit ans. La divi-

nation du mal de vivre lui donnait l'illusion de l'éprouver, et son visage, miroir consciencieux, reflétait la souffrance entrevue.

Ces moments de tristesse lucide étaient rares. Le plus souvent, ses traits exprimaient la joie d'exister. Ses yeux confiants allumés de curiosité, elle enfiévrait la maison de son babil inquisiteur ; sûre d'elle et des autres, leste et parfumée, elle marchait à la vie dans le frou-frou de ses toilettes voyantes.

Le soir du jour où le pensionnat revint à Lausanne, Mira, le dîner expédié, monta s'enfermer dans sa chambre, ouvrit la fenêtre, et traînant une chaise-longue sur la petite terrasse qui lui appartenait, s'absorba dans la contemplation du paysage.

Bien que l'établissement de Mlle Colombe n'eût rien de commun avec ceux dont l'excellente tenue fait la réputation de la coquette cité vaudoise, il avait l'apparence de ces maisons modèles.

Il s'isolait, massif et gai, sur une des hauteurs qui dominent la cathédrale. Un jardin anglais ondulait tout autour avant de plonger par une succession de terrasses jusqu'à un petit bois de sapins. Ce bouquet d'arbres cachait la vue des demeures voisines et don-

nait l'illusion de la campagne. Des fenêtres, des balcons, un immense horizon s'embrassait. C'était d'abord la ville aux toits rouges qui semblait rouler jusqu'au Léman dans une chute hérissée ; puis la nappe intensément bleue du lac, où les barques promenaient la paresse de leurs clairs triangles ; puis la côte savoyarde qui s'abaissait vers la droite jusqu'à mourir au ras de l'eau, dans l'élargissement d'une perspective presque marine, tandis qu'elle se dressait à gauche en sursauts abrupts, hissant le vert des pins, le gris des rocs et le blanc des neiges à deux mille mètres de ciel ; puis, derrière la coupure de la vallée du Rhône, les géants valaisans qui trônaient dans un recul vaporeux; enfin, dentelle éblouissante et déchiquetée, les cimes du canton de Vaud qui fermaient l'hémicycle des montagnes.

C'était une superposition de villes, de hameaux, de forêts, d'alpages, de névés, de glaciers, de pics, défiant toute nomenclature. On eût pu, des semaines entières, fouiller à la longue-vue ce monde en gradins et chaque jour y découvrir un détail nouveau. La lumière et les nuages y mettaient leur féerie éternellement changeante. Tantôt, la splendeur grossissante du soleil précisait les lointains ; tantôt, l'enveloppement des brumes les poétisait ; parfois, de hauts orages

errants teignaient tout d'un bleu sinistre et proche ; parfois, des nuées basses, dissimulant obstinément la rive opposée, faisaient croire à un infini de lac.

Bien que le coucher du soleil empourprât à présent ces beautés, Mira semblait leur prêter moins d'attention qu'à ses pensées. Depuis plusieurs heures, elle aspirait au moment où elle pourrait, seule en face d'elle, élucider son acte du matin dont l'étrangeté la déconcertait. Mais elle avait beau s'interroger, elle ne trouvait pas de réponse à ses questions. Malgré sa volonté de lire en elle, elle ne distinguait rien au delà du fait accompli. Sa propre âme lui demeurait close comme une âme étrangère. Alors, découragée, elle abandonna ce problème et se mit à revivre les événements les plus récents qui avaient jalonné son existence. Peut-être la lumière qui éclairerait l'obscurité présente allait-elle jaillir du passé.

Elle se remémorait les circonstances qui avaient déterminé son exil en Suisse. Un jour, au printemps dernier, Mme Garchine l'avait appelée dans sa chambre pour lui confier, entre deux bouffées de cigarette :

— Kallinikov désire t'épouser... Ton père et moi l'avons agréé. Va le retrouver dans le salon vert.

Mira s'était dirigée sans un mot vers la pièce où l'attendait le sociologue.

En présence de ce petit homme au geste décidé, au front têtu, aux yeux mobiles, elle avait senti naître en elle une assurance presque masculine.

— Ainsi, avait-elle souri, vous voulez mettre un terme à notre bonne amitié... Vous voulez m'épouser!... Qu'auriez-vous répondu si, à dix-huit ans, alors que vous vous sentiez attiré par les mille enchantements de l'existence, grisé par l'appel des êtres, des idées et des choses, on était venu vous dire: « Il y a quelqu'un qui veut te prendre, te former à son image, t'isoler dans sa tendresse ; rien du monde ne te sera révélé que par lui; sa science de la vie et des hommes sera la tienne ; tienne, sa conception de la beauté, tienne, sa pratique de l'amour? » ... Qu'auriez-vous répondu?

D'un geste impatient, Kallinikov avait éludé la question :

— Vous vous faites du mariage une idée fausse. La femme que j'épouserai pourra sentir et penser librement; je serai pour elle un ami, un guide.

— De ce que vous serez le seul ami, le seul guide, elle subira fatalement et en tout votre seule influence. Or voilà ce que je ne veux pas. Je veux vivre par moi-même et par d'autres que vous. Je veux approfondir les ivresses qui m'ont effleurée... Parfois, quand

j'entends de la musique ou des vers, quand je regarde certains paysages, un long frisson fait trembler mes épaules, je me sens prête à pleurer... Eh bien, je veux savoir la raison de mon trouble; je veux comprendre l'art et la nature... Et j'irai demander aux gens de lettres, aux artistes, le secret des joies que je pressens.

— Prenez garde!

— A quoi prendrais-je garde? Quelle déception peuvent me causer des êtres supérieurs dont certains réalisent, pour moi, le *Surhomme* rêvé par Nietsche?

— Comme on voit que vous les connaissez mal! avait souri le sociologue. Certes, on rencontre chez eux des tempéraments d'élite, bien équilibrés, puissamment producteurs et généreusement humains. Mais ceux-là n'assumeront pas volontiers le rôle d'initiateur. Ceux que vous trouverez disposés à le jouer sont d'aimables jeunes gens contempteurs de toute réalité, de toute simplicité, acharnés à vaincre et à dresser leurs rêves qu'ils battent, caressent et redoutent comme un dompteur ses fauves.

— Qu'importe, s'ils sont capables de me révéler la beauté?

— Il importerait peu si vous vous borniez à prier ces montreurs de chimères de vous exhiber leur ménage-

rie. Mais vous ne vous en tiendrez pas là ; vous commettrez la méprise commune à toutes les femmes animées du même désir que vous ; vous exigerez de ces apprivoiseurs d'idées plus qu'il n'est en leur pouvoir de vous donner ; vous ne saurez pas dissocier votre esprit de votre cœur ; vous leur confierez le second après le premier... et vous souffrirez cruellement !

— *Nitchevo* !

Après un silence, Kallinikov avait repris, scandant ses paroles.

— Dans certains glaciers des Alpes, il existe, perdus parmi la houle déchiquetée des séracs, suspendus au-dessus de l'abîme des crevasses, de frêles ilôts diaprés d'anémones aux yeux lilas, d'orchis aux épis empourprés, de soldanelles bleues, de daphnés mauves. Ces fleurs qui vivent et embaument au milieu de la mort, ces jardins qui poussent dans la glace symbolisent pour moi l'âme des artistes. De merveilleuses floraisons jaillies d'un chaos glaciaire, voilà l'image de leurs esprits féconds étrangement épanouis sur le stérile désert de leurs cœurs.

Si vous demandez à ces êtres autre chose que le parfum de leur fantaisie, vous vous heurterez à d'im-

pitoyables refus. La fidélité, le dévouement, l'amour ne germent que dans un sol plus riche.

De l'amour surtout, ils vous joueront une sinistre comédie. Ils pourront tendre leur imagination et leurs sens jusqu'à vous faire croire à leur sincérité : une arrière-pensée de documentation subsistera toujours en eux; à la première traverse, leur tendresse incertaine s'évanouira, leur désir vacillant s'éteindra, et ils vous quitteront pour aller se souvenir de vous. N'éprouvant aucun des penchants ordinaires qui sont pour l'homme un adoucissement à la peine de vivre, ils forment une humanité d'exception, hypnotisée par son idéal, hypertrophiée, incomplète. Ce n'est pas là le *surhomme* de Nietsche; c'est plutôt une espèce de *sous-homme* torturant et torturé...

Mira tressaillit au rappel de cette dernière phrase. Une espèce de *sous-homme* torturant et torturé ! Ces mots, qui, dans la pensée de Kallinikov, ne tendaient qu'à définir un être moral, s'appliquaient impérieusement dans la sienne à la personne physique de l'inconnu rencontré le matin. Serait-ce un artiste ? Elle évoqua la silhouette frêle, le joli visage à l'ironie inquiète. La triple caractéristique dont Kallinikov avait flétri ce groupe social transparut alors si nettement derrière l'image du jeune homme qu'elle

n'hésita plus à l'y rattacher. Elle admira qu'une intuition aussi fine eût servi ses desseins, et si une légère appréhension l'effleura, ce ne fut que le temps d'un frôlement d'aile.

Elle reprit le cours de sa rêverie tandis que la nuit, déjà blottie dans les hautes vallées savoyardes, s'élevait lentement le long des cimes.

Elle revit la scène de famille qui avait suivi son refus d'épouser Kallinikov. Sa belle-mère, outrée de n'avoir pu l'éloigner par un mariage, essayant de persuader à son père que Pétersbourg la corrompait et qu'il était urgent de l'envoyer dans quelque pensionnat d'Angleterre ou de Suisse ; M. Garchine donnant à la fois raison à sa fille qui criait révolte contre un tel projet, et à sa femme dont l'assurance obstinée lui en imposait, cédant enfin aux objurgations de cette dernière et consolant Mira d'un tendre : « C'est pour ton bien, ma chérie... comme tout ce que fait petite dame ! »

Elle revivait le départ sans adieux, brusqué par la crainte d'une dénonciation, le long voyage esseulé, puis l'arrivée à Lausanne par un matin de sucre et de miel.

La splendeur du ciel, la nouveauté des horizons, la gaieté des camaraderies avaient en peu de jours léni-

fié son amertune. Elle avait subi l'influence de son milieu, non pas au point d'oublier le rêve orgueilleux exposé à Kallinikov, mais au point d'en fixer la réalisation à un avenir indéterminé.

En attendant que la mystérieuse beauté de la nature pût lui être révélée, elle pénétrait ses secrets les moins nobles, guidée par la sollicitude d'amies perverses. Elle apprit à leur contact des particularités qu'elle eût sans doute longtemps ignorées. Sa curiosité ne se choqua pas d'avoir été satisfaite.

Elle avait d'ailleurs adopté leurs préoccupations et leur langage. Comme celles-là n'étaient pas sensiblement plus relevées que celui-ci, un alentissement s'ensuivit dans le progrès de son intelligence. Elle n'y remédia pas par le sérieux de ses lectures, car les auteurs favoris du pensionnat étaient devenus les siens.

Ces jeunes filles, ainsi que certains vieillards, se montraient moins difficiles sur le mérite littéraire d'une œuvre que sur sa promptitude à faire naître un émoi spécial. Elles affectionnaient, pour y rencontrer cette qualité généreusement développée, quelques écrits de Lucien, d'Ovide et bon nombre de fictions contemporaines. Cette pâture légère et défendue circulait sous les bancs de la salle d'études, se dégustait en

commun au jardin, disparaissait à l'approche d'une sous-maîtresse pour reparaître sous la tonnelle discrète. Elle était le charme des nuits solitaires, le délice des récréations pluvieuses, le piment des vagabondages dominicaux.

Mlle Colombe tolérait l'abus, sa nature conciliante s'opposant aux mesures vexatoires.

C'était une grasse petite femme de trente-cinq ans, qui portait des toilettes claires et usait avec modération de la poudre de riz. Nonchalante, elle s'énervait en parlant et en écoutant parler ; de tout petits éclats de rire naissaient alors dans sa gorge et elle souriait d'un sourire insistant et factice.

Mira changeait sensiblement. Aux rares instants de solitude, elle se découvrait une âme nouvelle, de petite fille, et même de fille. Elle tenta de réagir contre cet enlisement de sa pensée jadis si alerte par un retour à des habitudes laborieuses. Malheureusement, bien qu'il s'intitulât « maison d'éducation », le pensionnat offrait peu de commodités pour l'étude. Mira se heurtait à l'indifférence des professeurs qui ne concevaient pas qu'une pensionnaire de Mlle Colombe pût être animée du désir d'apprendre. L'ironie déchaînée de ses amies, l'approbation fastidieusement réitérée d'un pasteur filandreux et frôleur eurent vite raison de

ses vélléités. Elle cessa de considérer le travail comme un remède possible à la paresse d'esprit, et revint à l'existence des premiers jours.

Dès le frais matin, elle étendait son éternel *far-niente* sur les chaises longues des terrasses; aux heures brûlantes, elle le berçait dans les hamacs du petit bois; au déclin du soleil, elle l'hypnotisait dans la contemplation du lac et des montagnes où se jouaient des affolements de lumière. A l'étude, à table, au piano, c'était la même inaction mentale, le même vide, dans sa tête que meublait seul l'écho des fous-rires et des bavardages récents.

Le néant d'une telle vie lui pesait. A plusieurs reprises, elle supplia son père de la rappeler auprès de lui. Ce fut Mme Garchine qui répondit.

Aux approches des vacances, épuisé le charme des camaraderies, éprouvée la satiété de l'horizon fixe, venu le dégoût des lectures malsaines, elle sentit la nécessité d'un changement de milieu et de pays, elle souhaita l'empoigne d'un idéal.

L'amour lui apparut alors comme le baume suprême. N'était-il pas la forme la plus intense de la vie, la plus favorable au développement de toutes les beautés qu'on devine assoupies en soi ? Qu'il lui fût donné d'aimer, et elle était sauvée ! La résolution

jadis exposée à Kallinikov s'affermissait et s'élargissait en elle jusqu'à lui faire considérer sans trouble le don de son corps.

Pourtant, l'été s'écoulait sans que la moindre aventure vînt combler son attente, et c'était ce matin seulement que l'amour s'était offert à elle.

Ah ! elle comprenait maintenant pourquoi elle s'était jetée à la tête de cet homme ! A présent qu'elle examinait son acte à la lumière du passé, elle en distinguait nettement les mobiles ; elle découvrait en vertu de quelle logique elle l'avait accompli. Il comportait des causes plus profondes que la surexcitation de l'heure ; il n'était pas le geste fou d'une enfant énervée ; il était l'aboutissement inévitable de son besoin de vivre. Nulle honte ne lui venait d'avoir hélé l'idéal qui passait ; une joie sainte sourdait en elle, une joie de néophyte qui va pénétrer dans le sanctuaire de son rêve.

L'immensité s'imbibait de nuit. L'air était si calme qu'on entendait sur le lac les roues d'un vapeur. Ses fanaux bicolores semblaient deux yeux braqués sur la ville. Mira les regardait grossir dans l'ombre.

En elle aussi grandissaient des lueurs....

CHAPITRE III

Michel Dalliaz habitait à Vevey l'un de ces appartements du quai Perdonnet qui ne sont séparés du Léman que par l'étroite avenue de platanes, et d'où la vue s'étend des rochers de Naye au Jura. Une véranda lui servait d'atelier, car il était peintre, ainsi que l'avait deviné Dragomira.

Depuis six mois qu'il vivait là, il peignait exclusivement des oiseaux : physionomies évasives, yeux distraits, perçants ou vides, attitudes mièvres ou penchées, le captivaient pour leur grâce étourdie et sautillante qu'il retrouverait plus tard dans certains visages féminins. Son atelier se tapissait d'esquisses. Dans une immense volière, ses modèles pépiaient, se battaient, taches multicolores en perpétuel mouvement.

Ces travaux n'absorbaient pourtant pas tout son temps : la promenade, la rêverie et le *farniente* en dévoraient une grande partie.

Il s'asseyait de longues heures sur le quai, en contemplation devant les montagnes. Il venait là le matin, aux heures limpides où les cimes brillent, frais dévêtues, dans le ciel pur, où le peuple infime des poissons strie le lac de myriades d'éclairs argentés et boit éperdument son bleu profond. Il y venait à midi, quand le bourdon continu des mouches dans les arbres salue la chaleur, quand des parfums lourds émanent des verdures, des fleurs des terrasses, de l'eau pesante et fourbue, quand la rive opposée recule derrière une brume torride, quand les voiles latines s'immobilisent dans une sieste verticale. Il y venait à cinq heures, quand des souffles timides rident par places la surface huilée, quand une pêche paresseuse promène deux ou trois barques sous la brûlure moins ardente du soleil.

Il y venait le soir contempler la mort successive de la lumière. Les montagnes de Savoie étaient déjà plongées dans une demi-nuit bleue et grise, que la vallée du Rhône et les cimes valaisannes rosissaient encore dans un chaos d'orages en formation. Des nuages roulaient leur ouate autour de la Dent du Midi, la

cachaient, la dévoilaient ; d'autres surgissaient, joues empourprées, derrière la Dent de Morcles, d'autres s'érigeaient, statues de neige, au-dessus des crêtes de Jaman. Un mouvement ininterrompu enfiévrait ces masses, les formait, les déformait, les élevait, les abaissait. Le lac était rose sous le trouble du ciel. Un steamer qui passait creusait dans ce rose une strie bleue, réveillant l'eau des matins et des après-midis. Bientôt, le jour défaillait davantage ; une buée sombre imbibait l'atmosphère. Seule, la Dent du Midi, nette et dégagée, gardait aux dentelures de ses cimes un peu de son fard terni, mais elle finissait par s'éteindre sous une averse de ténèbres ; des nuages livides se pelotonnaient sur ses névés. La nuit s'installait partout.

Les dimanches, Michel assistait aux prêches, en curieux qu'intéressent les allées et venues des accortes Veveysanes et qu'émeut la fraîcheur ascendante de leurs voix unies.

Après le déjeuner, il regardait passer de sa véranda la fête des vapeurs fleuris de corsages clairs. Parfois, il s'embarquait sur l'un deux et naviguait sans but jusqu'au soir.

A droite et à gauche, des canots étaient dépassés que soulevait la respiration imperceptible et régulière du lac. Des mouettes fendaient l'espace, les ailes blan-

ches, le ventre verdi par le reflet puissant des eaux.

Michel revenait à la nuit et s'accoudait longuement sur le quai désert. Le flot haletait en silence et mourait avec un bruit infime, comme un appel de salive dans une bouche d'enfant...

Cette vie d'oisiveté contemplative et de libre travail ne le satisfaisait pourtant pas. Il n'était pas heureux. Un élément faisait défaut à son bonheur, l'amour. Bien que depuis longtemps il y aspirât de toute sa volonté, il n'avait réussi à connaître que des demi-passions, de brefs enthousiasmes, de molles tendresses vite soufflées par la désillusion.

Une maladresse était en lui, qui lui aliénait les amantes possibles; un aveuglement, qui lui célait l'instant propice aux paroles décisives ; un défaut de simultanéité, qui le faisait s'éprendre trop tôt ou trop tard, jamais en même temps. Comme il avait passé l'âge où la débauche donne le change au cœur peu exigeant, il souffrait et s'inquiétait au point de se demander parfois s'il était capable d'aimer. Le doute se fortifiait en lui quand il se remémorait la série d'échecs dont se composait sa vie sentimentale.

Ç'avait d'abord été Kate Selburn, une blonde de vingt-deux ans rencontrée chez des amis écossais et sottement perdue par délicatesse. En quelques jours

elle était devenue sa camarade, puis son amie. Délivrée du scrupule conjugal par l'abandon éternel d'un mari navigateur, elle se laissait glisser à l'amour sans lutter, sans fermer les yeux. Tranquille, elle attendait qu'on la conduisît uniment jusqu'aux suprêmes étapes du bonheur... Michel ne sut que prolonger au delà des limites normales une amitié qui s'usait. Les mots suppliants ne vinrent pas ; non que la timidité les arrêtât dans sa gorge, simplement parce que n'aimant pas, il méprisait le simulacre de la passion et jugeait malséant d'arguer de ses désirs physiques pour conquérir une maîtresse. Kate Selburn, déçue, avait repris le peu d'elle-même qu'elle eût abandonné. Des soupçons étranges l'avaient envahie. La contrainte s'était installée entre eux deux. Au moment de la séparation, une commune souffrance les avait un instant rapprochés.

— Oh, dites-moi, s'était-il écrié, dites-moi pourquoi je ne vous aime pas ?

— Je n'en sais rien, fit-elle en pleurant ; moi, je vous aimais !

Dès son retour à Paris, l'image de Kate l'obséda. L'attendrissement jadis vainement appelé lui fondait le cœur à présent. C'était l'amour. Il écrivit : Kate lui répondit par une épître affectueuse où elle se félici-

tait d'avoir réussi à l'oublier. Il récrivit, sollicitant une nouvelle réponse ; elle céda ; une correspondance régulière s'établit, et ce lui fut une amère volupté d'implorer de cette femme, sans espoir d'être exaucé, les ioies qu'elle lui eût si volontiers octroyées, s'il les avait demandées trois semaines auparavant.

L'année suivante, à Cannes, Michel crut s'éprendre d'une Hollandaise, Mlle de Kuip. Il allait se faire violence et oser une déclaration quand il apprit que la jeune fille était fiancée : il s'efforça d'expérimenter le désespoir et revint à Paris sans avoir parlé. A peine débarqué, son ami Gessac rencontré sur le boulevard et aussitôt promu à la dignité de confident lui frappait sur l'épaule en souriant :

— La petite de Kuip ? Tu pouvais y aller, mon vieux ; j'ai été son amant, et le gros Lobel aussi !

Michel écrivit. Son dépit, fondu en grivoiserie, perçait quand même par endroits. Il en voulait à cette femme de l'avoir crue pure, de ne pas avoir sollicité ce qu'elle accordait à d'autres. Longuement, son désir la déshabillait, détaillant avec une précision voluptueuse les grâces de ce corps qui lui échappait. Il évoquait dans sa lettre le contact lisse des bras nus, la caresse dorée des cheveux, la tiédeur passionnée des lèvres. Mlle de Kuip, remuée par la flatteuse

énumération de ses charmes, répondit à Michel qu'elle lui pardonnait, qu'elle lui avait dès le premier jour voué sa tendresse et qu'elle eût été sienne s'il l'eût voulu. « Il est temps encore », récrivit-il ; « nous nous reverrons et nous serons l'un à l'autre. » Mais le retour du fiancé qui arrivait des Indes entrava momentanément le projet amoureux. La réalisation en fut reportée à l'époque où le mariage aurait conféré son indépendance à Mlle de Kuip. Dans l'attente de l'événement libérateur, Michel exhalait chaque semaine sa plainte et ses désirs. La légèreté la plus hardie régnait dans ses épîtres ; celles de la jeune femme n'affichaient pas une anormale sévérité. Elle goûtait avec délices cette correspondance qui pimentait les joies un peu sucrées de ses fiançailles.

Entre temps, à Lausanne, Michel fit la connaissance d'une jeune Polonaise, Macha Rosloghi, dont la beauté puérile et la parole gracieusement incorrecte le séduisirent. Mais il ne discerna, dans les taquineries continuelles qu'elle dirigeait contre lui, nul affectueux sous-entendu. Seule, la poignée de mains d'adieu de la jeune fille, prolongée outre mesure dans un frémissement, lui fut une révélation. Il écrivit à Varsovie. La réponse arriva par retour du courrier, chargée de la plus fraîche tendresse. Michel

aspira comme un parfum l'amour qui émanait de ces pages ; il lui sembla que le vide de son cœur était enfin comblé. Il mit dans cette nouvelle correspondance toutes les délicatesses, toutes les fines spontanéités qui dormaient en lui et dont il n'avait pas encore trouvé le placement.

Pourtant, il ne crut pas devoir interrompre ses relations épistolaires avec Kate Selburn et M[lle] de Kuip. Il ne comprenait pas le danger de cette dispersion sentimentale. Il se plaisait à croire que chacune de ces femmes répondait à un besoin spécial de sa nature complexe. Il s'imaginait agir pour le plus grand bien de celle-ci en lui fournissant le moyen de s'exprimer aussi complètement que possible. Or, insensiblement, inconsciemment, lettre à lettre, page à page, il effeuillait son âme au vent de sa triple sincérité. Ses désirs s'énervaient dans l'abstention à laquelle le condamnait le culte imparfait de ses lointaines amies ; sa maladresse à conquérir une maîtresse l'aigrissait ; il conçut du métier d'amant une opinion défavorable et s'abrita désormais derrière le masque de l'ironie ; la majorité des femmes s'effara. C'était mieux ainsi. Au moins pourrait-il cultiver en paix la fleur incomprise de sa sensibilité. Il s'aperçut qu'il la tuait, croyant l'affiner. Le masque avait fini par s'a-

malgamer au visage. Une ironie fade l'emplissait jusqu'à la nausée. Sans élans et sans joies, sa vie s'étiolait dans la malveillance. Il en était venu, quand il connut Dragomira Garchine, à implorer du hasard la passion qui rouvrirait son cœur et en balayerait les moisissures.

Vers cinq heures, le dimanche suivant, il sonnait à la grille du pensionnat Colombe et s'enquérait de Mlle Garchine. On lui demanda s'il était bien le cousin attendu par Mademoiselle, et sur sa réponse affirmative, on lui annonça que Mademoiselle le recevrait au salon.

Quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à la jeune fille, tout son aplomb, qu'il jugeait indémontable, incrusté dans l'élégance de sa tenue, se disloqua soudain, et ce fut d'un ton humble de miséreux qu'il balbutia :

— Bonjour, mademoiselle !

— Ne m'appelez pas ainsi, fit-elle.

— Bonjour... Dragomira, hésita-t-il dans une gêne croissante.

— Pas ainsi non plus... Appelez-moi Mira !

Elle lui tendit une main qu'il secoua longuement, n'osant ni la porter à ses lèvres ni la laisser retomber.

— Et vous, sourit-elle, comment dois-je vous appeler ?

Une perplexité l'interloqua. Il avait oublié qu'elle ignorait son nom. Le lui déclinerait-il en entier?... Non; inutile de lui rappeler la date un peu fraîche de leurs relations. Lui divulguerait-il seulement son prénom?... Oui, mais il eût aimé faire subir à celui-ci un affectueux dédoublement pareil à celui qui familiarisait le sien. Il reconnut que Michel ne comportait que des diminutifs malsonnants ou puérils. Il se taisait, écarquillé d'incertitude.

Soudain, il déboutonna sa jaquette, ouvrit son portefeuille et exhiba une carte de visite sur laquelle Mira lut :

MICHEL DALLIAZ
Artiste-Peintre

27, Quai Perdonnet, Vevey.

— Tiens ! j'aurais parié que vous étiez un artiste ! Et la conversation rebondit sur cette phrase.

Satisfait de son inspiration, le jeune homme recouvrait son assurance pour parler peinture. La jeune fille le questionnait, à peine plus rose que de coutume, ponctuant l'entretien de sourires.

Au bout d'un instant, elle se leva.

— Si nous sortions ? proposa-t-elle. Nous serions plus tranquilles. Ici, les sous-maîtresses ont l'habitude d'écouter aux portes et de regarder par le trou de la serrure.

— Sortons, acquiesça-t-il. Vous en avez la permission ?

— Oui. Pourvu qu'un membre de notre famille nous accompagne, on nous laisse une entière liberté... Je monte mettre mon chapeau et je redescends.

Demeuré seul, Michel s'inquiéta. Pourquoi sortir ? pensa-t-il. Elle attend donc de moi, dès aujourd'hui, des paroles et des gestes que nul ne doit surprendre ?

Elle revint, un vaste chapeau de paille rouge campé sur l'oreille, un collet de même couleur à la main.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Où vous voudrez, à Ouchy, par exemple. J'aime tant les bords du lac !

Le funiculaire les descendit au port où des barques étaient amarrées. Ils s'assirent sur un banc à l'écart et contemplèrent le panorama.

— Il va pleuvoir, pronostiqua Michel.

— Peut-être, laissa-t-elle tomber.

— A moins que la bise ne balaye les nuages.

— Ça pourrait bien arriver.

Il se tut dans une contrainte agitée. Il croisait ses jambes, les décroisait, toussait, dessinait avec sa canne des ronds dans la poussière. Mira souriait à vide, les yeux noyés. Elle posa son collet sur ses épaules.

Le ciel s'épaississait, un vent très frais courait sur la surface encore transparente du lac. Les vergues des barques se mouvaient dans la brise comme des antennes désorientées.

— Ne trouvez-vous pas qu'il fait froid depuis un moment ? renoua Dragomira.

La gêne des minutes précédentes n'avait pas permis à Michel de se forger une opinion sur la température : il n'émit qu'un grognement incolore.

— Moi, je suis transie, continua-t-elle.

Il remonta le collet rouge qui avait glissé des épaules. Elle le laissait faire avec une complaisance charmée. Quand il eut épuisé les frôlements divers que lui imposait la nature de son travail, il lui caressa la main, légèrement, en murmurant :

— Si froid, si froid que cela ?

Elle ne répondit pas. Son silence était lourd d'encouragements.

Que faire ? pensait-il. Le moment doit être venu de lui prendre un baiser. Mais il s'effarait de la distance

qui séparait ses dernières paroles de l'acte prémédité ; il fixait Mira de l'air dubitatif des gens qui entr'ouvrent une porte en s'informant si « on peut entrer. » Comme elle se figeait dans un sourire expectant, il conclut n'avoir rien projeté que de naturel.

Allons-y ! décida-t-il mentalement.

A portée de baiser, une hésitation physique l'arrêta. Il la surmonta par devoir et posa sur les yeux de la jeune fille des lèvres consciencieuses.

Toute mimique, selon lui, appelait un commentaire parlé. « Vous m'aimez ! » qui eût le mieux condensé la psychologie de l'instant lui sembla déplacé ; dans « aimez-moi ! » il vit une inutile et peut-être dangereuse incitation ; « je vous aime ! » lui parut, après réflexion, suffisamment approprié.

Le mot à peine risqué, une voix intérieure lui cria : « C'est faux ! Tu ne l'aimes pas et tu as tort de lui mentir. Tu risques d'expier chèrement la vilenie que tu commets en la trompant. D'ici peu, tu t'illusionneras sur la valeur de cet aveu. Elle, encouragée, t'aimera de plus en plus ; quand vous vous éveillerez à la vérité, il y aura de la casse dans vos petites constructions sentimentales ! »

Michel s'intéressait aux prédictions de sa conscience, troisième personnage qui venait rompre si à

propos la naissante monotonie du tête-à-tête. Il ne put jouir longtemps de l'aimable diversion, car son amie avait ouvert l'écluse aux souvenirs.

— Moi aussi, disait-elle, moi aussi je vous aime ! Dès que je vous ai vu, je me suis mise à vous aimer. Une force incompréhensible m'attirait vers vous...

Et elle conta la genèse de son amour.

Au contraire de la majorité des amoureux qui préparent leur rôle pendant que récite le partenaire, Michel écoutait naïvement. Aussi fut-il pris au dépourvu quand il lui fallut répliquer. Quels mots entasser dans le trou sans fond du silence ? Improviser ? Il manquait de naturel. Fouiller dans la case aux romans et en extraire les développements de circonstance ? Il n'avait pas le temps de feuilleter ses souvenirs ; d'ailleurs, il s'embrouillerait dans l'indispensable travail d'appropriation ; il perdrait le fil, s'arrêterait court, mal à l'aise parmi les idées des autres comme au milieu d'une réunion d'inconnus. Essayer de traduire avec énergie et sincérité les « mouvements de son âme ? » ... Avec quel levier soulèverait-il le calme plat qui le figeait ? Il ne pouvait pourtant pas, dans un pareil moment, avoir la franchise de son indifférence !...

L'attention qu'il avait prêtée le sauva. Chaque

phrase de la jeune fille, gravée en sa mémoire, lui fut un tremplin où il exécuta de petites acrobaties oratoires, s'attachant plus à retomber sur ses pieds qu'à s'élancer très haut :

— Alors, vous m'avez aimé dès que vous m'avez vu ? Comme c'est curieux !... Et une force vous attirait vers moi ? Vers vous aussi m'attirait une force... Une force incompréhensible ? Incompréhensible est le mot...

C'est ainsi que le mensonge apparut au berceau de leur amour. Michel se serait donné moins de mal pour feindre s'il avait compris avec quelle dévotion son amie eût recueilli n'importe quelles paroles pourvu qu'elles sortissent de ses lèvres. Elle se serrait contre lui, abandonnait sa tête sur son épaule. Leurs corps, demi-fondus en adhérences contrariées, se confiaient de mutuels désirs.

Une nuit prématurée montait des quatre coins de l'horizon en amoncellements d'orages. Un rai de soleil échappé d'une déchirure versait dans l'atmosphère sa poudre safranée. Un steamer passa dans cette lueur. L'eau commençait à frémir le long de ses flancs comme un papier de soie qu'on froisse. Des rafales intermittentes couraient en spires affolées.

— Qu'il est beau de s'aimer dans ce décor de féerie ! soupira la jeune fille ; que je suis heureuse !

Michel ne répondit pas ; il souffrait de la disproportion flagrante qui existait entre la splendeur du spectacle et la mesquinerie de ses pensées. Autour de lui, c'était l'immensité tourmentée ; en lui, c'était un petit monde crispé, rabougri par l'ironie. Il avait honte d'absorber son attention à compter les boutons de bottines de son amie, à discerner si cette dent aurifiée qui jetait un éclair fauve dans son sourire était la deuxième ou la troisième molaire. Il se reprochait les regards vérificateurs qu'il lançait à droite et à gauche avant de risquer un baiser. Il s'en voulait d'avoir conservé la notion du temps et de le trouver long. Il souhaitait être emporté plus haut que le détail des choses, plus haut que le souci des attitudes, en pleine abstraction amoureuse.

Vers six heures et demie, il quitta la jeune fille, mâchant un vague ennui, une déception au fond du cœur.

En allant à ce premier rendez-vous, il avait cru son souhait sur le point de se réaliser. Mais l'espoir l'avait vite abandonné. Dès le début, la situation s'était affirmée la même qu'au temps de Kate Selburn et de Mlle de Kuip : une dame l'aimait ; lui,

assistait à la scène, intéressé, nullement ému, poli, gracieux même, comme un acteur qui accepte par complaisance de lire les répliques d'un camarade indisposé.

Sur le bateau qui le ramenait à Vevey, il fit appel à ses souvenirs. La silhouette de la jeune fille s'évoqua, suffisamment idéalisée. Il la voyait, il l'entendait : d'une esthétique raffinée, ses gestes jouaient, rieurs et mutins, autour d'elle ; sa voix chantait, délicieusement adoucie par la sourdine de la mémoire. Les yeux fermés, Dalliaz cherchait à subir le charme d'une présence imaginée. Il reconstituait dans la précision des détails l'approche de ce corps désirable ; il retrouvait le contact frémissant de la taille ; il sentait sur sa bouche l'effleurement d'une chair tiède et passionnée. Un frisson l'enfiévrait ; il était prêt à s'écrier : « Je l'aime, je l'aime ! »

Mais qu'un soubresaut de sa pensée fixât la réalisation de cette scène à un avenir prochain, les mêmes images repassaient devant lui sans lui apporter, cette fois, autre chose que de l'appréhension et de l'ennui, la notion du futur dérangeait comme un changement de clef l'harmonie de ses rêves transposés. « Je ne l'aime pas ! » constatait-il avec découragement. « Il me faudrait pour l'aimer, la certitude de ne la revoir jamais ! »

CHAPITRE IV.

L'amour, au devant duquel elle avait couru d'un pas léger, venait maintenant à Mira, l'étreignait, la terrassait comme eût fait un hercule de foire. La pensée de Michel mettait à ses joues la fièvre du désir et imprimait à son cœur des battements tels qu'elle nouait ses mains sur sa poitrine et retenait son souffle, aux écoutes, angoissée, se craignant malade.

Ils se voyaient chaque dimanche. Il venait chercher sa pseudo-cousine dans la matinée, et l'emmenait chez lui. Une heure de traversée les séparait de Vevey ; ils déjeunaient à bord, pour gagner du temps. Leurs après-midis se passaient le plus souvent dans le petit appartement du quai Perdonnet. Elle se plaisait tant dans la véranda baignée de soleil où Michel travaillait ! Lasse de baisers, elle inspectait curieusement ses

esquisses, les comparait aux modèles qui pépiaient dans la volière, demandait des explications. Il s'exécutait avec complaisance, exposait longuement ses rêves d'art, heureux de faire danser sa chimère devant cette belle spectatrice qui avait l'enthousiasme si facile. Mira, grise de mots, s'imaginait accéder à la contemplation de vérités supérieures.

Vers le soir, ils reprenaient le vapeur, ou, s'ils s'étaient attardés, le chemin de fer plus rapide, et rentraient à Lausanne. Il la reconduisait au pensionnat, dînait seul au buffet de la gare et regagnait Vevey la nuit tombée.

Il calcula que ses dimanches lui revenaient en moyenne à vingt-deux francs.

Ces entrevues hebdomadaires ne suffirent bientôt plus à Mira. Elle le voulut chaque jour. Il fallut s'ingénier, prétexter des emplettes obligatoires, des invitations en ville, des thés, des dîners. Une sous-maîtresse complice facilitait les sorties. Ils se voyaient partout ; le jour, dans la campagne, chez lui ; le soir, dans les rues, dans les squares. Toute prudence perdue, elle en vint à sortir seule en cachette et à le rejoindre dans les allées qui avoisinent le théâtre. Elle ne craignait pas d'être rencontrée. Elle le souhaitait plutôt, et de pouvoir dire : « Voilà celui que j'aime ! »

Son amour était puéril par l'étalage qu'elle en faisait, et sensuel, d'une belle sensualité que ne gâtait nul mysticisme.

Parfois, Dalliaz l'appelait « ma chère âme ! », alors elle se mettait à rire et l'appelait « mon cher corps ! » en le baisant sur la bouche.

Ces ardeurs l'inquiétaient, car il y croyait observer une progression. Un soir qu'ils étaient assis sur un banc, avec, au cœur, la tristesse des mots épuisés, et au corps, celle des voluptés trop longtemps réservées, elle se blottit contre lui dans une contraction de tout son être et lui murmura : « caresse-moi ; serre-moi ; étouffe-moi ! » Il pensa que sous un toit, dans une chambre, elle eût ajouté : « prends-moi ! »

En faire sa maîtresse ? Rien de plus aisé. Sa délicatesse l'en dissuadait. Aussi reculait-il, évitait-il, avec un soin qu'une méfiante eût pu mal interpréter, l'occasion des dernières étreintes. Elle nâquit pourtant malgré ses calculs.

Un dimanche qu'usant du privilège de son imaginaire parenté, Michel était venu chercher Dragomira, celle-ci déclara l'heure trop avancée pour gagner Vevey.

La journée était maussade. De gros nuages plombés, chassés par le vent d'est, coupaient à

mi-côte les montagnes de Savoie et traînaient au-dessus du lac leurs grisailles monotones. Il pleuvait.

Ils sortirent quand même, errèrent sans but par les rues désertes, serrés l'un contre l'autre, ne sachant où abriter leur tendresse. Par plaisanterie, elle proposait des lieux de refuge inacceptables, comme le clocher de la cathédrale ou la soute des barques amarrées au port d'Ouchy. Intérieurement, elle construisait un plan : rentrer au pensionnat,où une partie de plaisir à Evian avait fait le vide,et s'enfermer avec Michel. Mais elle jugeait diplomatique de ne découvrir son projet qu'au plus dru d'une averse, alors que la réalisation s'en imposerait.

Lui, qui la devinait, s'ingéniait à trouver des arguments en faveur du plein air.

— Les peuples vraiment forts, disait-il, sont ceux qui vivent sous les climats rudes. Vois les Scandinaves ; que deviendraient-ils sans le vent et la neige ?

Mira le regardait du coin de l'œil sans répondre.

— Moi, continuait-il, j'adore la pluie, la grêle et tout le tremblement. D'un temps pareil, je suis beaucoup plus heureux dehors que dedans.

Elle éclata de rire.

— Mon pauvre chéri, ce que tu as peur de moi !

La meilleure façon de lui prouver qu'il ne la redou-

tait pas était de la prendre par la taille et de la serrer contre lui. La hanche très développée de la jeune fille roulait à la marche et pesait sur la sienne. Afin d'éviter une commune gêne, il emboîta le mouvement et efféminа discrètement son allure. Amusé par l'adhérence, il pensait : « Ne suis-je pas un peu jeune de la protéger contre mes entreprises ? Il est hors de doute qu'elle attend de moi plus varié que des baisers et plus sensationnel que des étreintes. La décevoir plus longtemps ne serait-il pas me l'aliéner pour toujours ? »

Aussi, quand au milieu d'une rafale elle tourna vers lui ses yeux suppliants, il suggéra tout de suite :

— Si nous rentrions au pensionnat ?

— Tiens, fit-elle, c'est une bonne idée ; comment n'y ai-je pas songé plus tôt ?

Et ils rentrèrent.

En montant l'escalier, il se repentit d'avoir modifié si brusquement son jeu. Sans doute, elle avait pris acte du changement : qu'allait-il se passer ?

Il n'en était plus à se demander s'il allait se passer quelque chose : le pas décidé, les lèvres serrées de Mira certifiaient qu'elle mûrissait une résolution. Il n'avait guère besoin de tendre son imagination pour deviner

laquelle. Comment se comporterait-il ? La dégriserait-il d'une parole dure ? Ou bien céderait-il au désir ?

— Advienne que pourra ! décida-t-il en posant le pied sur le palier du premier étage.

Mais la vision nette de ce qui pouvait advenir, de ce qui adviendrait sûrement réveilla ses scrupules. Son devoir d'aîné et d'ami n'était-il pas de la sauver malgré elle ?

Des craintes moins nobles l'envahissaient. S'il allait se trouver pris au dépourvu devant ce phénomène, une jeune fille ? Il était bien question de la sauver ! Saurait-il seulement la perdre ? Que connaissait-il de l'amour ? Rien que les débauches classiques des années scolaires et les flirts à fleur de mots avec des femmes du monde. Il sondait pour la première fois sa timidité, son inexpérience, et s'en faisait autant d'obstacles. A la pensée d'un échec ridicule, il ferma les yeux ainsi qu'au passage d'un obus. Tout homme a sa réputation de séducteur à soutenir : il ne compromettrait pas la sienne. Il reculerait. Mais comment ?

Il lui restait cinq ou six marches et un mètre de palier pour trouver une solution. Il eut beau franchir la distance avec des lenteurs de montagnard précau-

tionneux, il arriva devant la porte, mâchant toujours les mêmes indécisions.

Ils entrèrent.

Un désordre nullement artificiel régnait dans la chambre de Mira. Le couvercle de la malle était retombé sur un corsage de soie rouge dont les bras se renversaient tragiquement dans l'angoisse de ne pouvoir échapper à la morsure. L'armoire indiscrète s'ouvrait sur la sarabande des mouchoirs, des jupons et des bas. Un peignoir de satin mauve s'efflanquait en travers du lit défait ; sur la cheminée, trois gants retirés à la hâte perdaient les formes de la vie en recroquevillements de petites mains anémiques.

Cet aspect émancipé des choses fournit à Michel l'attitude cherchée. Adossé contre la porte, il huma l'air où flottait un relent d'eau de rose, et jugea, dans une nausée :

— Quel taudis !

Du bout des doigts, sans conviction, elle tenta d'infimes rangements inefficaces, puis s'arrêta, dans une pose de Danaïde qui se décourage. Ils étaient immobiles ; l'égout de leurs parapluies formait sur le plancher deux ruisseaux sympathiques. Mira les voyait courir l'un vers l'autre, se bifurquer, hésiter devant une plume ou une épingle, se remettre en route...

Elle rit quand s'opéra la jonction. Lui, pour affirmer son hostilité, appuya :

— Pas un coin où s'asseoir. C'est dégoûtant !

Mira s'intriguait. Il ne plaisantait pas ; qu'avait-il ? Interrogé des yeux, il resta muet.

D'un geste balayeur, elle désencombra le divan. Son ami dut s'installer.

— Je vais te faire une tasse de thé ! annonça-t-elle gaîment.

Après cinq minutes de recherches, elle se tourna vers lui, de nouveau découragée :

— C'est comme un fait exprès ; je ne puis trouver ni le sucre ni les tasses !

Il gardait un silence désapprobateur.

Elle s'assit à ses côtés, les yeux vagues, cherchant un moyen de le ramener. Elle finit par prendre sa main qu'elle caressa lentement.

— C'est vrai, expliquait-t-elle, je n'ai pas d'ordre ; toutes mes affaires se perdent ou se gâtent. Mais il ne faut pas m'en vouloir. Dis-moi que tu ne m'en veux pas !

Il la regarda ; c'était bien de l'angoisse qui sillonnait ses joues de rides, futurs chemins à larmes. Il eut honte de s'être joué d'elle.

— Mais non, dit-il en refermant ses doigts ; je ne t'en veux pas, ma pauvre chérie !

La conversation retomba dans un crépuscule assourdi. Une commune tristesse descendit sur eux. Ils la connaissaient ; elle s'associait à chacun de leurs tête-à-tête, depuis un mois. Jamais pourtant elle ne s'était faite aussi lourde qu'aujourd'hui. Chargée du poids de longues ardeurs inassouvies, elle les écrasait dans un paroxysme impérieux, voulant à tout prix être amollie par l'absence, ou secouée par la possession.

Michel comprenait l'urgente alternative et tendait son intelligence vers un choix. Doutes explorés, scrupules ressassés, vieilles hésitations revenaient à la fois l'assiéger ; le bélier de l'obsession lui battait les tempes ; il plissait le front, dans le malaise physique de ne pouvoir se décider.

Mira, sans pensée, raidie, attendait. Soudain, l'exaspération du désir la jeta contre Michel qui tressaillit.

— Mira, tu es par trop cruelle, murmura-t-il, la bouche sèche.

Elle ne l'entendait pas. Instinctivement, leurs jambes se nouèrent. Elle dégrafa son col et le visage de Michel se perdit dans l'inconnu de sa gorge. Elle

guidait l'envahissement des baisers, à demi pâmée sur les coussins, comprimant son cœur dont les battements lui donnaient la sensation d'avoir dans la main un petit animal essoufflé.

Le contact de la chair avait révolutionné Michel. Toute sa réserve chavirait. Pour empêcher Mira de remarquer la bataille que ses doigts inhabiles livraient aux derniers boutons du corsage, il la grisait de « je t'aime, je t'aime » entrecoupés de baisers mordants. Quand les bras nus mirent autour de sa tête qui brûlait un collier de fraîcheur, il s'affola. Le corset arraché, la jupe violentée dégagèrent la taille qui s'offrit à l'étouffement des étreintes. Elle se laissait faire, ayant seulement conscience, outre ce pétrissage frénétique, de grandes palpitations qui lui martelaient la poitrine. Il la porta sur le lit.

Alors, un effroi la glaça.

— Non, laisse-moi ! laisse-moi ! Va-t'en ! balbutiait-elle en le saisissant aux poignets. Mais lui ne l'écoutait plus. Il se libéra d'une secousse et reprit furieusement ses lèvres.

Elle reconnut la lutte impossible. D'ailleurs, pourquoi lutter ? N'avait-elle pas voulu, prévu, sauf la brutalité des gestes, ce qui arrivait ? Lutter contre lui c'était lutter contre elle-même. Elle allait s'aban-

donner quand elle crut sentir que Michel s'éloignait d'elle ; elle le voyait pourtant toujours à la même place : elle eut une seconde d'incompréhension. Puis ce fut une soudaine déroute des sensations réelles ; il lui sembla qu'un mouvement giratoire l'emportait au loin, dans un pays étranger, où lui parvenaient, fêlées comme par mille kilomètres de téléphone, des paroles inquiètes :

— Mira, ma petite Mira, qu'est-ce que tu as ?...

Elle était tombée sans connaissance entre les bras de Michel.

— Mira, Mira ! dis-moi quelque chose ; réponds-moi !

Il perdit la tête, chercha des sels par la chambre, n'en trouva pas, se surprit la main sur le cordon de la sonnette, finit par aviser, dans l'armoire, du vinaigre de Bully dont il baigna les tempes de la jeune fille.

Elle rouvrit les yeux et comprima son cœur à poings fermés, comme pour broyer une peine aiguë. Michel la regardait, prêt à pleurer.

Un flot d'aspirations et d'émotions neuves l'avait soudain envahi : une tendresse apitoyée, une vélléité de prendre Mira dans ses bras et de l'y garder indéfiniment, une envie de souffrir pour elle, une étrange

fringale de sacrifice. Il se demandait dans quel coin de son être gangrené par l'égoïsme avait pu germer cette floraison désintéressée, à quel ordre de sentiments il devait la rattacher.

Il fut quelque temps avant de reconnaître qu'elle provenait de l'amour, qu'elle était l'amour même, celui qu'il avait si longtemps appelé en vain, et qui maintenant venait à lui. Tout son passé sentimental lui apparut soudain sous son vrai jour : une lamentable parodie, un impuissant et dérisoire effort. Il se sentit allégé comme par un dédoublement radieux. Où étaient les contraintes d'antan ? Parler lui semblait si facile ! Il avait tant à dire à cette pâle créature qui gisait à moitié nue, pelotonnée pour moins souffrir ! Il la vêtait de regards câlins et la berçait d'une voix nouvelle, plus lente, rassérénée, comme en ont les amants après la possession.

— Tu as mal, ma pauvre chérie ! Tu as mal et c'est de ma faute... Mais oui, de ma faute ! Tu dois me haïr... Non ?... Tu as raison ; la peur que tu m'as faite m'a bien assez puni de ma brutalité... Ne dis rien ; ne m'écoute pas si cela te fatigue ; reste seulement ainsi, près de moi, et laisse-moi te parler.... Je voudrais te parler jusqu'à ce que tu t'endormes.... et tu ne serais pas longue à t'endormir, car je te dirais

toujours la même chose, que je t'aime, que je t'aime et encore que je t'aime !

Elle le contemplait dans un ravissement surpris. Que s'était-il passé ? Pourquoi le retrouvait-elle ainsi transformé après un temps qu'elle estimait si court ?

— D'où viens-tu ? murmura-t-elle . . . Tu n'es pas sorti ? Tu n'as vu personne ? . . . Alors, je suis restée des heures sans connaissance ?

— Non, ma chérie, à peine une minute.

Elle ne chercha pas à comprendre d'où son bonheur lui tombait.

— Tout de même, sourit-elle, c'est bien heureux que je me sois évanouie. Tu m'aimes davantage à présent.

— Je t'aime comme je t'aimerai toute ma vie.

— Bien vrai ? Nous ne nous quitterons plus ? Nous nous marierons ?

Le mot l'interloqua. Epouser Mira ? Quelle solution inattendue ! C'était pourtant la seule qui conciliât son amour et sa délicatesse. Il l'adopta séance tenante, s'en voulant même de n'avoir pas été le premier à la proposer.

— Mais, certainement, appuya-t-il, nous nous marierons. Dans un mois, tu seras ma femme.

— Alors, en attendant, je suis ta petite fiancée ?

Michel, qui avait décidément perdu le sens de l'ironie des mots et des situations, eut un acquiescement grave.

— Oui, tu es ma petite fiancée.

Mira pleurait. Comme les forces lui revenaient, elle attira son ami dans ses bras. Il l'embrassa sur la joue. Ce baiser salé fut le plus chaste de tous ceux qu'il lui prit.

CHAPITRE V

— Je ne vois rien d'inquiétant pour le moment résumait le Dr Comminge, médecin habituel du pensionnat, en prenant congé de Mlle Colombe. Du calme, pas de chocs, et le mal suivra son cours; mais j'insiste sur ce fait que toute émotion sentimentale, toute surexcitation physique pourrait avoir des suites fâcheuses... Peut-être serait-il bon que la jeune fille en fût prévenue par vous ou par une de ses amies... J'ai mes raisons pour croire que l'accident d'hier fut provoqué par une secousse passionnelle. Or il faut éviter qu'il ne se reproduise, et c'est la malade qui pourra le mieux y veiller.

Le vieux médecin parlait avec une lenteur dogmatique en promenant obstinément son index droit sur son index gauche. Mlle Colombe l'écoutait, marquant

son approbation par un petit rire inconscient et continu qui battait sourdement dans sa gorge.

— Docteur, sourit-elle, vous m'ouvrez les yeux ! Mlle Garchine voit assidument un de ses cousins, et je ne serais pas surprise quand une intrigue se serait nouée entre les jeunes gens. Je m'occuperai moi-même de faire cesser leurs rapports.

— Supprimons le cousin ! approuva le docteur, et si, par hasard, un projet de mariage avait été ébauché, veuillez avertir les intéressés qu'ils devront l'ajourner pendant un laps de temps assez considérable.

— Qu'entendez-vous par considérable, docteur ?

— Il m'est difficile de préciser... L'évolution d'une affection cardiaque ne peut se prévoir à jour fixe... Disons... trois ans. Au cas où elle brusquerait ce délai, je ne répondrais plus de la jeune fille.

Trois ans ! Ces mots, sortis en hésitant de la bouche de Clotilde Parr, tombèrent lourdement sur le cœur de Mira. La défense que Mlle Colombe lui faisait signifier de recevoir Michel acheva de l'atterrer. Dès qu'elle eut retrouvé son sang-froid, elle lui écrivit.

« ... Etre ensemble, disait-elle, et ne pas nous
« laisser surprendre par le désir, nous parler, nous
« écrire, et ne plus nourrir l'un pour l'autre que des

« pensées fraternelles : cela n'est-il pas au-dessus de « nos forces ?

« Pour moi, je suis prête à braver les menaces de ce « médecin. Viens, mon bien-aimé, viens et prends moi ! « Puisqu'à présent la douleur et la mort sont suspen- « dues sur moi, mieux vaut renoncer à souffrir et m'a- « néantir dans la volupté d'être tienne. Ne vois pas « dans ces mots l'intention d'un sacrifice ou le désir de « te prouver la force de mon amour. Vois-y seulement « l'ardente envie de hâter l'accomplissement des des- « tins qui nous lient, le besoin de t'éviter comme à moi « ces années d'attente qui aigriraient nos âmes et bri- « seraient nos corps. Viens, je t'appelle avec toute la « puissance de ma volonté ! Sois demain à quatre heu- « res dans la chambre que l'amie de Clotilde a en ville. « Je t'y rejoindrai. Avertis-moi par un mot ou un télé- « gramme. Tendrement à toi,

Mira »

Michel travaillait dans son atelier quand cette lettre lui fut remise. Il la lut à plusieurs reprises, courbé par la stupeur, puis murmura : « Quel malheureux je suis ! » Au bout d'un instant de réflexion, il ajouta : « Pauvre petite ! » et se mit à parcourir la pièce, les doigts crispés, dans une attitude violente et décidée qui contras-

tait avec l'inconsistance et le désarroi de ses pensées.

Deux fois, trois fois, il s'assit à son bureau, commença des brouillons fiévreux et les déchira. Vers le soir, il se laissa tomber sur une chaise, et, la tête entre ses mains, tassé par le malaise, battit le plancher d'un pied nerveux. Dans la volière, les oiseaux prenaient conscience de son agitation inaccoutumée et traduisaient leur inquiétude par des pépiements interrogatifs exaspérés. Ce bruit l'agaçait ; il sortit, dîna, rentra, se mit au lit et ne dormit pas.

Le lendemain matin, il se levait, le front barré d'une résolution grave, et s'installait devant une feuille de papier à lettres. Longtemps, sa plume courut : d'abord rapide et assurée, puis réticente, hésitante, immobilisée par des scrupules, se corrigeant en ratures. Quand huit pages furent couvertes, il se mit en devoir de les recopier . Un regard à sa montre lui apprit qu'il était onze heures. Il bâcla l'adresse, gomma d'une langue molle et se dirigea vers la poste.

Il maniait sa lettre avec gêne, comme s'il avait craint qu'elle ne le désignât à l'attention malveillante des passants. En la laissant tomber dans la boîte, il s'aperçut que sa main était tachée d'encre. Il sortit de sa poche des gants gris-perle et les enfila. Au contact de la eau douce et parfumée, il se sentit,

pour la première fois depuis la veille, l'âme fine et le cœur délicat...

A Lausanne, Mira s'éveilla dans l'expectative d'un message. Le courrier ne lui apporta rien. Elle supputa les retards qui avaient pu entraver la distribution de sa lettre et se raccrocha à l'espoir d'un télégramme.

Le temps passait, crispant son attente. Peut-être Michel avait-il trouvé son appel au retour d'une longue promenade, et trop tard pour répondre, même par dépêche ? Elle déjeuna distraitement, écouta sans l'entendre la leçon d'anglais, s'habilla, courut inquiète au rendez-vous...

Elle y était seule et quatre heures avaient sonné ! Sur la cheminée, des cigarettes russes étaient éparpillées. Elle en prit une et fuma nerveusement. Son oreille épiait la serrure jusqu'à l'hallucination. Elle évoquait avec une telle violence de désir le grincement de la clef qu'il lui sembla plusieurs fois le percevoir et qu'elle se leva pour accueillir l'arrivant. La demie, puis cinq heures s'égrenèrent à la pendulette. Elle avait cessé de fumer. Elle fixait les dessins du tapis avec une attention exaspérée.

Soudain, elle sentit les larmes la gagner. C'était un flot doux, un ruissellement qui s'accélérait au rythme de sa poitrine soulevée. Elle laissa tomber sa tête

dans ses mains et mordit son mouchoir désespérément. Elle pleura longtemps. Ses nerfs détendus, elle quitta la chambre sans avoir miré sa pâleur dans la glace et revint au pensionnat.

La réponse de Michel l'attendait, posée en évidence sur la toilette. Elle l'ouvrit avec un battement de cœur, la parcourut, la cacha dans son corsage, crispa ses doigts à sa gorge et s'abattit sur le lit, terrassée par la même douleur que la veille...

Elle avait lu ce qui suit :

« Ma chère aimée,

« Quel coup de massue tombé sur mon bonheur !
« Vivre trois ans sans toi ! Remettre à trois ans la joie
« de rendre mienne chaque parcelle de ton corps,
« comme est déjà mienne chaque parcelle de ton âme !
« Cette idée m'affole...

« Que faire, ma chérie ? Que devenir ? Continuer à
« nous voir comme par le passé ? Hélas, j'ai peur, moi
« aussi, que nous ne soyons pas suffisamment parés
« contre les surprises du désir. Comment lutter contre
« nous-mêmes, contre les forces qui nous poussent
« l'un vers l'autre ?... Nous voir moins souvent ?...
« Tout ce que notre imagination, tout ce que nos sens
« inquiets auraient échafaudé pendant les heures de
« solitude voudrait se réaliser, d'un vouloir obstiné,

« implacable, dès que nous serions en présence...
« Cesser de nous voir?... Tant que tu habiteras Lau-
« sanne et moi Vevey, il faudra des puissances autre-
« ment grandes que nos misérables volontés pour nous
« tenir séparés... Quant à passer, comme tu me le
« proposes, par-dessus les menaces de ton médecin,
« c'est une solution que je n'envisage même pas. Un
« assassinat dans lequel la victime est consentante
« n'en est pas moins un assassinat.

« Alors, à quoi nous résoudre ?... Quel parti prendre ?
« Le remède, le seul remède est d'une cruauté si
« brutale que la pensée de nous infliger sa torture
« me déchire presque physiquement... Une terreur
« m'oppresse... J'ai peur qu'il ne t'apparaisse, à toi
« aussi, comme l'unique moyen de dénouer notre
« situation, et que tu ne le veuilles comme moi...
« Ce remède, c'est la séparation, ma pauvre chérie!...
« C'est l'abandon de notre rêve! Je ne sais d'où me
« vient l'énergie suffisante pour écrire ces mots. N'im-
« porte, je la sens en moi, et elle saura bien guider
« mes actes... Ne l'appelle pas force de caractère,
« cette énergie, ni grandeur d'âme. C'est une flamme
« logique dont je ne suis illuminé que dans les heures
« décisives ; c'est le démon de la nécessité qui me
« pousse vers ce qui doit être au mépris de la souf-

« france ; c'est le « han » désespéré de l'homme qui « s'ampute la main qu'une vipère a mordue...

« Quand tu liras ces lignes, la hache aura frappé, « nos destinées seront désunies : j'aurai quitté la « Suisse pour toujours. Où je vais, je ne te le dis pas ; « où tu partiras, je tiens à l'ignorer. A quoi bon « nourrir la consumante illusion que l'irréparable « n'est pas l'irréparable ?... Ayons le courage d'ignorer « où nous vivrons ! Qu'il nous soit impossible d'avoir « continuellement présente à l'esprit la vision l'un de « l'autre en des endroits connus, d'éprouver la han- « tise du revoir possible, des trains faciles, des stea- « mers qui réunissent : nous finirions peut-être par « en mourir si nous n'y succombions pas ! Le jour « où j'aurai cessé de te voir, de t'entendre, de te « sentir autour de moi, dans mes rêves, dans mes « veilles, dans mes songeries, ce jour-là, je serai guéri « de toi. L'oubli, voilà le baume qui cicatrisera nos « plaies... Plus tard, beaucoup plus tard, nous trou- « verons peut-être une douceur dans le souvenir... « Je ne cherche pas de mots pour te dire adieu... « Je sens que si je me livre plus longtemps au mar- « tyre de t'écrire, mon courage s'usera jusqu'au bout : « et j'ai besoin de lui pour accomplir le plus dur de « ma tâche. Qu'il ne m'abandonne pas avant mon

départ, ou nous sommes perdus!... Adieu donc, ma tendrement adorée... la meilleure part de moi-même .. Tout mon être se brise, éclate, s'anéantit... Je ne puis plus écrire... Adieu! »

Dans un coin de la chambre de Mira, Mlle Co-ombe rapportait au Dr d'Arveyes appelé en rempla-ement de M. Comminge, le diagnostic de son con-ère.

Mira gisait les yeux fermés, silencieuse et prostrée.

Le Dr d'Arveyes l'examina, la questionna, rédigea on ordonnance, et, revenant à Mlle Colombe, lui onfia entre haut et bas :

— Je ne partage l'avis du Dr Comminge que sur eux points : le calme et la tranquillité d'esprit s'im-osent de toute évidence ; d'autre part, de violentes ecousses passionnelles ont seules pu provoquer ces yncopes. Mais l'ajournement, exigé par lui, du ma-age de la jeune fille me paraît inutile.

Sans s'en rendre compte, le médecin avait élevé la oix. Les yeux de Mira s'ouvrirent : elle écoutait. continua :

— Le cœur n'est pas sérieusement atteint et je ne errais aucun inconvénient à ce que Mlle Garchine onnât suite au projet dont vous soupçonnez l'exis-

tence... J'ai même la conviction que ce remède agirai sur elle plus efficacement que la valériane! Vou pouvez donc lui certifier de ma part que dans deu ou trois mois elle ne courra nul danger en épousan celui qu'elle aime.

Un gémissement sourd le fit se retourner. Drag mira s'était dressée, une épouvante au fond de orbites.

— Qu'avez-vous, ma chère enfant ? s'écria Mlle C lombe.

Elle fondit en larmes, raidissant les bras de dése poir.

— Trop tard!... Trop tard! sanglotait-elle.

La plupart des êtres humains qu'une brusque co motion a ébranlés passent, avant de ressaisir le équilibre, par une série d'états de l'âme dont ils prennent conscience qu'après coup. Ils se réveill un matin, allégés, enclins à jouir, presque heure d'exister, et s'imaginent que cette merveilleuse gu rison est l'œuvre d'une seule nuit. Elle résulte réalité d'un lent travail de cicatrisation, qui, p avoir échappé à leur perspicacité, n'en est pas mo perceptible à l'analyse du psychologue.

Quand, au bout de trois semaines, Mira s'aper

que les menus faits quotidiens l'intéressaient de nouveau, que sa pensée se détachait parfois de Michel et revenait à lui sans trop d'amertume, elle éprouva quelque indignation contre elle-même, à sentir se soulever un fardeau qu'elle comptait porter toute sa vie.

Si elle avait pu se rendre compte des formes successives qu'avait empruntées sa douleur, elle y eût remarqué une gradation dont chaque phase l'acheminait vers la paix.

Ç'avait d'abord été un anéantissement sans fond, une stupeur morbide qui l'avait clouée au lit plusieurs jours. Puis, avec la perception de la souffrance était venue la vraie souffrance, souffrance animale, qui ne raisonnait pas, qui ne pensait pas, qu'alimentait, que ravivait chaque seconde l'image de l'absent. A cette période avait succédé celle, plus lucide, de la révolte. Pour la première fois, Mira pesait l'acte de Michel, et il lui apparaissait d'un égoïsme et d'une lâcheté monstrueux. L'abandon était de toutes les solutions la seule qu'elle n'eût pas attendue, parce que son choix impliquait l'indifférence, au lieu de la ferme passion à l'existence de laquelle elle croyait. Elle était tellement contraire à l'amour, cette solution, que le fait d'avoir été adoptée par Michel le classait hors l'amour, le démontrait incapable d'en éprouver

ou d'en inspirer. En effet, Mira souffrait moins, consciente qu'elle était de moins aimer. Elle se détachait, non pas de l'homme qu'elle avait chéri, mais de l'être mauvais soudain apparu derrière le masque adoré. Elle était toujours éprise, non de celui qui l'avait abandonnée, mais de son noble fantôme. Et ce dédoublement qui s'accusait très net en son esprit, atténuait sa peine en la divisant : de ces deux Michel qui se partageaient sa pensée, l'un lui devenait odieux, l'autre gisait enfoui dans le passé comme dans le plus sûr des sépulcres, et son amour pour lui se nuançait d'immatérialité. Peu à peu, la haine s'éteignit en son cœur, faisant place à la réflexion. Elle cherchait quels mobiles avaient déterminé la conduite de Dalliaz, et elle se persuadait bientôt qu'il n'avait pu se convaincre de la légitimité de son acte que par suite d'un déséquilibre moral. Les paroles de Kallinikov lui revenaient à la mémoire. Elle vérifiait leur justesse.

« Je n'ai le droit de rien lui reprocher, songeait-elle, puisque j'attendais de lui les seuls biens qu'il ne fût pas en son pouvoir de me donner. Au lieu de respirer les fleurs bizarres de son rêve, j'en ai cherché d'autres, moins rares ; je suis sortie du jardin : j'ai trouvé la glace! Je ne dois m'en prendre qu'à moi de ma déception. »

Elle ne regrettait pas cet apprentissage de la douleur. Une puérile fierté lui venait d'avoir aimé, de pouvoir parler de la vie avec une amertume connaisseuse. Presque tout s'égalisait en elle. Un désir surnageait : celui d'approfondir ces êtres étranges, de fouiller ces consciences atrophiées et ces sensibilités malades; une résolution s'ancrait : celle de ne plus céder à l'amour qui l'entraînerait vers eux, de parcourir la contrée de leurs rêves en froide voyageuse, l'esprit ouvert, le cœur fermé.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VI

La lettre dans laquelle Mlle Colombe annonçait à M. Garchine la maladie de sa fille aviva chez lui le remords d'avoir consenti à son exil. Il voulut la rappeler immédiatement, mais sa femme objecta les dangers que la mauvaise saison pourrait faire courir à une convalescente. Mieux valait que Mira passât l'hiver avec elle à St-Raphaël, une station de la Riviera française où elle allait soigner un rhume opportun. Il se rendit à ses raisons. Ainsi se trouvait évité ce qu'elle redoutait le plus : la rentrée de sa belle-fille dans l'intimité du foyer. Il fut convenu que Mira quitterait Lausanne dès la première semaine de novembre et rejoindrait sa belle-mère en gare de Lyon. M. Garchine qui haïssait les déplacements demeurait à

Pétersbourg. M. de Bèze avait précédé sa maîtresse à St-Raphaël.

Quelques jours avant son départ, elle écrivit à Mira qu' « à la veille de se retrouver, elle estimait néces- « saire d'établir la nature de leurs relations. Hier était « hier, et ses orages ne devaient troubler ni aujourd'hui « ni demain. D'où que fussent venus les torts, l'heure « avait sonné de les oublier. La paix et le bonheur de « plusieurs mois valaient bien cet infime sacrifice. « Pour elle, elle était décidée à l'accomplir; elle ne « doutait pas que sa belle-fille n'eût à cœur de l'imi- « ter. » Elle ajoutait que « leur excellent ami M. de « Bèze se trouverait sans doute à St-Raphaël en même « temps qu'elles et qu'afin de ne pas donner prise aux « médisances, il serait bon que Mira consentît à pas- « ser pour sa filleule. C'était un parrain fort présen- « table et qui ferait son possible pour distraire la gen- « tille convalescente ». Elle terminait en l'embrassant « avec sa vieille tendresse, dont les récents malenten- « dus n'avaient jamais altéré le fond. »

Mira ne fut pas dupe de ce ton affectueux qui témoignait de la crainte qu'elle inspirait encore à sa belle-mère, mais elle ne put s'empêcher de partager son avis. A quoi bon persévérer dans cette stérile animosité, s'épuiser en des scènes imbéciles? Mieux

valait pour leur commune tranquillité, vivre sur le pied d'une paisible indifférence. Elle répondit par une missive polie, dans laquelle elle déclarait accepter ce *modus vivendi*. Quant au parrainage de M. de Bèze, elle l'acceptait également, sous cette réserve qu'il ne le revendiquerait que dans le monde, l'appelant Mademoiselle dans l'intimité.

Elle traitait ces questions avec un sang-froid, un détachement qui l'étonnaient.

Elle se demanda si son séjour à Lausanne et les événements qui l'avaient marqué ne l'avaient pas avilie. Elle n'eut pas de peine à se convaincre du contraire, et que seules, une plus large appréciation du bien et du mal, une indulgence née de la douleur, avaient changé sa manière de voir. D'ailleurs, ce sujet tenait dans son esprit moins de place que jadis. Elle se préoccupait surtout de son voyage.

Elle allait visiter le Midi pour la première fois et elle attendait dans une fièvre de curiosité la révélation de ce ciel et de cette mer qu'elle évoquait en relisant *Sur l'Eau* de Guy de Maupassant. Elle caressait l'espoir de rencontrer dans cette nature merveilleuse l'homme au verbe enthousiaste et fécond qui la ferait vivre pour elle.

Ces dispositions eurent pour effet d'enlever tout

caractère pénible à sa première entrevue avec Mme Garchine. Les jeunes femmes se retrouvèrent à Lyon, dans la gare, et s'embrassèrent parmi le rugissement des locomotives. Elles échangèrent des paroles banales que hachaient les heurts des wagons rajoutés et les coups de marteau des hommes d'équipe ; bientôt, le roulement du train les réduisit au silence.

A contempler sa belle-mère allongée en face d'elle, son fin visage vicieux à moitié mangé d'ombre, un sentiment étrange envahissait Mira. Il lui semblait qu'une sorte de solidarité l'unît à elle. Pour avoir souffert par l'amour, pour avoir connu la tristesse des ardeurs inassouvies, elle se sentait plus proche de cette femme dont l'amour était la vie et qu'un éternel désir mordait...

Quand ces dames débarquèrent à St-Raphaël, un dur mistral tombait du ciel blanc, hérissait la mer, tordait les eucalyptus, soulevait la poussière en trombes cinglantes. M. de Bèze était à leur rencontre, grelottant et aveuglé. Il les conduisit au Grand-Hôtel, où lui-même avait pris ses quartiers. Elles se mirent au lit en arrivant, brisées de fatigue.

Toute la nuit, le vent redoutable harcela l'espace, mais il mourut au lever du soleil et les voyageuses s'éveillèrent dans un grand silence reposé. Mira cou-

rut à la fenêtre et demeura longtemps accoudée, à s'imprégner de la beauté des choses. La mer stagnait devant elle, d'un bleu paradoxal, d'un bleu de teinture qui éteignait celui du ciel. Le moutonnement des végétations exotiques, des pins parasols et des eucalyptus encadrait fantastiquement cette coulée de lave indigo. A droite, la ville de Fréjus et les croupes nues des Maures tressaillaient comme derrière un mince rideau de feu. L'air marin arrivait, déjà lourd des aromes terrestres, mêlant le sel du large au sucre des jardins.

Elle s'habilla, son premier déjeuner expédié, et sortit, voulant tout de suite reconnaître le pays. Elle visita la jetée saupoudrée de poussière rouge, le port tranquille abritant le sommeil des barques de pêche, dominé par la masse barbare et démesurée de la nouvelle église ; elle explora le quai-promenade bordé de luxueuses villas, la vieille cité, d'aspect oriental, striée de ruelles ; du porche de l'église en ruines, elle contempla la forêt montueuse, les toits rouges de Valescure posés sur les cimes des pins, et l'Estérel qui s'élevait en sursauts verdoyants jusqu'à fermer l'horizon.

Quand elle revint à l'hôtel, la cloche du lunch sonnait. M. de Bèze, en costume de flanelle, rajeuni

par le retour du beau temps détaillait à Mme Garchine les ressources de l'endroit.

— On reçoit peu à St-Raphaël, énonçait-il de sa voix au timbre complaisant. Seule, Mlle Verteillac, la femme sculpteur, dont j'ai fait la connaissance à Paris, offre le thé deux fois par semaine. Je vous conduirai chez elle dès aujourd'hui. Je lui ai déjà parlé de vous... et de ma chère filleule, ajouta-t-il en offrant à la jenne fille un fauteuil de jardin.

— Merci, sourit-elle. Quelle société voit-on là?

— Beaucoup de littérateurs, quelques artistes, fort peu de mondains.

— Et la maîtresse de maison?

— Une excellente fille qui *peut* avoir quarante ans et à qui cette possibilité suffit amplement pour n'en avouer que trente-cinq. Elle a baptisé sa bicoque la « Villa des Cheveux d'Ambre » Cette dénomination capillaire lui fut suggérée par d'enthousiastes amis qui prétendaient retrouver dans sa chevelure toutes les nuances de la substance précieuse.

Après le repas, étincelant de soleil, et la sieste, somnolée dans la gerbe d'ombre d'un palmier, ces dames Garchine en toilettes claires, M. de Bèze en redingote, prirent une voiture et se firent conduire à la « Villa des Cheveux d'Ambre. »

Elle cachait ses toits à la mauresque, ses revêtements de stuc rose et ses terrasses de marbre blanc à une demi-heure de St-Raphaël, en pleine forêt de pins maritimes et de chênes lièges. Les arbres envahissaient le jardin ; le sable saupoudrait les plates-bandes rapportées ; l'odeur sauvage de la résine flottait partout.

Mlle Verteillac vint au devant des arrivants, en jupe courte, une raquette de tennis à la main. L'excitation du jeu avait réchauffé ses yeux froids qui brillaient sous un front de pensée. Une mèche s'échevelait, d'un jaune d'ambre, la nuance rare célébrée non sans quelque ironie. Grâce au déroulement imprévu, les regards fouillaient jusqu'aux racines qui apparaissaient décolorées, ternes.

— De l'ambre gris, pensa Mira, c'est encore plus rare !

Les compliments d'abordée s'échangeaient :

— Comme c'est aimable ! Monsieur de Bèze m'avait tant parlé de vous ! Nous allons passer dans la salle à manger.

Là, les présentations eurent lieu, et la conversation s'installa sur la dernière œuvre de la maîtresse de maison, un *Prométhée* en marbre teinté qui venait de partir pour Paris. Quand une jeune femme à lorgnon, au verbe précis, en eut prôné la hardiesse, quand l'au-

teur dramatique Fouillol, un éphèbe diaphane qui s'exprimait d'une voix mourante, en eut dégagé la portée philosophique, M. de Santa-Cruce, gentilhomme à monocle, déclara :

— C'est une œuvre globale !

puis il s'établit un silence d'attente, celui de gens qui demandent le temps de remplir à nouveau leur encensoir.

Mira en profita pour chercher, parmi les bustes rangés autour de la table, celui vers lequel s'orienterait sa sympathie.

Elle distingua tout de suite un jeune homme assis en face d'elle, qui sucrait son thé d'une main distraite. Il paraissait très jeune, vingt ans à peine ; pourtant, ses yeux bruns agrandis par leurs cernes dénotaient une pensée déjà mûre et déliée. Un examen plus approfondi de son visage révélait en lui des tendances multiples et parfois opposées. C'est ainsi que la bouche, surmontée d'une fine moustache désordonnée, était l'indice infaillible d'une sensualité mêlée de tendresse, tandis que le front, droit et pur, émanait une force logique indiscutable. Si les cheveux, dressés en un sursaut ondoyant, donnaient à la physionomie un caractère prononcé d'idéalité, celui-ci se trouvait atténué par l'énergie volontaire du nez que

lémentait à son tour la courbe indécise d'un menton presque inexistant. Avec ses étrangetés, ses imperfections, ses beautés, cette figure intelligente et mystique, molle et passionnée, douloureuse et jouisseuse inspirait un intérêt croissant à Mira.

Elle l'observait curieusement. M. de Bèze qui s'en était aperçu se pencha vers elle et lui dit à l'oreille.

— C'est Marcel Roudèze, le poète.

Au même instant, Mme Garchine renouait la conversation.

— Nous sommes vraiment nâvrées, ma belle-fille et moi, d'arriver trop tard pour admirer votre belle œuvre. Peut-être cette joie nous sera-t-elle donnée lors de notre passage à Paris.

A son tour, Marcel Roudèze observait Mira ; leurs regards se caressèrent une seconde. Elle eut un demi-sourire qui pouvait aussi bien souligner la phrase de sa belle-mère que s'adresser à lui. Mais il l'interpréta dans le sens qui lui était favorable, et quand on se leva de table, il offrit son bras à la jeune fille pour passer au salon.

— C'est la première fois, Mademoiselle, que vous venez aux thés de Mlle Verteillac ?

Il parlait d'une voix rapide et retenue, comme hor-

teux d'être obligé d'entrer en matière par une banalité.

— Oui, Monsieur, répondit-elle vivement. Aussi m'y voyez-vous un peu dépaysée et tout à fait intriguée.

— Dans ce cas, Mademoiselle, vous me rendriez heureux en me permettant de vous expliquer ce dont votre curiosité se pique.

— Je n'osais vous le demander. Est-ce que tout le monde ici s'occupe d'art et de littérature ?

— Oui, surtout de littérature. Les uns écrivent; les autres lisent et jugent. Quels sont, à votre avis, les privilégiés ?

— Les premiers, il me semble !

— Hélas, Mademoiselle, nuls ne sont trop bien lotis. Pourtant, si j'avais le choix, c'est au nombre des derniers que je voudrais être.

— Je sais que vous écrivez, fit-elle avec une nuance de respect.

— Oui, je suis poète, avoua-t-il en baissant le ton, comme pour la confidence d'une vilenie.

— Alors, vous faites des vers ?

— Non, poète en prose ! On peut posséder un tempérament lyrique sans avoir pour l'exprimer le don

magistral d'un Hugo. Mieux vaut alors s'abstenir de versifier.

D'ailleurs, les vers, même bons, ne se lisent plus; à peine s'écoutent-ils. Et ne trouvez-vous pas ce dédain motivé ?... A les voir alignés à l'infini, de même taille, coiffés de majuscules, sexués par la rime, on dirait ces interminables processions d'enfants assistés qui défilent deux par deux, aux jours fériés, en uniformes ternes. De temps à autre passe un boiteux, un mal venu, dont nous ne voulons pas rire, par charité. Patients, nous contemplons le cortège des petits déshérités... Tout de même, il est temps qu'ils cessent d'entraver la circulation, car nous sommes pressés, et ils ne sont pas jolis, jolis !

Tandis que la prose, Mademoiselle, la prose est sautillante comme un singe évadé, solennelle comme un appariteur, plus railleuse qu'un merle; elle vibre comme un Stradivarius; elle chante comme Mme Litvinne; elle a des soubresauts d'hystérique, des désossements de femme-serpent, des maigreurs d'homme-squelette, des obésités de cent-kilos, des cambrures de *cake-walk,* des avachissements d'almée; elle grince, pique, s'étale, magnifie, éclate, se guinde, chatoie, ment et charme; elle exprime, libre et nue, l'âme humaine qu'étiolait le corset du vers.

— Vous parlez bien ! sourit Mira.

— J'écris mieux, plaisanta-t-il. Vous pourrez en juger bientôt; je vois s'agiter Mlle Verteillac : les lectures vont commencer.

La maîtresse de céans, secourue par des mains inutiles, disposait un guéridon léger devant la cheminée. Elle vint trouver Roudèze à l'autre extrémité du salon.

— Voulez-vous nous lire un ou deux de vos derniers *Sites d'Ame* ?

— Avec plaisir, Mademoiselle.

Installé derrière la table, un feuillet palpitant entre les doigts, il annonçait :

— *Arènes.* C'est une prose inspirée par une promenade aux ruines romaines de Fréjus.

Il lut d'une voix désabusée, qui détaillait à l'excès et s'enflait parfois dans l'élan d'un lyrisme tôt réprimé :

Des pans de murs s'effritent sur la blancheur du ciel ;

l'échine courbée des voûtes ne soutient plus que le vide ;

tout au milieu, symbole dérisoire d'hécatombes antiques,

trois chiens efflanqués dorment dans la poussière.

Mon âme est une arène dévastée
où les ruines du passé croûlent sous un ciel blanc d'indifférence ;
l'arche de jeunes efforts s'y découpe dans le néant,
et tout au fond, de vieilles victoires somnolent sous la poussière du temps.

Les têtes oscillèrent, approbatrices, murmurantes comme des bouillottes sur un feu discret.

— Encore quelque chose! demandait la maîtresse de maison.

L'auteur ouvrit les bras, dans une inclination du buste qui promena sa mèche au-dessus du papier ; le geste signifiait clairement: « je cède à vos supplications réitérées. »

Un autre feuillet prit la place du premier.

L'embarras envahit Mira quand le jeune homme se fut rassis auprès d'elle, attendant une appréciation. Son ignorance absolue de ce genre de littérature la condamnait, si elle risquait un éloge, à louvoyer dans le général ou à faire naufrage dans le particulier ; elle préféra la franchise :

— Vous allez peut-être me trouver sotte, mais je n'ai pas saisi.

Il eut un sursaut de joie enfantine dont gémit son fauteuil.

— Oh, quel bonheur ! Enfin, j'ai rencontré « la femme qui ne saisit pas » et qui l'avoue ! Ces dames, voyez-vous, « saisissent » avant que j'aie ouvert la bouche ; elles déduisent en m'écoutant, et je ne me suis pas tu qu'elles ont déjà pesé à la balance, mesuré au décimètre, le poids et la portée de chaque mot. Elles m'expliquent si joliment ce que j'ai voulu dire que j'en viens à regretter de ne pas l'avoir dit ; elles torturent si délicieusement ce que j'ai dit que je me désespère de ne l'avoir pas dit comme elles... En réalité, elles ne comprennent rien à rien et barbotent dans mes concepts comme des chats dans une flaque, avec des coquetteries et des airs de trouver l'eau bonne !

Il avait légèrement élevé la voix. Un « chut » disciplinaire de Mlle Verteillac le fit s'apercevoir que Fouillol avait pris sa place derrière le guéridon et déchaînait les obscurités de son drame symbolique.

— Premier rappel à l'ordre, murmura-t-il. Ecoutons un moment, pour avoir le droit de bêcher, salutaire exercice auquel nous irons nous livrer dans le jardin.

Ils entendirent le prologue. Quand des applaudissements prolongés eurent contraint l'auteur à exécuter du buste un triple plongeon, Marcel suggéra :

— Si nous profitions de l'enthousiasme général pour disparaître inaperçus ?

Elle eut un acquiescement convaincu. De savantes manœuvres les conduisirent dehors. Ils s'installèrent sur un banc qu'abritait une haie de mimosas. La complicité de la désertion familiarisa le ton de leur causerie.

— Quel raseur que ce Fouillol ! se détendit Marcel. Il est de ces gens qui croient nécessaire d'écrire un très gros volume pour prouver au public qu'ils n'ont aucun talent, quand la plus mince nouvelle suffirait. Sa pièce comporte, outre le prologue, six actes et une apothéose ! Il n'attend pour la faire paraître, — aux frais de Mlle Verteillac, assure-t-on, — que le refus du directeur de l'Odéon ; il a déjà celui de M. Claretie. Les deux lettres seront reproduites en tête de l'ouvrage. « Je ne veux pas d'autre préface, déclare-t-il ; être bafoué par ces êtres-là me fortifie dans ma foi ! »

— Je voudrais savoir, s'inquiéta la jeune fille, ce que M. Fouillol dit de vos proses.

— Du mal, évidemment, puisque nous sommes amis intimes.

— Vous ne tenez donc pas à infirmer la mauvaise opinion que j'ai des hommes de lettres ?

— Je puis la rectifier : vivants, je le concède, ils sont insupportables. Ils s'agitent autour de leurs œuvres comme des enfants autour de leurs pyramides

de sable. « Laquelle est la plus haute ? — C'est la mienne !—Non,la mienne !—La mienne est plus solide ! — Pan, un coup de pelle sur ton petit pâté ! — Vlan, une ruade sur ton monticule !.... » Mais à peine morts, ils deviennent d'une fréquentation délicieuse. Faire payer à ceux qui les approchent le plaisir de ceux qui les liront, leur seul tort est là.

— Il est assez grand....

— Vous pensez maintenant, reprit Marcel après un silence : « En agréant ce monsieur pour Barnum d'un tel salon, j'espérais qu'il me dévoilerait plus d'une personnalité mystérieuse et frissonnante. Il n'en a rien fait. Il s'est contenté de me servir des tirades préparées, de malmener ses confrères. Résultat : mes illusions s'effritent ; je voudrais m'aller plonger toute seule dans des livres dont je subirais l'enchantement anonyme,ou que je continuerais à supposer écrits par des messieurs distingués au cœur chevaleresque. » Ai-je deviné juste, mademoiselle ?

— Oui, sourit-elle, je suis un peu déçue, j'attendais plus de la fréquentation des hommes que de celle des œuvres. Peut-être vaut-il mieux ne plus sortir de mes lectures... Mais là aussi i'éprouve le besoin d'être guidée ; je voudrais tout explorer, tout éprouver, tout comprendre. Le puis-je sans un ami qui m'aide

à retrouver des jouissances que j'ai seulement soupçonnées, qui me conduise à des émotions neuves ?

— Me permettriez-vous, demanda Roudèze, dans l'attendrissement d'une gaucherie soudaine, d'être pour vous cet ami ?

— Mais sans doute ; pourquoi pas ? Venez me voir demain au Grand-Hôtel et apportez-moi quelques livres.

— Vous êtes bonne, fit-il, avec une sincérité timide ; vous êtes bonne, merci !

Elle eut un rire frais.

— C'est plutôt à moi de vous remercier !

— Mademoiselle...

En proie à une gêne que rien ne motivait, Roudèze mordillait ses lèvres, le geste indécis, la parole trouble.

Comme l'organe de Fouillol arrivait, par éclats secs, à travers les mimosas, il proposa :

— Rentrons, voulez-vous ? Il serait bon d'entendre la fin de l'acte.

Dans le salon, les têtes penchées semblaient suivre les péripéties avec un intérêt ému. Elles supputaient en réalité combien de temps le lecteur pourrait encore tenir. Il s'épuisait visiblement. Tantôt, il orçait sa voix jusqu'à des aigreurs de fausset, tantôt, il la

laissait tomber à des râles indistincts. D'un mouvement automatique, il découpait l'air en une infinité de petites tranches régulières qu'il saccadait à droite et à gauche. Pendant une scène de désespoir, il avait rabattu ses cheveux sur son front : la sueur les y avait collés. Il lisait toujours... Enfin, dans un souffle, il énonça : « Rideau » et se tut, ruisselant, aphone. On l'entoura ; les marques d'une sympathie apitoyée lui furent prodiguées.

— Vous vous dépensez trop, grondait amicalement Mlle Verteillac. Moins d'emballement, moins d'incandescence, ou vous n'y résisterez pas.

Il était tard, une pénombre mauve envahissait la pièce. Des mains se tendaient, chargées d'adieux.

Roudèze partit un des premiers.

— Eh bien, s'informait M. de Bèze en traversant le jardin, qu'avez-vous fait de votre poète, Mlle Mira ?

— Je l'ai prié de venir me voir demain à l'hôtel.

— Mais... objectait Mme Garchine.

— Il est charmant, coupa M. de Bèze ; et il occupera cette enfant, ajouta-t-il plus bas.

— Après tout, corrigea-t-elle, chacun a le droit de s'amuser.

Mira se tut ; elle eût essayé en vain de faire com-

prendre au couple frivole ce qu'elle attendait de son nouvel ami.

Par les bois où le jour mourait lentement en glissant le long des fûts, comme tiré de bas en haut, Roudèze rentrait à l'hôtel de la Plage.

— Joli début ! grinçait-il. Tomber amoureux d'une jeune fille à première vue, et ne rien trouver de mieux pour éveiller sa sympathie que de lui rendre méprisable, exagérément, le monde auquel on appartient ! Quelle mouche me piquait ?...

Et pourtant, réfléchissait-il, si l'aversion que je lui ai fait concevoir pour la gent littéraire s'était étendue jusqu'à ma personne, m'aurait-elle prié de venir demain au Grand-Hôtel ? Non ; sa demande de livres dissimule un désir évident de me revoir. Il est temps encore de tout réparer.

De retour, il s'absorba dans la contemplation d'une tablette où ses auteurs favoris juxtaposaient leurs reliures. Lesquels lui porterait-il ? Il hésita longtemps, entre la crainte d'offrir à son esprit curieux une pâture trop anodine, celle de la rebuter par un excès d'austère puissance et celle de heurter en elle de possibles pruderies. Comme il ignorait le degré d'évolution de son intelligence, il résolut de parer

aux besoins les plus variés et se décida pour les *Livres de la Jungle*, de Kipling, les *Histoires Extraordinaires* d'Edgard Poe, et les *Fleurs du Mal* de Baudelaire.

Mais ce choix ne le satisfaisait qu'à moitié. Il eût voulu découvrir une dernière œuvre qui synthétisât toutes les délicatesses, tous les élans, toutes les joies et toutes les tristesses. Il passait vainement en revue les titres des volumes rangés devant lui. Nul ne répondait complètement à son désir... Il allait abandonner la recherche quand ses yeux tombèrent sur sa table de travail jonchée de manuscrits. Il en saisit un au hasard, et aussitôt une flamme contente alluma son regard.

— Voilà ce qu'il lui faut, murmura-t-il. Comment n'y ai-je pas songé tout de suite ?

Et il joignit ses *Sites d'Ame* au paquet inachevé.

CHAPITRE VII

La première visite de Marcel Roudèze au Grand-Hôtel fut suivie de beaucoup d'autres, de plus en plus rapprochées. Très vite, il entra dans la vie de Mira. Au bout d'un mois, il la voyait chaque jour ; chaque jour il la promenait dans le labyrinthe de ses imaginations et reconstruisait autour de son esprit charmé le fragile édifice de ses fantaisies.

Il arrivait le matin, après son premier déjeuner, et c'étaient d'interminables conférences dans le jardin, sur un banc d'où la mer se découvrait entre les palmiers. Un livre dans la main gauche, la droite occupée à extérioriser des pensées ou à découper des horizons, Marcel officiait, précis comme un horaire, documenté comme un article du *Times.* Mira, l'œil attentif à son geste, écoutait, recueillie.

Tout St-Raphaël commenta bientôt l'intimité étalée. Les pensionnaires de l'hôtel se désignaient les jeunes gens avec une complaisance bénévole ; le propriétaire leur savait gré d'ajouter aux merveilles de la nature l'ornement raffiné de ce qu'il pensait être un flirt assidu.

Les promeneurs, qui de la route en contrebas, s'étaient accoutumés à voir, toujours à la même place, les mêmes visages décapités par le petit mur, les avaient mentalement incorporés au paysage ; ils en parlaient comme de tel pin maritime à la silhouette heureuse, ou de tel surprenant araucaria ; souvent, leurs appréciations se nuançaient d'un attendrissement que ne suscitaient pas les raretés végétales.

Le cercle de Mlle Verteillac épiloguait sur les probabilités d'un mariage et sur celles d'un enlèvement ; des amis de Roudèze le soutenaient physiquement incapable de mener à bien l'une ou l'autre entreprise.

M. de Bèze était le rapporteur circonstancié de ces bruits.

Dragomira ne s'émut pas d'être appariée à Marcel dans la pensée des gens, mais lui s'inquiéta de faire mentir l'opinion publique. Son amie n'allait-elle pas l'en juger ridicule ?

Il avait pris trop au sérieux le rôle d'initiateur

pour s'en départir au profit de ses aspirations sentimentales, et les semaines s'écoulaient sans qu'une parole d'amour franchît ses lèvres. Il aimait pourtant, d'une tendresse contenue qui s'exprimait dans un regard, une inflexion de la voix. Il se permettait ces caresses, il les réitérait, parce qu'il se croyait seul à goûter leur frôlement immatériel. Mira semblait, en effet, se livrer sans arrière-pensée à l'enchantement de sa parole. Reconnaissance pour ce qu'il lui faisait entrevoir de captivant dans les êtres et les choses : rien de plus intime ne l'attachait à lui. Quand il songeait à ce que les premiers mots de passion ébranleraient en elle de solide confiance, d'ouverte camaraderie, il les jugeait imprononçables. A quoi bon compromettre pour une satisfaction problématique la félicité présente? Car il n'était pas malheureux. Il lui venait des joies d'artiste, des fiertés de créateur, à surveiller les progrès de son œuvre. Sa déclaration équivaudrait à une déclaration de guerre. Celle qu'il trouvait chaque jour plus proche, plus franche, mentalement conquise et pénétrée, s'éloignerait, se fermerait, et ce serait une autre femme, sans doute hostile, qu'il faudrait assiéger avec des armes hasardeuses...

Ces craintes ne l'eussent pas arrêté s'il avait pu lire derrière le front satiné de son amie. Dès le pre-

mier jour, elle avait compris et agréé l'hommage tacite qui lui était rendu. Pourtant, elle n'avait rien fait pour en hâter l'expression. Non qu'elle repoussât la perspective d'une amitié plus tendre, — même, il lui eût plu que Roudèze brodât sur le tissu de sa conversation la fantaisie d'une arabesque érotique, — mais elle estimait que l'aveu devait éclore tout seul, à la tiédeur de sa présence. Une attente vaguement impatiente s'était installée en elle.

Ainsi, les conférences du matin, où ne s'avouaient que des préoccupations artistiques et littéraires en comportaient d'autres, intimes et rongeantes : Marcel qui était amoureux, s'irritait de ne pas retirer de son état les multiples jouissances qu'il comporte, et Mira qui n'aimait pas, s'agaçait que son amour ne fût pas sollicité.

Ils se retrouvaient presque tous les après-midis, chaperonnés par les rires de Mme Garchine et les exclamations creuses de son ami. Tantôt, c'était une promenade à la file indienne par les sentiers de la forêt, tantôt, une visite aux Santa-Cruce qui réclamaient une admiration soutenue pour les plus insignifiants détails de leur villa mauresque, ou bien, chez Mlle Verteillac, un thé consolidé par des lectures substantielles.

L'intimité matinale se perpétuait ainsi jusqu'au soir, nullement troublée par la présence de Mme Garchine qui s'isolait avec M. de Bèze dans un éternel duo. Le premier jour, Marcel parut surpris du caractère particulièrement affectueux de leurs rapports. Comme il faisait remarquer à la jeune fille qu'elle ne devait pas être souvent gênée par la surveillance de sa belle-mère, elle comprit ce qu'il sous-entendait et répondit avec résignation :

— Que voulez-vous, je n'appartiens pas au monde des vieilles dames en noir qui sentent la naphtaline.

Pendant deux mois, les promenades en forêt les séduisirent par-dessus tout. Elles autorisaient une causerie ininterrompue, et chacun d'eux y trouvait prétexte à exalter sa compréhension de la nature, qu'il avait différente. Marcel n'hésitait pas à heurter les admirations de son amie. Ses boutades étaient souvent paradoxales ; parfois, elles dénotaient un sens profond de la beauté.

Mira s'extasiait un jour sur la rutilante immensité de la mer, dans laquelle s'abîmait le moutonnement figé des pins.

— Grandeur et simplicité, disait-elle, voilà ce qui émeut ; ou bien la révélation d'une force joyeuse : des sillonsgras qui sentent la vie ; ou la pensée du déclin

un sous-bois d'automne tout craquant de feuilles sèches.

Il sourit et pinça les lèvres avec ironie:

— Tel fut du moins l'avis des romantiques et des naturalistes. Mais nous avons avec eux mesuré trop d'amples horizons, respiré trop de glèbes fécondes, nous nous sommes attendris sur trop de pannerées de feuilles mortes pour vibrer encore au rappel de ces nobles clichés. Nous voulons désormais, pour nous émouvoir, des spectacles moins ordinaires.

Elle garda le silence, déclinant la discussion.

Le lendemain, comme il reconduisait au Grand-Hôtel ces dames et M. de Bèze, il arrêta la jeune fille sur un tertre d'où se découvraient le port, le golfe et les collines. Le soleil allait se coucher derrière les Maures; il tombait, sanguinolent, d'un ciel exceptionnellement sombre. On eût dit un œil enflammé sortant de son orbite.

— Voilà qui me soulève et m'angoisse, fit Roudèze. Il me semble assister à quelque douloureuse opération chirurgicale. Regardez : un sang chargé d'humeurs malsaines ruisselle de cette plaie béante, éclabousse les cimes, dégoutte dans la plaine, trouble les cours d'eau, salit les abreuvoirs. La forêt violâtre, la ville d'hyacinthe, la mer lilas et cuivre tressaillent comme

écœurement et attendent, crispées, la fin de cette
onie déchirante. L'atmosphère pèse, immobile. On
spire à peine. C'est la touffeur d'une chambre de
alade. . .

Pendant qu'il parlait, l'astre moribond précipita son
clin, s'arracha de son alvéole déchiquetée, et roula
us l'horizon. Aussitôt, un souffle courut dans l'air,
s teintes caressantes reposèrent les lointains, une
tente rasséréna la campagne obsédée : le charme
ı crépuscule s'installait.

— Avez-vous compris la suprême beauté de ce cou-
er de soleil ? demanda Marcel.

— Il m'a paru plus étrange que beau.

— Mais, reprit-il avec vivacité, le beau n'existe pas
ns l'étrange. C'est une vérité qui a mis longtemps à
ire son chemin. Heureusement que les écrivains mo-
ernes la reconnaissent et l'appliquent.

Il profita de son silence pour entamer une fervente
ɔologie de l'étrange.

— Lui seul peut rajeunir les vieilles fictions fati-
uées sur lesquelles s'escriment depuis des siècles
eux qu'on nomme, sans doute par antiphrase, les
réateurs. Si nous ne le trouvons pas en nous, mussé
errière la floraison des lieux communs comme un
nome derrière un massif, il faut aller le traquer par-

tout où il se réfugie, sur les *jaures* du Finnmark, chez les Samoyèdes aux âmes inexplorées, dans les Balkans, où ce contraste est réalisé d'un peuple oriental qui vit sur la neige; dans les cénacles mystiques où s'élaborent les religions, les philosophies de demain . . .

— Et dans les maisons d'aliénés, acheva calmement la jeune fille.

— En vérité, fit-il d'un ton cassant, je ne sais pourquoi je m'évertue à vous faire pénétrer certaines questions.

Elle rougit, blessée, et s'isola, quelques pas plus loin, dans la contemplation du paysage.

La nuit tombait rapidement; des reflets orange s'éteignaient sur les villas; les derniers lambeaux de pourpre à flot sur les bassins du port sombraient dans l'eau ternie. Un bleu profond et lumineux filtrait entre les nuées.

Marcel cherchait une phrase dans le silence.

— J'espère, Mademoiselle. . . commença-t-il.

Mais elle l'interrompit d'un bref

— Merci, la séance est levée!

et s'éloigna, les dents vissées, les yeux humides.

Seul sur le tertre, Marcel s'exagéra d'abord les conséquences de son impolitesse: je ne suis qu'une

brute, pensait-il, en battant le sol du pommeau de sa canne; jamais elle ne m'aimera! Puis, comme il faut, sous peine de perdre sa propre estime, envisager ses erreurs sous le jour le plus consolant, il conclut à haute voix :

— Bah! une querelle, des injures, des larmes . . . c'est déjà de l'amour!

et regarda d'un œil placide les forêts s'imbiber d'obscurité.

Après deux mois, la plupart des sujets épuisés, Marcel éprouva quelque fatigue à entretenir Dragomira. Elle-même s'agaçait du néant de leur conversation. Comme ils ne voulaient pas tomber dans le bavardage incohérent dont Mme Garchine et M. de Bèze égayaient leur amourette, ils durent se réfugier dans l'abstention des longs silences inexpressifs. Le plaisir qu'ils éprouvaient à se trouver ensemble était encore trop vif pour qu'ils songeassent à se voir moins souvent; mais ils cherchaient une diversion à la contrainte qui se fût volontiers installée entre eux. Ils la trouvèrent dans la pratique d'un sport fécond en sensations violentes : l'automobilisme.

Mme Garchine avait fait venir une voiture de Cannes, et engagé à des appointements de secrétaire un chauffeur audacieux, du nom de Bénédic.

Elle s'éprit dès la première sortie du vertige de la vitesse et décida qu'elle en sonderait toutes les transes. Ce fut chaque jour une course nouvelle. Tantôt, on longeait indéfiniment le ruban fidèle de la mer; tantôt, on s'enfonçait à l'aventure dans l'intérieur. Ni les montées roides et sablonneuses, ni les descentes à pic détalées dans un frisson n'intimidaient les curiosités jouisseuses.

On parcourut l'Estérel, hérissé de grès rouges, sabré de gorges étroites, les Maures, plus arides et plus ternes, creusés de cuvettes où grisaillent les oliviers; on fila dans la plaine entre les plants de chênes lièges dont les bustes au vif saignent cruellement; on suivit les crêtes, révélatrices de vastes horizons forestiers où traînent les fumées câlines des incendies.

On partait sans carte et l'on roulait sans but. Mme Garchine prétendait emprunter à l'excitation du sport une sorte de divination de la route à prendre. Quand Bénédic stoppait, désorienté, elle se dressait, fermait les yeux et criait une direction : « Par ici! » La voiture démarrait, pour, cent mètres plus loin, s'arrêter de nouveau. « Par là ! » commandait la jeune femme. Le chauffuer s'engageait dans des traverses cahotantes, pavées de silex féroce, ou bien dans des rampes étroites à l'excès qui s'effritaient au-

dessus d'un torrent. Le moteur se fâchait, les pneumatiques dérapaient : il fallait rebrousser chemin avec mille précautions.

On se dédommageait de ces lenteurs sur la grande route où l'on marchait à toute allure. Quand avait retenti le sacramentel : « Donnez la troisième vitesse ! », les corps se recroquevillaient pour offrir moins de prise à la furieuse gifle de l'air ; ils se penchaient en avant pour mieux percevoir le radieux vertige. Dans les yeux cuirassés de verre luisaient des flammes étranges ; les gestes rares et brefs révélaient une anormale excitation du système nerveux ; les paroles, plus rares et plus brèves encore, ne tendaient qu'à exprimer, en un langage d'un lyrisme saccadé, la volupté d'être ouragan. Jouissance aiguë, complète extase, puisqu'au bonheur de son enivrement s'ajoutaient l'hallucination des obstacles surgis, l'affolement des embardées, et l'obsession de la mort possible !

Dès le premier jour, toute trace de contrainte avait disparu d'entre les jeunes gens. Ils se sentaïent plus proches l'un de l'autre dans le silence obligé de ces heures trépidantes qu'après la plus confidentielle causerie. Une intimité particulière les unissait, non pas née, comme la plupart des intimités, du lent et délicat travail d'approche que deux intelligences, deux cœurs

mènent l'un vers l'autre, mais jaillie brusquement d'une simple constatation : l'analogie des sentiments et des sensations que leur procurait cette perturbatrice des âmes et des corps, la vitesse. Ils se détraquaient suivant le même rythme. L'échange de regards, de paroles dont le sens ne s'ouvrait qu'à eux leur avait appris qu'ils étaient en communion.

Un soir, tandis qu'elle dévorait le crépuscule, la voiture tressaillit, et ce fut, derrière le voile dansant de la poussière, la vision fugitive d'un chien écrasé qui se tordait, les pattes raidies.

Un frisson passa dans les épaules de M. de Bèze.

— Tout de même, si ç'avait été un enfant ! dit-il.

— Taisez-vous ! Taisez-vous ! s'écria Mme Garchine dont cette idée gâtait le plaisir.

— Et après ? s'exalta Marcel. Si c'avait été un enfant ?... Nous aurions, en écrasant sa chair, sa cervelle et ses os, écrasé nos vieux tourments, nos deuils absurdes, nos remords lâches ! C'eût été le plus beau des crimes, le crime libérateur !

Comme la jeune femme et son amant le fixaient avec des yeux de stupeur, il se tourna vers Mira qui, d'un regard, l'avertit qu'elle partageait son aberration.

Mme Garchine avait un jour imaginé cette folie de suivre en automobile une des étroites routes mule-

tières qui parcourent les gorges du Malinfernet. D'un côté se creusait le précipice ; de l'autre s'escarpaient des rocs rouges déchiquetés, fendillés, mangés de broussailles. Aériens et comme suspendus, des pins s'équilibraient dans chaque anfractuosité. Le pittoresque de l'endroit, le scabreux de l'équipée avaient énervé les jeunes femmes qui riaient très fort pour ne pas crier de peur.

A l'un des nombreux coudes, un cavalier apparut, face à la voiture. Bénédic prit sa droite à frôler les rochers, mais sans ralentir. Le promeneur dut maintenir son cheval sur l'extrême rebord surplombant. La bête, qu'effrayaient les détonations du moteur, se traversa. Le visage de l'homme verdit instantanément... Marcel sentit une main involontaire se crisper sur son épaule...

L'automobile passa ; le cavalier mit pied à terre. Un soupir de soulagement gonfla les poitrines.

— Il n'en menait pas large ! sourit Mme Garchine.

— Vingt-cinq centimètres, au plus ! apprécia Marcel.

A ce moment, il constata que les doigts qui l'avaient agrippé appartenaient à Mira. Comme ils desserraient leur étreinte avec lenteur, il put analyser à loisir l'évanouissement de la sensation agréable.

A quelques mètres de là, une pente brusque soule-

vait le chemin. La voiture s'y engagea, courageuse, ahanante, l'avant dressé.

— On se croirait en funiculaire ! glapit Mme Garchine. Ce que c'est amusant!

Mais l'amusement devenait dangereux; sur le sol raviné, des grès pointaient, infligeant aux promeneurs des cahots durs et soudains comme des coups de roulis. La voie s'étrécissait, s'inclinait, hostile, vers le gouffre, s'escarpait davantage, se transformait en sentier.

— C'est mauvais, Madame, prononça Bénédic.

— Soyons prudents, fit Mme Garchine qui ne riait plus. Revenons. Pouvez-vous tourner ?

Le chauffeur mesura des yeux la distance qui le séparait du vide et répondit :

— Non, madame. Il me faudrait un mètre de plus.

— Eh bien, stoppez ; nous descendrons et ces messieurs vous aideront à manœuvrer la voiture.

— Madame sait que nous n'avons qu'un seul frein ; et encore, il n'est pas trop sûr. Je n'ose pas stopper sur une pareille pente.

— Alors, continuez jusqu'à ce que vous trouviez la place de tourner.

On ne pouvait dire si le chemin s'élargissait, car deux cents mètres plus loin un énorme bloc fermait la

vue, barrant la vallée. Ce dont on pouvait aisément s'apercevoir, c'est que la montée s'accentuait encore. Sur l'étroite corniche frayée dans le roc à coups de mines, l'automobile peinait, de plus en plus lente ; le moteur détonait, exaspéré, râlait, à bout de souffle.

Soudain, il se tut ; la voiture s'arrêta, puis tout doucement, partit en arrière. Sans un mot, Mme Garchine se serra contre M. de Bèze, et Mira tendit sa main à Marcel qui la saisit.

Bénédic s'était jeté sur le frein : le mécanisme affaibli n'enrayait plus. Des cris s'étranglèrent. L'homme s'obstinait en pesées brutales. On entendit le craquement tragique d'une tige brisée net...

Bénédic sauta.

— Il nous lâche ! haleta Mme Garchine. Canaille !

Mais le chauffeur, accroché aux supports des lanternes, retenait de tout son poids. L'élan fut coupé. Se dressant alors, il saisit les deux roues par la jante et imprima une violente secousse à l'avant-train : l'arrière obéit, vint buter contre la paroi de grès rouge...

La voiture était immobile en travers du chemin. C'était le salut.

Une pierre, descellée par la brutalité du choc, fut projetée dans le vide. Les touristes l'entendirent dévaler les pentes rocheuses, râcler les couloirs lissés,

rebondir sur les arêtes, s'abîmer enfin dans le torrent qui roulait, très loin, très bas, invisible et comme souterrain.

Tous quatre se regardaient sans oser troubler le silence ensoleillé de la gorge. Leurs visages tirés, verdis par l'angoisse commençaient à se détendre et à sourire. Une joie de vivre immense, inexprimable montait en eux. Marcel tenait toujours la main de Mira dans les siennes. Cette main qu'il avait sentie glacée et tremblante un instant auparavant le brûlait maintenant d'une fièvre de gaîté. Il percevait à travers le gant le battement allègre des artères et l'éxubérant remue-ménage du sang. En même temps, une douceur confuse l'envahissait. C'était une tendresse de la chair, un désir sans amertune, un bien-être d'enfant qui s'éveille au grand jour. Il pressa la main qui s'oubliait. Mira se rapprocha de lui ; leurs jambes se frôlèrent...

Si M. de Bèze n'était descendu pour féliciter Bénédic de son exploit et l'aider à dégager la voiture, sans doute seraient-ils demeurés longtemps ainsi, les yeux dans les yeux, à s'étonner qu'un contact si discret leur apportât une volupté si intense.

La catastrophe évitée rendit la prudence à Mme Garchine. Elle décida qu'on redescendrait les gor-

ges à pied, en conduisant à la main l'automobile, animal vicieux qu'on n'ose plus monter. Le chauffeur retenait à l'avant, M. de Bèze à l'arrière ; la jeune femme s'agitait sur les côtés ; Marcel et Dragomira suivaient lentement.

Il méditait sur l'émotion qu'elle avait manifestée. « Quelle qu'en soit la cause, pensait-il, (et le danger couru suffisait à la déterminer,) elle révèle dans ses effets une disposition favorable à mon égard ; ne dois-je pas en profiter ? »

Il la regarda, cherchant un préambule ; mais elle lui apparut tout à fait calmée, heureuse seulement de respirer l'air frais et de se dégourdir les jambes. Elle se crut sollicitée par ce regard, entama la conversation, émit des vues générales sur les accidents. Il répondait brièvement, soucieux de voir s'infléchir la causerie vers ce qui l'occupait. Comme elle exaltait l'intensité dramatique des derniers instants, il murmura :

— Vous avez raison. Je replacerai cela dans mon roman.

— C'est difficile à fabriquer, un roman ?

— Le tout est d'avoir le tour de main.

— Et vous l'avez ?

— Non... je suis parfois embarrassé. Ainsi tenez, je

n'arrive pas à conserver à mon héroïne le même physique d'un bout à l'autre du bouquin.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'elle se modifie à la ressemblance des femmes dont je m'éprends. Ma poupée a joui pendant trente-deux pages d'une santé magnifique, de cheveux paille et d'yeux clairs ; puis elle s'est affinée, son teint a pâli, ses yeux se sont bridés et elle a pris de très mauvaises manières ; ensuite, elle s'est trouvée nantie de bandeaux sombres et d'un petit nez busqué, le tout à la juive ; avant d'avoir pu réaliser des économies sérieuses, elle se transformait en une souple Américaine au corps décidé ; deux chapitres plus loin, elle empruntait à la Hollande la splendeur de son teint et la franchise de son sourire ; puis elle s'amenuisait, ses joues se creusaient, un feu mystique embrasait ses regards....

— Et à présent, interrompit Mira, quelle tête a-t-elle, votre poupée ?

Cette demande appelait la réponse : « elle est à votre image. » Les mots hésitèrent dans sa bouche. Il se représenta les attitudes qui suivraient cet aveu : la jeune fille pâlissant, s'arrêtant au milieu du chemin ; lui, prenant sa main, la portant à ses lèvres.... et soudain, tout cela lui parut le comble du ridicule et du

convenu. « La scène à faire, pensa-t-il ; tâchons de l'éviter ! »

— Elle n'a plus de tête, détacha-t-il avec légèreté ; je viens de la guillotiner.

En arrivant à la route, ils remontèrent en automobile. Quand celle-ci fut lancée à grande allure sur la blancheur spacieuse et libre, Roudèze et Mira, d'un commun accord, se serrèrent l'un contre l'autre. La sensation éprouvée à l'heure du péril se réitéra, plus profonde et délicieuse, accrue, exaspérée par la vitesse. Ils se regardaient, sans rougir ni trembler, car ce n'était ni de l'amour ni du désir qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre à cet instant. Ils n'éprouvaient rien l'un *pour* l'autre, seulement l'un *par* l'autre une même volupté où entraient tant d'éléments étrangers à eux-mêmes qu'ils ne se considéraient plus comme un homme et une femme librement associés pour la chasse au plaisir, mais comme deux esclaves unis dans la jouissance par une force supérieure. Il avait suffi d'une tension volontaire de leurs systèmes nerveux, d'un désir continu de vertige et d'ivresse, d'un abandon passionné à toutes les outrances de pensée, pour que se déclarât, hâtée par la dernière et terrible émotion, la névrose attendue. Car c'était elle qu'ils cherchaient sans se l'avouer au cours de ces voyages trépidants, lui, pressé par la cu-

riosité du malsain, elle, contagionnée à son insu. A présent que le mal était venu, ils le fêtaient de leur être clément, et tandis que la voiture les emportait à travers les campagnes fugitives, ils se souriaient, les mains nouées.

Une lucidité maladive, issue de la surexcitation, lui faisait envisager sous un jour nouveau leurs situations respectives. Il croyait s'être leurré en inférant des avances de la jeune fille qu'elle accueillerait favorablement un aveu. Non, elle n'avait pas cherché ce lointain contact de sa chair, cette communion enveloppée, parce qu'elle était amoureuse de lui ; elle eût agi de la sorte avec n'importe qui, peut-être avec un homme qu'elle eût haï. Son amour à lui, loin d'être exalté, se trouvait momentanément affaibli. Il lui semblait qu'en versant avec son amie dans ces joies morbides, il s'interdisait à jamais de revenir à l'amour normal.

Pourtant il eut la surprise, descendu de voiture, de retrouver intacte en son cœur la tendresse première. La volupté évanouie ne lui laissait plus au corps que le souvenir d'un douceur angoissante. Chez Mira non plus, il ne semblait pas que la sensation eût persisté. Ils prirent congé l'un de l'autre avec

les paroles accoutumées, les intonations habituelles. Leur poignée de mains ne sous-entendit rien.

Le lendemain et les jours suivants, ils cherchèrent de nouveau la jouissance merveilleuse. Dès que Bénédic avait donné la troisième vitesse, ils se serraient, épaule contre épaule, bras contre bras, les doigts entrelacés sous la peau d'ours, et frémissants, courbés, ils se vouaient au puissant vertige. Quand l'allure se modérait, ils se redressaient, reprenaient leurs distances et causaient sans arrière-pensée.

Le silence qu'ils gardèrent toujours sur les joies redoutables éprouvées ensemble indiquait seul qu'ils y attachassent l'importance d'une complicité. D'ailleurs, l'habitude ne tarda pas à les affadir. Elles diminuèrent d'intensité. Tout ce qu'il y avait de sain en Mira protestait inconsciemment contre cette excitation maladive de ses nerfs. Chez Marcel l'extase des premiers jours se transmuait en simple désir.

Il ne pouvait plus se dissimuler que le contact de ce jeune corps le troublait dans sa chair. A pied comme en voiture, immobile ou lancé dans l'espace, il éprouvait à ses côtés un émoi persistant.

Un soir qu'agenouillé contre sa chaise, dans le salon de l'hôtel, il lui lisait une de ses dernières

proses, il sentit son cœur se fondre et sa voix s'étrangler. Elle était penchée au-dessus du manuscrit ; leurs cheveux s'effleuraient ; il appuya longuement son bras contre le sien dont la roseur transparaissait derrière la légère mousseline bleue... Instant délicieux ! Et pourtant, il ne parla pas.

Le temps passait. 1902 n'était plus. Janvier, Février s'étaient écoulés; Mars allait finir. Déjà, ces dames agitaient la question de leur départ. M. Garchine, qui pendant l'absence de sa femme avait repris goût aux études sociologiques, les rappelait sans insistance. Elles décidèrent de quitter St-Raphaël dans une quinzaine et de s'arrêter deux mois à Paris afin de ne revenir à Pétersbourg qu'en été. Leurs santés améliorées supporteraient sans peine le printemps parisien, et M. de Bèze renouerait là d'utiles relations.

Marcel voyait approcher avec une sorte d'effroi la date où Mira disparaîtrait de son existence. L'imprécis de sa situation, qui d'abord l'avait charmé, commençait à l'exaspérer. Pourquoi gardait-il le silence ? Les craintes qui l'avaient jadis arrêté s'étaient atténuées. Il était sûr que sa déclaration serait accueillie sinon avec faveur, du moins sans colère, et que si Mira ne l'aimait pas d'amour, elle

nourrissait pour lui une de ces affections mêlées de tendresse auxquelles conduisent les longues intimités. La laisserait-il partir sans emporter son secret? Il luttait en vain contre il ne savait quelle force qui tenait ses lèvres serrées aux moments où il aurait dû laisser couler le miel des aveux. Il sentait la nécessité d'en finir; il érigeait sa volonté vers les mots décisifs: elle retombait avant qu'il les eût prononcés.

CHAPITRE VIII

Comme s'entamait la dernière semaine du séjour de son amie, Marcel se fit violence et lui dit avec une brusquerie révélatrice d'un grand trouble :

— Trouvez-vous demain vers trois heures dans la forêt, sur la crête du Paradis. Nous causerons... nous causerons sérieusement.

— Soit, acquiesça-t-elle.

A l'heure dite, il arpentait le sentier convenu. Un flamboiement faisait danser l'horizon de la mer décolorée par le soleil. La forêt montait à l'assaut des collines proches et nettes. Sur la dentelure des cimes, on comptait les sapins, petits dards sombres déchiquetant l'azur du ciel. La brise de terre passait, chargée d'une odeur de résine qu'elle allait noyer là-bas, en pleine Méditerranée.

— Comment amener la chose ? réfléchissait Marcel. Il me paraît nécessaire d'abjurer pour une fois mon dédain des préparations, de trouver un sujet émouvant et de le développer avec virtuosité. Je profiterai du premier symptôme d'attendrissement pour lui saisir la main, et alors, droit au but ! je me déclare. Au dernier mot, si tout va bien, je la prends dans mes bras... Je dépose un baiser sur son front, un autre sur sa joue, les suivants sur les yeux, (pensera-t-elle à les clore ?), le reste sur la nuque et derrière l'oreille.

Il était encore plongé dans cette méditation moitié ironique, moitié sentimentale, quand la jeune fille apparut, toute rose de sa marche leste, le cou dégagé par un discret décolletage, une mince jaquette bleue sur le bras.

— Comme vous êtes aimable d'être venue ! fit-il, saluant trop bas.

Elle sourit sans répondre. Ils s'assirent sur un banc où des cœurs et des noms, gravés à la pointe des couteaux, attestaient maint rendez-vous affectueux.

Mira gardait le silence, en prévision d'ouvertures immédiates, mais Roudèze ne s'en fiait qu'à l'astuce de son programme.

— Quel merveilleux décor ! s'écria-t-il en embrassant le panorama d'un ondoiement circulaire de la main.

Elle acquiesça, honteuse de ses préoccupations :

— Oui, des spectacles pareils vous forment comme un bon livre.

— Tout à fait juste ! Nul ne peut nier le rôle de la nature dans l'évolution de l'individu. C'est uniquement l'impression produite par les aspects extérieurs qui fait de l'enfance l'âge le plus fécond en imaginations poétiques... Je ne vous ai jamais parlé de mon enfance ?

— Jamais.

— J'ai grande envie de réparer cet oubli dès à présent.

Elle ne s'étonna pas qu'il lui eût fait faire trois kilomètres pour l'entretenir d'un sujet aussi peu mystérieux, nulle bizarrerie n'ayant plus le don de la déconcerter ; aussi répondit-elle simplement :

— Je vous écoute.

— C'est que je crains d'être ennuyeux.

— Ce scrupule vous honore.

— Oui, mais il tombe à la réflexion : le cas échéant, il vous sera loisible de ne plus écouter.

— L'avis est profitable ! sourit-elle.

Elle installa sa jaquette sur le dossier du banc et se cala, les jambes croisées, les mains nouées.

— ... Je ne vous dirai pas le nom de ma ville natale,

préludait Marcel, car vous ne devez concevoir d'elle que l'idée que j'en avais.

C'était pour moi la plus poétique des cités. Des faubourgs obscurs la ceinturaient de misère. Un fleuve jaune conduisait jusqu'à son cœur l'invasion précautionneuse d'innombrables vaisseaux étrangers. Dans les rues, quand le crépuscule avait fait choir la brume sur la boue, on entendait claquer des dents les pianos mécaniques. Sur les quais, on croisait des femmes en tartans, aux chapeaux de velours, des marins exotiques, dépaysés et frissonnants. Huit mois sur douze, ma ville se drapait dans un manteau de fumée et de brouillard ; le reste de l'année, c'étaient au ciel des rougeoiements d'incendie et des arrachements de nuées en colère.

Je subissais avec l'exactitude d'un baromètre l'influence de ces variations. Mon âme d'enfant se couvrait, envahie par un spleen innocent, ou se perturbait, en proie à des ruées de forces inconnaissables.

J'affirme que si le pouvoir m'était donné de retrouver les désirs et les tristesses qui meublaient mes douze ans, de les fixer dans leur fraîche précision, j'écrirais un livre surpassant de beaucoup en étrangeté comme en sincérité, mes productions d'homme presque fait. Songez à ce que peuvent être les interprétations d'une

créature qui déchiffre la vie toute seule, avec ses yeux à elle, son cerveau à elle, sans le secours de la haïssable expérience. Elles peuvent, elles doivent être puissamment originales.

J'établissais entre les choses des rapports qui, j'en suis sûr, ne se présenteraient à la pensée d'aucun homme. Ils me paraissaient alors naturels, obligatoires, comme ceux par lesquels le rêve unit si simplement les notions et les objets les plus éloignés. Les correspondances tâtonnantes et tiraillées que j'essaye à présent de créer entre la nature et l'âme sont une bien grossière et lâche trame à côté du lumineux réseau d'affinités qui enserrait pour moi l'univers. Je crains de n'être qu'un écrivain médiocre, mais j'ai pour me consoler la certitude d'avoir été un grand poète.

Il m'est impossible de vous retracer ces resplendissantes similitudes, puisqu'elles sont ensevelies dans l'oubli. Je puis seulement vous les faire pressentir en vous disant la vision bizarre que j'avais d'un ou deux aspects les plus ordinaires.

Ainsi, les toits, mes horizons habituels, s'étaient transmués pour moi en un pays dont la rigidité linéaire, la brusquerie mathématique devaient reproduire le caprice d'une nature sidérale.

En haut des champs de tuiles rouges qu'irriguaient

les gouttières, canaux suspendus, des milliers de maisonnettes en brique se disséminaient, surélevées, comme pour parer aux inondations. On eût en vain cherché le moindre terrain plat dans cette campagne très accidentée où se devinait, béant au ras des pentes d'ardoise, le précipice des rues et des cours ; c'étaient partout brisures géométriques de faîtes, élans sphériques de collines, hérissements noircis de forêts en zinc.

Des êtres sans épaisseur peuplaient ces contrées, purs profils dont l'existence geignarde et pivotante se consumait à désigner des points de l'espace, dans un geste impérieux auquel rien n'obéissait. J'admirais l'ennui résigné de cette nature artificielle qui, des journées entières, se laissait vernir par la pluie, le stoïcisme de ces arbres qui dédaignaient de ployer sous l'effort du vent, le courage de ces surfaces lavées qui pouvaient encore sourire à l'accalmie du couchant, et refléter les lueurs d'un ciel pourpre. J'aimais entendre la révolte des prairies sonores soulevées par la tempête, et suivre le vol bousculé des étincelles, mouches ardentes qui jamais n'incendiaient le paysage métallique. Ma distraction favorite était d'observer les fumées, bleues, noires ou jaunes, opaques ou translucides, inlassablement vomies, qui

s'enroulaient, se déroulaient, se confondaient, stagnaient, irrespirable atmosphère de ce monde inhospitalier.

Transposer, personnifier à outrance, voilà l'essence même de la poésie. J'appliquais ce procédé spontanément, sans le vouloir, à toutes les formes, toutes les couleurs, toutes les idées qui s'offraient ..

Ainsi, les bateaux d'enfants qui évoluaient sur le bassin du Grand Parc étaient pour moi des personnes avec un corps et une âme parfaitement caractérisés. J'avais une goëlette habillée de vert plus sentimentale qu'une Allemande. Elle cédait aux instances de jeunes sloops conquérants, et c'étaient de longues promenades penchées, agrès mêlés, toile contre toile : de vieilles gabares s'offusquaient, viraient subitement de bord, en ayant assez vu. Un de mes amis possédait une barque hollandaise d'un caractère charitable, qui poussait devant elle de petits vapeurs essoufflés. Mes cousines affrétaient des yachts taquins et gracieux qui se permettaient de passer et de repasser sous le nez des frégates sans que leur majesté lente s'en formalisât. Il y avait là pour moi des malicieux qui barraient la route à de jolies nefs pressées ; des distraits qui se prenaient à rêver, l'hélice immobile, au milieu de leur course ; des entêtés qui refusaient la

brise consentante ; des négligents qui s'oubliaient, inclinés dans l'inachèvement de leurs roulis ; des maladroits qui heurtaient leurs proues contre la pierre des rebords ; des malchanceux, qui, à peine à flot, chaviraient sous la rafale.

Je trouvais dans la musique un stimulant puissant de mes dons poétiques. L'ivresse des sons m'avait été révélée par ma grande amie Flora Sigeur, que Paris applaudissait l'an dernier dans *Tristan et Yseult.*

La célèbre cantatrice était alors une jeune fille de quinze ans aux yeux gris. Sa voix meublait d'un enchantement passionné la maison un peu triste qu'elle habitait avec sa mère. Elle se préparait déjà pour la scène, et déjà la tourmentait le besoin qu'elle traînera toute son existence, inassouvi : celui de *créer.* Les promesses qu'elle donnait comme tragédienne lyrique étaient, pour son malheur, d'une réalisation tellement assurée que l'obstination d'une famille nécessiteuse leur sacrifia toute autre espérance. Flora dut travailler le chant et rien que le chant.

A vrai dire, une étude systématique de l'harmonie n'eût pas accru l'exubérante richesse de ses dons naturels. La puissance d'évoquer et d'exprimer lui avait été dévolue par l'instinct.

Souvent, je me glissais derrière elle quand elle

montait s'enfermer dans son atelier, au crépuscule, après l'accomplissement du labeur imposé. Qu'elle s'aperçut ou non de ma présence, elle se mettait au piano, et moi, blotti dans l'ombre des rideaux, je l'écoutais improviser.

Les premières notes m'enchaînaient. Docile au caprice de sa pensée, je la suivais dans les mille pays où voyageait son rêve. Avec elle, je m'enfonçais dans le bruissement des forêts ; avec elle, je sondais la froide splendeur des espaces ; ensemble nous parcourions les lointains pays tièdes. Bientôt, sa voix et son jeu s'échauffaient. La curiosité des combinaisons hardies et des rythmes étranges disparaissait, balayée par la franchise de l'inspiration qui s'élève. C'était alors le plus intime et le plus profond de son âme qui s'épanchait. Ame ardente, insoupçonnée, âme de tendresse, de révolte, de désespoir, dont les convulsions me bouleversaient. Je demeurais dans ma cachette, comprimant mon cœur à deux mains, jusqu'à ce que l'élan d'une mélodie irrésistible me soulevât hors de moi-même et me jetât à ses genoux, en larmes, balbutiant :

— Flora ! Flora !

Elle ne me grondait pas. Elle m'essuyait les yeux, du revers de sa main.

— C'est toi ? Je ne savais pas que tu fusses là !

Je lui demandais pardon, la suppliais de continuer. Elle m'obéissait.

Je suivais, accoudé sur l'instrument, l'attaque enveloppée des marteaux ; j'aspirais comme un parfum les harmonies envolées du coffre d'ébène ; je me penchais, hypnotisé par l'éclat des sonorités ; Flora me semblait frapper non plus sur les touches d'ivoire et de bois, mais sur le clavier autrement vibrant de mes nerfs !

Soudain, je me dressais, instinctif, halluciné...

La phrase musicale monte des graves profondeurs enténébrées, s'enfle en une progression lumineuse, puis montant toujours, s'exaspère, plus claire, en crispations d'accords pressants et décisifs...

Je sens que je vais quitter le sol et m'élever dans l'infini !... J'ouvre une fenêtre. Derrière moi, dans leur suprême exaltation, les notes me frappent, me poussent comme de grands coups d'aile. Un appel ! Un effort ! La lune sympathique fait couler sa douceur jusqu'à moi. O Lune, aspire-moi dans un de tes regards !... Mais non, la musique s'éteint graduellement ; un nuage drape l'astre ; et moi, cassé par l'émotion, je tombe sur un divan.

Flora quittait le piano, me prenait dans ses bras,

me couvrait de baisers, se reprochait de me rendre malade... Je devinais, derrière ses caresses comme derrière ses paroles, la joie d'être comprise, — fût-ce d'un enfant, la joie de troubler un être humain, — fût-ce un enfant.

Je la quittais, en extase, pour alléger dans la marche le poids d'une lucidité formidable. C'était alors, au sortir de ces orgies musicales, que je construisais, interprétais, reliais, créais, dans une fièvre heureuse. La musique était pour moi la clef de toutes les énigmes ; et quelles solutions étranges, admirablement belles elle me fournissait ! Il faisait nuit, j'arpentais les rues où les magasins s'éteignaient, où les lieux de plaisir commençaient à rougeoyer. Plus d'un passant se retournait à la vue de ce gamin en pélerine, aux yeux dilatés, qui piaffait dans la boue. Un grand poète, voilà ce que j'étais !

Il se tut, la voix assourdie, le souffle brusqué par l'exaltation.

Une surprise luisait dans les yeux de la jeune fille. Comme il la devinait, il lui évita de la formuler.

— Oh ! je ne le fus pas longtemps. Trois ans après, plus rien. Les tâtonnements, le doute, l'angoisse. Pourquoi cette déchéance ? D'abord parce que je fus séparé de Flora. A dix-huit ans, Paris la réclamait.

Ce que j'éprouvais pour elle était une synthèse des sentiments les plus forts qui puissent germer au cœur d'un adolescent : camaraderie, idolâtrie fondues en passion. Tout cela fut saccagé, déraciné, foulé aux pieds. Le départ de Flora ! Encore aujourd'hui, la pensée du déchirement fait trembler mes doigts. Je la vois, le dernier soir, me serrant contre elle dans un geste inconsciemment théâtral, et répétant, les yeux noyés :

— Il faut ! Il faut !

Moi, la tête perdue, je sanglotais sur sa poitrine :

— Cela ne se peut pas ! Je ne veux pas que tu t'en ailles !

Et j'inventais des expédients fous ; je volerais pour me procurer de l'argent ; nous partirions ensemble pour les Tropiques ; elle renonçait au théâtre, nous faisions des opéras en collaboration... C'était puéril et délicieux : elle ne souriait pourtant pas, toute à ma douleur qu'elle m'assurait partager. Un dernier baiser nous unit dans une contraction qui était presque un spasme...

Après, ce fut le vide ; mon passé de rêve qui se déroutait ; la réalité pénétrant en moi comme un coin ; le dégoût, l'impossibilité de penser ; morbide et fixe, un désir de musique ; la conviction m'empoisonnant

que je ne serais jamais un écrivain, que j'étais un musicien manqué. Cette idée aurait suffi à paralyser en moi l'effort créateur. Des faits brutaux l'annihilèrent. Un revers de fortune obligea ma famille à me placer dans une maison de commerce. Je pris contact avec la vie.

Enfant, je l'avais imaginée trop belle pour ne pas la trouver répugnante à quinze ans. Il me vint d'elle un écœurement que je ne pouvais soulager en me retirant dans le jardin secret de mes rêveries, puisque rien n'y fleurissait plus. L'indifférence faisait de moi le pire des commerçants, m'interdisait les réactions qui sauvent. Je me sentais glisser à une inconscience de foule. Des rancunes, des malveillances m'étiolaient.

C'est ainsi préparé que je me lançai dans la littérature, une affaire ayant ramené l'aisance chez les miens.

Il fallait pourtant devenir quelqu'un ! Jamais vous n'imaginerez l'effort à déployer pour cimenter une personnalité qui s'effrite, pour asseoir une pensée vacillante ! Cet effort, je ne l'ai pas conduit jusqu'au bout : l'acharnement m'a fait défaut dans la conquête du talent. Je me suis arrêté en route, à bout de volonté. Je vous fais grâce des péripéties, poursuites à la piste de l'idée, longues impuissances consumantes.

Où j'en suis? Ce que je suis? Je n'ai plus à vous l'apprendre; vous m'avez lu; vous savez ce qu'on pense de moi.

Etrange?... Oui, par rage de ne pouvoir être grand. Spirituel?... Oui, par dépit de ne pouvoir être bon. Concis?... par stérilité. Compliqué?... par désordre; mais, plus que tout, paresseux, infatigablement paresseux!

Il se tut.

Mira songeait, les mains pendantes, oublieuses de leur pose coquette. Une respiration hâtée soulevait sa poitrine; l'émotion d'une larme prochaine vitrait ses yeux.

— Mon pauvre ami, comme vous devez être malheureux!

A son tour, l'émotion le gagnait. Il sentit que l'instant des paroles décisives avait sonné. L'aveu était facile: « Malheureux? Oui, je le serais, sans la joie de vous sentir près de moi, sans l'ivresse de vous aimer! »

Pourtant, il reste muet... Sa volonté se cabre contre une force qui le baillonne. Un vide tournoyant se creuse dans sa tête, un subit embarras de conscience immobilise en lui les idées les plus courantes... La première pensée qui lui revient est un scrupule inopportun, celui de laisser la jeune fille prendre trop au

sérieux une souffrance grossie pour les besoins de la cause et qu'il supporte allègrement. Il détache aussitôt avec insouciance :

— Bah ! Il ne faut rien exagérer !

Le charme était rompu. Mira sembla regretter de se voir enlever la satisfaction d'un attendrissement. Son trouble redescendit au fond d'elle-même. Elle demanda, sans feindre l'intérêt :

— Et cette Flora, vous l'avez revue ?

— Non, des engagements successifs l'ont promenée en Amérique, en Russie, un peu partout.

— Mais vous vous écrivez ?

Il crut distinguer dans la question une anxiété dissimulée. Etait-elle jalouse ? Il s'empressa de répondre :

— Non !

— Comment, après cette passion folle ?

— Nous nous écrivions.... autrefois.... et puis, j'ai cessé de lui répondre.

— Vous ?

— Oui... au bout de deux ans je l'avais oubliée !

— Vous êtes révoltant !

Elle se leva, les joues fardées par une brusque indignation, se souvint d'un rendez-vous invraisemblable et disparut après une poignée de mains gantée de froideur.

— Droit au but ! songeait Marcel.

CHAPITRE IX

Par un de ces brusques revirements dont sont coutumiers les êtres sans volonté, Roudèze, à la suite de sa tentative malheureuse, prit sur l'heure la résolution de garder jusqu'au bout le silence.

Il s'efforça d'accepter allégrement l'attitude qu'il s'imposait. Il crut goûter une satisfaction discrète à se sentir libéré de tout effort ultérieur. Afin de légitimer plus complètement sa décision, il se demanda si elle n'était pas la seule conforme à l'état de son cœur. Aimait-il cette Dragomira ? Sans doute, mais plus comme avant. Il lui reprochait son indignation trop peu motivée ; il lui tenait rigueur de l'entrevue écourtée. Il lui en voulait de sa propre maladresse.

Ne sachant pas aimer, il s'emportait contre l'amour : « ô naïveté d'avoir donné dans le préjugé commun qui

mesure les jouissances procurées par la société d'une femme au sentiment qu'elle inspire ! L'amour, qui bannit la camaraderie, équivoque l'amitié, assote les conversations, pouvait bien être « enfant de Bohême », il n'en avait pas moins engendré la contrainte et l'ennui !

« Ah non ! il n'était pas fâché d'en avoir fini avec l'obsession des aveux ! de ne plus être obligé de se sucrer comme du lait chaud, ni d'alimenter un papotage continu, ni de s'abaisser à des amabilités de caniche ! Pendant huit jours, il pourrait causer sans arrière-pensée avec une jolie fille, être lui-même : absurde ou fin, taciturne ou loquace, convenable ou déplacé ; quel soulagement ! »

— Le seul ennui, concluait-il en récupérant son sang-froid, c'est que, bon gré, mal gré, je l'aime !

Il la revit le lendemain, à l'heure du thé, chez sa belle-mère. Elle fut charmante, ayant à se faire pardonner sa vivacité de la veille.

— Sans rancune, mon cher ami ? murmura-t-elle en lui offrant de la crème.

Fort de sa résolution, il se montra gai, parla haut, conta les nouvelles : Mlle Verteillac qui s'était amourachée de Fouillol ; M. de Santa-Cruce qui divorçait

pour épouser l'institutrice de ses filles, cette petite Espagnole noire comme un grain de poivre.

Mme Garchine lui sut gré de son humeur bavarde, car M. de Bèze paraissait hors de service. La fatigue des nuits laborieuses, l'émotion des courses folles, avaient ourlé ses yeux d'un mauvais bleu, froncé leur cerne comme une étoffe.

Il s'engourdissait dans un fauteuil, l'historiette tarie, ponctuant l'entretien de vagues interjections que commentaient ses mains tremblantes.

Sa maîtresse projetait une excursion en automobile. Pour la dernière fois qu'on parcourait cette merveilleuse Provence, on irait jusqu'à Marseille, et d'une seule traite ! On partirait à huit heures du matin et l'on arriverait à l'Hôtel du Louvre pour midi.

— C'est impossible, protesta M. de Bèze qui roulait des yeux effarés.

— Et pourquoi ? s'impatienta la jeune femme ; quelle est la distance ?

Il secoua la tête et resta la bouche entr'ouverte, à supputer.

— Cent-soixante-dix kilomètres, affirma Roudèze.

Bénédic, mandé, déclara que « si ces messieurs et dames y tenaient, il les mènerait en quatre heures. »

— Bravo, Bénédic! s'écria Mme Garchine. La voiture demain matin pour huit heures!

Ils se lancèrent à toute allure dans l'air frais. Un coup de mistral soulevait la poussière qui les cinglait de son fouet aveuglant. Ils se courbaient pour offrir moins de prise au vent. Ils ne parlaient pas; leurs pensées crispées par la vitesse, ils suivaient le rythme sifflant et précipité des arbres en fuite. Quand la mesure sonore s'alentissait, Mme Garchine criait au chauffeur : « Plus vite ! Plus vite ! » Des villes ou des villages traversés, ils gardaient un souvenir uniforme, celui d'une rue plus ou moins longue dont la trompe en furie souffletait les façades. Les campagnes n'étaient pour eux qu'un mouvant diorama: les bords de la route s'abîmaient dans un vertige rétrograde; les *mas* et les plants d'oliviers se dérobaient, moins rapides; les forêts, les collines défilaient majestueusement, et là-bas, l'horizon lent cheminait en sens inverse.

A midi, Bénédic les arrêtait sur la Cannebière. Ils s'étonnaient presque, en descendant de voiture, de retrouver le même ciel, le même vent qu'au départ : si forte était l'illusion de la distance parcourue.

— Une vraie *performance*! déclara M. de Bèze,

épanoui par la perspective d'une journée plus tranquille.

Marcel employa sa complaisance à retenir des chambres où furent déposés fourrures, imperméables, voilettes, masques, toute la défroque enlaidissante et nécessaire.

On se réunit dans la salle à manger.

Mira portait un costume de batiste bleue dont le corsage s'enrichissait d'applications brodées au filet. Une griffe en diamants se crispait sur son col. Ses doigts s'alourdissaient de vieilles bagues byzantines.

Les rires ne tardèrent pas à fuser autour de la table, où, sur la blancheur ensoleillée du linge et de la porcelaine, rutilaient l'or et la pourpre d'une bouillabaisse. C'était la sereine détente après la crispation du danger possible ; c'était la gaîté sans cause qui travestit les gestes en pitreries, habille les mots d'allusions bouffonnes, disloque la bouche des hommes et fait danser les épaules des femmes.

On se leva pour aller déambuler sur le Port-Vieux. Le mistral soufflait toujours, tourmentant les étoffes suspendues aux fenêtres, les tentes et les oriflammes des yachts, les voiles mi-carguées des tartanes. Des linges attachés sur un toit s'indignaient, secouaient leur corde, cherchaient à s'évader vers le bleu du ciel.

Un frémissement épars animait l'atmosphère. Le soleil éclatait partout, dorant les tas d'oranges déchargés sur les quais, allumant l'éblouissement de la poussière soulevée, faisant crier les rouges déteints, les verts pâlis des façades, glissant jusqu'au fond des navires son rayonnement inquisiteur.

Roudèze et Mira s'abandonnaient à la griserie qui émanait des choses. Ils s'amusaient en enfants du mouvement du port sillonné par des barques roulant à la godille et par de petits vapeurs asthmatiques. Des envies de courir, de chanter, les travaillaient. Ils sentaient naître en eux une âme franche et bariolée comme en devaient posséder ces débardeurs et ces gueuses. Ils discouraient abondamment.

Sur l'ivresse de cette journée de chaleur, de soleil et de foule vint se greffer, au dîner, celle du vin de Champagne. Mme Garchine et son amant vidaient coupe sur coupe, à l'amusement des jeunes gens qui s'imaginaient rester sobres.

M. de Bèze ne parlait plus, sentant sa bouche s'empâter. Il entretenait un ricanement perpétuel qui le dispensait de l'effort oratoire. Marcel raffinait son plaisir en promenant sur Mira de longs regards irrespectueux et satisfaits. Chez celle-ci, l'excitation ne se

traduisait que par une petite flamme féroce qui s'allumait parfois au fond des yeux.

Mme Garchine ne tenait pas à ce qu'elle vît M. de Bèze se lever de table : elle prévoyait dans l'accomplissement de cet acte des difficultés humiliantes, aussi conseilla-t-elle :

— Tu devrais aller te promener avec M. Roudèze.

— Oui, petite dame. Vous venez, Marcel ?

Comme elle se dirigeait tout de suite vers la porte :

— Vous ne mettez pas votre manteau ? s'informa-t-il.

— Non... fait très chaud.

— Ni vos gants ?

— ... Sais plus où ils sont.

Dehors, elle inséra sa main nue sous son bras :

— Je sens vos bagues, à travers ma manche.

La pente de la Cannebière les dirigea sur le Port-Vieux.

Ils s'arrêtèrent au bord de l'eau reposée que nulle proue ne fouillait plus et dont la senteur montait, adoucie, à peine marine. Le mistral était mort à l'horizon, dans un dernier râle en fuite vers le sud, et des nuées légères avaient meublé le vide nocturne. Un clair de lune tamisé découpait à gauche les escarpements de Notre-Dame-de-la-Garde. Là-bas, à l'entrée du port,

le fort Ganteaume et le Pharo se silhouettaient, face à face. La passe étroite s'allumait d'une traînée de lumière blanche qui fusait vers la pleine mer. Les vaisseaux désertés, leur voilure carguée, dormaient, le nez au quai. Des ondulations agonisantes soulevaient sans les heurter de vieilles barques à moitié pourries. Les bruits du jour étaient tombés avec la poussière.

Pourtant, une rumeur imprécise, intermittente, sourdait parfois dans le calme de la nuit. Elle se promenait en intruse dans le port silencieux, avertissant que malgré l'apparent sommeil de tout, des hommes s'agitaient.

— Entendez-vous ? demanda la jeune fille. Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les orgies des matelots qui enfiévreront jusqu'au jour les mauvais quartiers.

Elle reprit, un tremblement dans la voix :

— Voudriez-vous me faire un grand plaisir ? Conduisez-moi là.

— C'est qu'il peut y avoir du danger, hésita-t-il, et je ne suis pas sûr d'être un héros.

— Oh, ne me refusez pas !

Elle l'entraîna vers le hérissement des maisons à terrasses qui s'entassent entre l'Hôtel de Ville et St-Laurent, denses, coupées de venelles infectes.

La rumeur se précisait : clameurs de souffrance ou de volupté ; éraillements de refrains hurlés ; grondements de cafés maures qu'étouffent des portières ; grouillement épars de populace lâchée.

Place Victor Gelu, ils s'arrêtèrent, observateurs. Un peuple étrange circulait entre les sycomores, nervis ceinturés de rouge, somptueux sous leurs loques, marins déhanchés exhibant la nudité de leur hâle, Algériens enturbannés d'un éternel sérieux, Russes aux lourdes bottes, abêtis de gaîté. Tout cela descendait des ruelles noires qui s'escarpent vers les Accoules, ou bien s'y engouffrait avec des chants et des appels.

Ils avaient traversé la place. Tout à coup, une musique lugubre et sautillante leur arriva. C'était, perçant le ronflement de tambours nègres, le chant suraigu d'un *djouwak* arabe embouché à plein souffle. La mélodie s'attardait parfois à des alanguissements mineurs, se perdait presque en un decrescendo de trilles et de fioritures, puis se ravivait brusquement pour s'enfler dans la rage monotone d'un *forte* brutal. On entendait alors le contre-temps sauvage de grands *tobîlets* en peau de chameau ; les *derboukas* plus grêles martelaient le rythme ; une voix de femme glapissait un cri tremblé, et des hommes nasillards gémissaient de longs « Hâdia! Hâdia! »

Roudèze regarda la jeune fille en souriant. Elle subissait l'attirance de cette musique trépidante. Elle écoutait, penchée en avant ; une flamme humide éclairait ses yeux. Son corps frémit, travaillé par une ardeur sans objet.

— C'est le Caire, c'est Alexandrie, disait Marcel, c'est l'Orient, c'est le désert qui vous appellent ! Sous la tente où tout n'est que parfums et vibrations, les femmes du chef dansent au son de la *ghaïta*. Sur leur peau brune que nuance fantastiquement le bleu des tatouages, les sequins d'or cliquètent. La tête impassible s'isole au-dessus du corps ; les épaules sont ébranlées par un lent roulis ; la poitrine s'émeut davantage, et le ventre, oscillant, tournant, tressautant, le ventre danse, cadran qui vit, au milieu de la femme !

— Allons voir cela ! s'écria-t-elle.

Ils s'enfoncèrent dans l'obscurité recéleuse de bouges. L'odeur spéciale du Vieux-Marseille, où semblent entrer l'huile rance, le tan et le varech pourri, flotta dans l'air. Les sonorités de l'orchestre arabe se rapprochèrent. Une portière d'andrinople qui rougeoyait par transparence fut soulevée de l'intérieur. C'était là.

Ils demeurèrent un instant sur le seuil, suffoqués, assourdis, n'y voyant pas. Une vague de chaleur dé-

ferlait sur eux. Les tambours leur giflaient l'oreille, le *djouwak* leur vrillait le tympan, la fumée du tabac embrumait tout.

Installés devant une table, ils s'acclimatèrent.

Sur l'estrade éclairée par une falote rangée de quinquets, deux femmes se trémoussaient parmi le vol serpentin des écharpes. Leurs bras blancs, leur visage rose où vivaient des yeux éveillés, certains sursauts trop brusques de la croupe trahissaient une origine européenne, comme aussi l'entrain canaille dont elles pimentaient la lascivité de cette danse calme. Les musiciens, — des nègres authentiques, ceux-là, qui se râpaient les paumes sur leurs peaux de chameau tendues à crever, un Algérien en burnous qui s'essoufflait sur sa *ghaïta*, des Bédouins forcenés qui penchaient la tête pour mieux se griser du bourdonnement de leurs *derboukas* et s'enrouaient à hurler « Hadia ! Hadia ! » comme des fanatiques,— les accompagnaient avec autant de conviction que si elles eussent été des Ouled-Naïls réputées.

Le reste de la troupe s'entassait dans un désordre pittoresque au fond de l'estrade. Une négresse d'Egypte était accroupie, nue, sauf un morceau de pagne collant aux reins. De temps en temps, elle portait la main à sa bouche, aplatie, proéminente comme un

muffle de bête et lançait un cri que brisait le trémolo des doigts simiesques. A ses côtés, deux Espagnoles à la tignasse rousse, au décolletage étique, roulaient des cigarettes. Des chanteurs napolitains en vestes de soie verte prenaient des poses, la tête renversée, les mains caressant leurs guitares. Un vieillard affaissé, lamentable sous les lambeaux décolorés d'une sorte de cafetan, toussait et crachait dans sa barbe ; la forte saillie des pommettes, l'épaisseur du nez et l'éclat enfoncé des yeux indiquaient un Asiatique. En arrière, tout à fait dans la pénombre, une luisance de prunelles fauves révélait deux enfants cinghalais.

Dans la salle, une cinquantaine d'hommes et de femmes étaient attablés devant des bols de rhum ou vautrés sur le divan qui régnait le long des murs. Les hommes, des matelots pour la plupart, figures fines tirées par l'ivresse ou masques sans expression que l'alcool blêmissait, se débraillaient, la blouse ouverte, le col froissé, des femmes sur les genoux. Celles-ci, en jupons de dessous et chemises de jour, subissaient nonchalamment leurs caresses, leur jetant parfois un regard humble de chiens las d'être flattés. Les hommes, d'ailleurs, ne les embrassaient pas. Ils se contentaient de promener les calles de leurs mains sur ces nudités fripées. Ils semblaient moins goûter

une volupté que remplir un devoir. On devinait chez eux des indifférences, des répugnances, combattues par le préjugé qu'il n'est pas d'orgie complète sans femmes. Seule l'intoxication pourrait leur faire confondre ces tristes corps avec les beautés de leur rêve, aussi buvaient-ils férocement, s'excitant à vider un bol en trois lampées, engageant des paris d'une table à l'autre, criant très haut des choses vides de sens. Tout un coin de la salle était en gaîté parce qu'un jeune mousse, presque un enfant, se trouvait malade à plat-ventre sur la banquette du fond. Une femme lui tenait la tête, maternelle, veillant quand même à ce que son jupon rose ne fût pas éclaboussé.

— Eh bien? fit Marcel qui guettait une moue de nausée sur le visage de Mira.

— Je suis ravie! déclara-t-elle. Je trouve seulement qu'on nous regarde trop.

En effet, leur mise, leur tenue avaient attiré l'attention. On baissait la voix autour d'eux. Certains oubliaient de boire pour les fixer, les joues entre leurs paumes.

— On nous regarde *beaucoup* trop! renchérit-il, s'inquiétant. Evitons de nous distinguer!

Une fille passait, porteuse de bols vides; il lui pinça le menton d'une main peu convaincue, et commanda :

— Du rhum pour deux, ma petite !

Mira l'approuvait de la tête. Il suggéra :

— Peut-être serait-il prudent que vous me permettiez de passer mon bras autour de votre taille ?... uniquement pour ne pas nous faire remarquer...

Elle l'observa, cherchant à le deviner. Il attendait sa réponse, respectueux, avec au coin des lèvres, un sourire qui était presque un tremblement.

Bah ! il ne songeait à rien moins qu'à profiter de la situation pour s'octroyer une privauté.

— Oui, décida-t-elle, ce serait plus prudent.

Les sièges furent rapprochés; le bras du jeune homme écharpa son dos ; ses doigts vinrent épouser le renflement du corsage.

La sensation fut plus caressante qu'elle ne l'attendait. Elle s'y abandonna. L'enlacement n'était pas coupable puisque la nécessité l'imposait. C'était une étreinte de sureté. Pourquoi se fût-elle forgé des scrupules? Nul remords n'acidula son plaisir. Elle se félicita même que les circonstances eussent fait coïncider cette volupté avec celle de l'initiation à un spectacle rare, car l'une, semblait-il, complétait l'autre: la première faisait la seconde plus intense et plus lucide.

La danse arabe avait pris fin. Le vieillard au cafetan avait sorti d'un réduit voisin un ours malade et

pelé. La bête, endormie, hésitait à se dresser. Il la souleva d'un lent effort et s'appesantit sur elle, sa tête appuyée contre le mufle, sa poitrine écrasée par la masse du poitrail, ses mains nouées sur l'encolure. Son être entier semblait exhaler un gémissement. La fatigue des steppes mornes parcourus à pied ; le dépaysement progressif des étapes en terre étrangère ; l'angoisse de la faim et de la souffrance traînée aux quatre coins de l'Europe, l'indifférence venue pour les villes et les civilisations, la tendresse grandie pour le compagnon de misère, tout cela se devinait dans son affaissement caressant et résigné, se lisait dans ses yeux qui cherchaient obstinément, par delà les murs, les solitudes natales.

Bientôt, un balancement lourd le fit rouler d'une jambe sur l'autre: l'ours ébranla son poids immobile ; ils dansaient. Une plainte rauque sortit de la gorge du vieillard, modulée sur un chant populaire de l'Asie Centrale, une de ces mélodies sauvages aux tenues mélancoliques dont les chameliers bercent la traversée des déserts. Parfois il s'arrêtait, la voix sombrée, à bout de souffle on entendait alors le rythme épais de la danse battre le plancher.

Les matelots, tordus par le rire de l'incompréhension, lançaient des quolibets. Mais lui ne les entendait pas ;

il était beaucoup trop loin pour les entendre; il continuait la funèbre saltation, seul avec sa bête, sur quelque haut-plateau, à des milliers de lieues dans l'est.

— Voilà, voilà du nouveau ! s'excitait Mira.

— C'est le frisson du bizarre qui caresse votre épiderme, expliqua Marcel. C'est l'angoisse curieuse dont ceux qui vivent sous des toits sont saisis en présence des Rois de la Poussière et de la Boue, Romani, Gitanos ou Bohémiens, éternels errants, vagabonds des routes du monde.

A ce moment, une fille déposa deux bols devant eux.

Mira prit la cuiller d'étain, la plongea dans le récipient, tapota les morceaux de sucre, fit girer et cascader le rhum, but sans y penser. Une grimace contracta son visage qui se détendit, la cuillerée passée, dans un sourire larmoyant.

— C'est un peu raide, jugea-t-elle, mais pas désagréable. Essayez.

Et Marcel essaya.

L'Asiatique avait rattaché son ours. C'était maintenant au tour des Napolitains. Ils agaçaient du doigt leurs guitares en guise de prélude.

Leurs voix vibrèrent, tout de suite lancées et chaudes. Une chanson d'amour, peut-être une obscénité ; un air vulgaire et passionné qui se traînait comme

sur un lit, avec des hoquets de désir et des étirements de lassitude. Le refrain devait être familier aux habitués de l'endroit, car ils le reprenaient en chœur. Quelques femmes, leur torpeur secouée, le répétaient en sourdine, avec des graillements. Une volupté facile irradiait de cette musique, du débraillé des chanteurs, de l'aisance canaille de leurs intonations. Elle planait sur les spectateurs, se communiquait à leur chair, la faisait tressaillir d'aise. Les cris d'ivresse montaient atténués, édulcorés par la sensualité. Des baisers commençaient à s'écraser sur les bouches ; les caresses devenaient plus nerveuses ; des corps étaient brusquement attirés, étreints, pétris ; des mains forçaient l'hiatus des chemises.

Mira sentait poindre en elle un plaisir aigu. L'extase trouble d'une initiation la faisait palpiter. Un accord tacite avait changé la nature du contact qui l'unissait à Roudèze. Insensiblement, elle s'abandonnait contre sa poitrine ; lui, plus intime, promenait avec lenteur ses doigts sur son buste, et toute leur fièvre passait en elle.

Quand eut retenti le dernier refrain, hurlé par cinquante voix, les Espagnoles s'élancèrent pour une danse effrénée. Leurs corps, dégagés par la sécheresse de la gorge et l'excessive minceur de la taille, se

tordaient, se cassaient à toucher le sol, se relevaient en sursauts de flamme, se cabraient, désarticulés, s'étreignaient, lascifs, trépidaient, rythme oublié, dans la folie d'un fandango éperdu.

L'exhibition de ces maigreurs embrasées attisait les désirs épars. Les yeux s'alourdissaient d'une ivresse autre que celle de l'alcool ; sous les fronts en sueur se peignait le bleu relief des veines ; des morsures marbraient la chair des femmes ; les enlacements s'éternisaient avec des vociférations de jouissance.

Toutes résolutions, toutes pudeurs transgressées, Marcel et Dragomira se laissaient gagner par l'émoi qui montait. Elle avait incliné son visage sur l'épaule amie. Il avait rétréci le cercle de son étreinte. De temps à autre, ils avalaient un trait de rhum pour entretenir l'extraordinaire sensation d'avoir la gorge en plomb liquide.

Epuisées, les Espagnoles regagnaient leur place.

Au son des *tobîlets*, la négresse d'Egypte s'avança, nue, sur le devant de l'estrade. Du sourire de la tête renversée, on ne distinguait que les dents, qui couronnaient de leurs blancheurs doubles le menton monstrueusement proéminent. Elle s'offrait, belle d'impudeur, le torse cambré, les seins pointés au plafond, les coudes effacés, les mains ouvertes.

Alors une clameur gronda, se déchaîna, s'aiguisa; salut à la chair dont la splendeur lubrique éclatait enfin; glorification des multiples débauches auxquelles cette immonde nudité se devinait accoutumée.

Par degrés, l'Egyptienne s'assouplissait, se redressait, pour s'apetisser, les mains tendues, ployer les reins, puis les jarrets, et s'accroupir, les jambes écartées, les flancs roulants. Lentement, elle se mut vers une cruche en terre au col mince déposée au milieu de l'estrade. Elle en fit le tour, féline et déhanchée, s'arrêta devant, parut s'asseoir sur le goulot... se releva dans un frémissement, pivota sur place... La cruche oscillait, scellée entre ses fesses !

Ce fut un délire de joie obscène. Tandis que la négresse, atteinte, semblait-il, d'un grotesque éléphantiasis, entamait, toujours accompagnée par le ronflement des *tobîlets*, une danse d'un symbolisme infâme, les instincts sexuels fouettés s'érigeaient en un désir forcené; des hommes poussaient des femmes demi-nues dans une soupente aux grabats souillés; d'autres couples se rapprochaient, cris mêlés, chairs confondues, sur le cuir des banquettes.

Envahi par le ferment de la contagion, ébranlé jusqu'au fond de sa virilité sommeillante, le feu d'une

volonté dans ses regards, Marcel se pencha sur la jeune fille.

Elle sentit une pluie de baisers tièdes s'abattre sur son cou, ses yeux et ses lèvres.

— Je t'aime ! je t'aime ! scandait-il.

Elle sourit sans chercher à se dégager.

— Embrassez-moi si vous voulez, mais ne dites pas que vous m'aimez !

— Si, si, je t'aime ! s'exaltait-il. Je t'aime malgré le désir ; mon amour est d'avant le désir ; mais c'est lui, c'est lui seul qui l'a pu faire monter jusqu'à ma bouche. Comprends, comprends donc la merveille de cette minute où l'aveu jaillit de la chair comme le papillon de la chrysalide !

Elle lui rendit ses baisers dans l'élan d'une ferveur timide.

— Oh, la bonne ivresse ! criait-il en désignant l'orgie à son paroxysme, la bonne débauche ! qui réveillent en moi les forces instinctives, les seules normales et saines, qui me soulèvent au-dessus des hésitations, des craintes, des scrupules où m'enfonçait la littérature, qui me font parler et agir suivant mon cœur et mes sens ! Oh, la bienfaisante secousse !

Elle répondit par un enlacement désespéré. Elle était maintenant sur ses genoux. Leurs poitrines s'op-

pressaient mutuellement; ils se sentaient chacun deux cœurs. Après une longue étreinte, elle se leva.

— Allons-nous en! fit-elle brusquement.

— Oui, mais sans dégoût ni mépris pour ceux qui nous entourent, car nous avons reçu d'eux une leçon d'humanité!

Par les ruelles en pente, il l'entraîna vers le port. Elle se taisait. Une angoisse naissante crispait ses traits, la raidissait.

Lui, rayonnait de son bonheur conquis, parlait à mots brûlants, dans un abandon enfiévré:

— Je t'aime depuis le jour où je t'ai vue. C'était là-bas, rappelle-toi, dans le jardin au milieu des forêts, sur le banc qu'abritent les mimosas. Tandis que tu m'écoutais, sérieuse, étonnée, un fluide cruel irradié de toi fouillait mon être, le bouleversait, l'attirait. Prêt à pleurer, j'entassais des phrases dans le vide de ma pensée, pour t'empêcher de lire en moi, pour m'étourdir et ne pas céder. Ah! pourquoi voulais-je vaincre cette attirance qui, dès lors, m'eût jeté, ravi, tremblant, à tes genoux?... La peur, l'horrible peur de me tromper et de te perdre! La peur aussi de ne t'aimer pas assez... La peur, enfin, déraisonnante et sans causes... Plus tard, ce fut une force perverse qui me poussait vers d'autres paroles... un poids implaca-

ble qui s'installait sur ma bouche. Oh, tout ce qui a muré mes lèvres depuis six mois! Mais le mur est tombé...

Il s'arrêta, les bras ouverts pour une étreinte.

Elle implora dans un recul inexpliqué :

— Non, laissez-moi !

— Qu'y a-t-il ?

Ils se regardèrent. Elle surprit un tel étonnement nâvré sur son visage qu'elle s'effraya.

— Rien, répondit-elle, il n'y a rien.

— Alors ?

Elle se tut. Ils étaient sur le port. Une fraîcheur dégrisante montait des bassins. Il cherchait à comprendre, n'osant pas interroger.

Elle supplia dans un frisson :

— Rentrons... j'ai froid ; je suis fatiguée... Demain, je vous dirai...

En silence, ils revinrent à l'hôtel. Il se reprochait son manque de courage, et de ne pas élucider le malentendu qui déconcertait sa joie, une joie haute et saine dont il était si fier !

CHAPITRE X.

Mira dormit peu. Une joie coupée d'angoisses la tenait éveillée. Ainsi Roudèze l'aimait ! Et demain, il faudrait casser les ailes à son rêve ! Elle le plaignait pour le mal qu'elle allait lui faire. De vagues remords la travaillaient. S'était-elle montrée à son égard exempte de coquetterie ? L'examen de conscience auquel elle se livra la contraignit d'admettre que non. Depuis le premier jour, où elle l'avait introduit presque de force dans sa vie, jusqu'à ce soir où elle s'était pâmée sous ses baisers, il avait pu interpréter chacun de ses actes comme une invite à l'amour. Elle avait beau essayer de se convaincre qu'il était seul responsable de sa méprise, qu'elle avait spécifié dès le début ce qu'elle attendait de lui, que sa nature molle ne serait pas durement atteinte par la nécessité du renon-

cement, elle n'arrivait pas à secouer le malaise qui s'était emparé d'elle.

Il fallut pour l'en débarrasser le brusque flot d'allégresse qui se lève en toute femme quand elle approfondit le sens de ce mot : être aimée. Non qu'elle songeât un instant à répondre à cet amour; elle éprouvait trop de fierté d'être restée fidèle à sa règle de conduite, d'avoir maintenu son esprit ouvert et son cœur fermé; mais elle s'attardait avec douceur à la pensée que son charme avait une fois de plus enchaîné quelqu'un. Après Kallinikov, après Dalliaz, Roudèze l'aimait! Tous ceux auxquels elle demandait le secret du savoir ou de la beauté, exigeraient-ils donc, en échange, le meilleur d'elle-même? Elle comprenait combien il était rare que deux intelligences, deux sensibilités artistiques se pénétrassent l'une l'autre, sans qu'aussitôt la passion s'éveillât, solitaire ou partagée.

Comme le retour à Saint-Raphaël ne s'effectua que dans la journée, l'explication fut différée jusqu'au soir. Mme Garchine avait gardé Roudèze à dîner, et c'est dans le jardin du Grand-Hôtel, sur la terrasse baignée de lune, que Mira le rejoignit.

Ils s'assirent sans parler sur le petit banc où si souvent s'étaient éternisées leurs causeries matinales. Un ciel merveilleusement constellé diffusait une calme

luminosité qui filtrait sur leurs têtes entre les palmes. Un grand silence pesait, troué seulement par l'infime et distinct rongement de la mer. Les mimosas en fleurs commençaient à répandre par la contrée leurs atomes parfumés.

— Hier, commença-t-elle d'une voix mal assurée, quand je me suis écartée de vous... je vous ai dit. . que je vous expliquerais...

Elle leva les yeux vers lui dans l'espoir qu'il lui épargnerait les paroles coûteuses, mais il se taisait, et sur son visage apparaissait la même expression désespérée que la veille.

— Enfin... poursuivit-elle, il faut que vous sachiez... il faut que je vous apprenne...

— Est-ce nécessaire? interrompit-il... Pourquoi ?... Pourquoi tout de suite? Oui, je soupçonne, je sais ce que vous avez à me dire... et je vous demande : à quoi bon nous hâter ainsi vers le définitif?

— Je vous dois la vérité...

— La vérité, la vérité! Il n'y a pas de vérité; ou plutôt, il y en a mille. Il y a la vérité d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain... Et moi, je vous supplie d'en rester à celle d'hier, à celle du moment où je vous tenais entre mes bras, frémissante, grisée, consentante! Que sont la nuit et la journée qui nous

en séparent ? Cette heure fut si belle qu'elle a débordé jusqu'à maintenant ! Ayons la volonté de supprimer le temps intermédiaire, et il disparaîtra, et hier se fondra dans aujourd'hui, et la vérité d'hier sera celle d'aujourd'hui, de demain, de toujours !

Elle le voyait si désemparé, dans sa timide colère contre l'irrémédiable qu'elle se sentit envahir par la pitié ; elle ne retira pas la main qu'il avait saisie et qu'il étreignait comme pour retenir l'amour fugitif.

— Impossible, murmura-t-elle. Le temps subsiste, et il n'y a pour nous qu'une vérité, celle de l'instant... Vous devez avoir la force de l'envisager... Puisque vous l'avez déjà pressentie, vous pouvez l'entendre : les mots n'ajoutent ni ne retranchent rien aux choses.

— Vous avez raison, acquiesça-t-il subitement ; tout cela n'est que sophisme et enfantillage !

Elle continua d'un ton grave :

— J'ai à vous demander pardon, Marcel. Pardonnez-moi... de vous avoir laissé croire ce qui n'était pas. Je n'aurais dû ni écouter vos paroles, ni vous rendre vos baisers... alors que je ne vous aimais pas !

Elle prononça ces derniers mots avec une tranquille fermeté, les yeux dans ses yeux.

Le silence parut s'approfondir.

Plus doucement, elle insista :

— Me pardonnez-vous ?

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit-il enfin. Ce qui arrive est de ma faute... Si je vous en avais donné le temps, vous m'auriez aimé... Mais vous ne saviez pas .. C'est ma faute, ma stupide faute!... Dites-moi que vous m'auriez aimé !

Elle ne voulut pas le détromper et se réfugia dans un acquiescement vague.

— Oui... peut-être.

— Six mois d'ornière, réfléchissait-il, quand la route était si belle à suivre... et si facile ! Six mois de perdus !

— Marcel, fit-elle avec une nuance de reproche, vous ne comptez pour rien notre camaraderie?... nos lectures, nos causeries?... tout ce qu'en moi vous avez développé d'étrange et de beau?... et mon amitié... *notre* amitié qui vivra toujours ?

— Je songe à ce qui aurait pu être...

Leurs voix décroissaient dans la nuit, jusqu'à n'être plus que deux murmures sans timbre.

Il avait pris sa tête entre ses mains et méditait, les coudes aux genoux. Elle effleura ses cheveux d'une demi-caresse, et toucha du doigt son front penché qui se releva sous la tiède pression.

— Il faut réagir, affirma-t-elle.

— Agir est déjà si douloureux !

— Il y a d'autres femmes à aimer... Flora Sigeur?

— C'est le passé!

Un long silence les enveloppa. L'odeur des mimosas leur parvint plus distincte : trois bouffées rapides qui fuyaient vers la mer. Le parfum évanoui, l'air leur sembla vide. Ils n'entendaient plus clapoter les vagues.

— Il est tard, dit-elle, séparons-nous.

Tous deux se levèrent. Elle lui tendit la main.

— Vous êtes un homme, n'est-ce pas?

— Si peu...

Il s'éloigna lentement; elle vint s'accouder au petit mur de la terrasse pour le voir passer. Ses pas sonnaient, hésitants, dans le calme absolu. Quand il fut au-dessous d'elle, elle s'aperçut qu'il pleurait.

Quelques jours plus tard, par une après-midi pluvieuse, Marcel errait sur la grève.

Il venait de conduire ces dames à la gare et la secousse des adieux lui avait fait éprouver un besoin de recueillement, de marche solitaire.

La mer terne fouettait le sable à flots pressés.

Il suivait la plage déclive, longeant les bavures d'écume; l'effondrement monotone des lames scandait son pas. Au ras de la dune, presque à la hauteur de ses yeux, l'or en fleurs des mimosas criait sur le gris du ciel.

Ses pensées, comme lorsqu'il était seul, s'orientaient vers une involontaire analyse, et ce qu'il découvrait en lui le surprenait péniblement : au lieu de la souffrance qui l'avait tenaillé jusqu'alors, il n'éprouvait plus que la mélancolie des séparations ordinaires. Le départ de Mira n'éveillait pas en son cœur de regret plus poignant que celui d'une agréable amie. Sa tristesse était celle qui vous assiège à la fin des villégiatures, quand vos compagnons de plusieurs mois se dispersent, quand remonte, assaisonné d'amertume, le souvenir des conversations douces, des promenades intimes, des contemplations émues.

Il avait beau exercer sur sa sensibilité la pesée de l'irrémédiable, elle ne se déchirait pas plus avant. Les réserves de douleur qu'il croyait posséder au fond de son être se révélaient taries. Ses larmes se refusaient à couler. Il ne souffrait pas.

Il ne souffrait pas... et cette certitude lui devenait une insupportable souffrance. Il remonta la pente de

la grève en chancelant, se laissa tomber sur le sable sec et nota sur son carnet :

Souffrir est peu de chose ; ne pouvoir souffrir, voilà le mal suprême !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XI

Dès leur arrivée à Paris, M. de Bèze et ces dames Garchine coururent à leurs plaisirs préférés. Mira, que le séjour de Saint-Raphaël avait sevrée de musique, fréquentait assidument les concerts ; sa belle-mère passait la plupart de ses soirées dans les cabarets prétendus artistiques ; M. de Bèze, qui rencontrait partout des amis, renouait connaissance avec eux en de bruyantes agapes.

Il avait retrouvé dans les réunions mondaines ses anciens succès de chanteur. Le jarret tendu, la moustache hérissée, il exhalait dans un souffle les sucreries à la mode, et les mains féminines que d'admirables voix professionnelles ne réussissaient pas à émouvoir le rappelaient avec enthousiasme.

Il présenta ces dames dans plusieurs maisons où la grâce de Mira fit sensation. Elle fut bientôt escortée d'une séquelle d'adorateurs ; mais elle ne paraissait

attacher à leurs hommages que peu d'importance ; la nullité intellectuelle de ces hommes était trop maladroitement dissimulée par les artifices de la mondanité. Quel intérêt eût-elle pris à leur conversation quand elle se remémorait celle de Roudèze ?

Pas un n'avait été capable de lui donner le mot d'une énigme qui la tourmentait depuis quelques jours.

Elle était arrivée à Paris rongée par un ardent désir de musique, désir qu'elle pensait pouvoir aisément satisfaire. Or, elle avait éprouvé, dès le premier concert, plusieurs déceptions. Elle avait entendu le meilleur de nos orchestres exécuter une symphonie d'un musicien français en vogue. Dans les trois parties de cette œuvre interminable, elle n'avait pu discerner ni mélodie ni inspiration, seulement une recherche maladive de sonorités étranges, un souci continuel de complication, une force creuse, de sèches violences. Et le public dont l'attitude lui rappelait celle d'un écolier écoutant au tableau noir la démonstration d'un ingénieux théorème de géométrie, le public avait applaudi, sans enthousiasme, avec conviction pourtant.

Au programme du même concert figurait le *concerto* de Schumann joué par un pianiste viennois de réputation universelle.

A la profonde stupéfaction de Mira, quelques sifflets

avaient accueilli le grand artiste qui, nerveux, s'était mis au piano malgré la stridence des clefs forées. A la fin du premier morceau, les manifestations hostiles avaient redoublé, à peine couvertes par les protestations d'un groupe d'auditeurs. Tandis que le virtuose, pâle et crispé sous l'insulte attaquait l'*andante*, des clameurs, des interpellations étaient parties des galeries supérieures : « Tes gammes ! » criait-on ; « Chez Barnum !... » « Pas de *concertos !...* » « A la porte l'acrobate !... » Le public des loges riait, les yeux en l'air ; le chef d'orchestre feignait de ne pas entendre. Jusqu'à la fin du *concerto*, le tumulte avait fait rage, et quand l'illustre pianiste avait quitté la scène, raide et sans saluer, Mira s'était sentie bouleversée, prête à pleurer.

Elle était rentrée à l'hôtel étreinte par un doute, en proie à un malaise moral. Elle avait retrouvé cette impression de gêne dans la plupart des concerts auxquels elle avait assisté.

A la *Société Nationale*, elle avait écouté, deux heures durant, une série de compositions modernes d'où émanait un inexprimable ennui.

Nourrie de Beethoven, de Schubert, de Schumann, de Wagner et de Brahms, elle ne comprenait pas que ces œuvres d'où toute noblesse de ligne, toute

simplicité de forme, toute émotion étaient bannies fussent désignées du nom de « musique ». Elle eût voulu, pour qualifier cet art sans muscles ni sang, aux langueurs chlorotiques, aux flottements, aux indécisions perpétuels, un vocable spécial.

La mentalité du public, qui ne protestait pas contre de pareilles misères et sifflait les grands maîtres lui échappait. Elle se demandait quelle aberration avait pu le conduire hors des routes saines de l'art.

Elle avait rencontré chez les hommes du monde auxquels elle avait confié ses perplexités, une telle incompétence esthétique, une telle indifférence pour les questions musicales, qu'elle estimait vain de poursuivre son enquête parmi eux.

Les rares artistes interrogés avaient répondu : « Mais Mademoiselle, vous vous trompez étrangement. Jamais la musique française n'a été plus florissante qu'aujourd'hui. La nouvelle école triomphe à coups de chefs-d'œuvre. Avez-vous entendu la symphonie de X ? Une pure merveille !... L'opéra de Y ? Exquis d'atmosphère ! Le prélude contient des combinaisons de timbres tout à fait neuves. Le dernier acte est beau comme du Debussy ! »

Mira comprit qu'il était inutile de questionner ces

gens : ils parlaient un langage différent du sien. Elle s'en remit au hasard du soin de l'éclairer.

Un jour, vers six heures, elle pénétra tout émue dans le boudoir où sa belle-mère fumait en attendant le dîner, et s'écria, la voix tremblante de joie :

— Petite dame, j'ai pleuré ! Voyez mes yeux !

— D'où viens-tu ? fit la jeune femme.

— D'un concert.

— Qui chantait ?

— Flora Sigeur, l'ancienne amie de Marcel. Son organe est pur comme la neige, et sa diction vous prend, vous étreint, vous broie. Elle a dit du Schubert, du Brahms, du Borodine et d'admirables *lieder* d'un inconnu, Jacques Chantelaube. Ah ! il n'est pas « nouvelle école », celui-là, aussi quelle vigueur, quel sentiment, quelle richesse mélodique ! On disait autour de moi qu'il est très jeune.

A ce moment, M. de Bèze entra, revenant d'une répétition chez la Comtesse de Saint-Théodore.

— Connaissez-vous Jacques Chantelaube, vous qui connaissez tout le monde ? interrogea vivement Dragomira.

— Le compositeur ?... Oui, je l'ai rencontré chez les Carlix. On lui prête du talent. Il sera demain

chez Saint-Théodore. Je vous le présenterai si vous le désirez.

— Oh, mon parrain, vous êtes charmant ce soir ! Je parie que vous n'avez jamais été plus en voix !

— En effet, en effet, se rengorgea M. de Bèze. Cela n'a pas mal marché. Saint-Saëns me disait justement...

— Allons dîner, coupa Mme Garchine en jetant sa cigarette.

Le lendemain, vers cinq heures, ces dames faisaient eur entrée chez la Comtesse de Saint-Théodore. Une foule bruyante emplissait les salons de l'avenue de Messine. La musique ne parvenait pas à réfréner les bavardages qui, discrets aux alentours du piano, atteignaient dans le fond de la pièce et dans la salle à manger, le diapason des conversations ordinaires. De temps à autre, la maîtresse de maison dressait sa silhouette masculine et implorait le silence d'un « chut ! » inefficace.

— Tenez, Mira, fit M. de Bèze en désignant un jeune homme, debout à l'entrée du salon, voici votre compositeur. Je vais vous le présenter.

Elle scrutait curieusement Jacques Chantelaube. Elle éprouvait une joie étrange à retrouver sur son visage les caractéristiques de sa musique. Une pro-

fonde intensité de pensée et de sentiment s'affirmait dans les yeux noirs que leur enfoncement noyait d'ombre intelligente. L'élévation mate et sereine du front, le port un peu hautain de la tête révélaient la noblesse et l'envergure du don lyrique. La bouche, fermement découpée sous la hardiesse du nez, disait la franchise et la sincérité. Une moustache légère au pli soyeux nuançait de tendresse l'énergie encastrée dans la carrure du menton. Les cheveux relevés en ondes noires déferlantes nimbaient cette physionomie d'une idéalité si prononcée que tout ce qu'elle renfermait de purement humain n'apparaissait pas au premier examen. Mais bientôt, l'équilibre devenait sensible entre les divers éléments qui la composaient, et de leur communion naissait un charme captivant.

Mira le subit dès l'abord. Un instinct de réciprocité lui inspira le désir de plaire, et c'est avec son plus troublant sourire qu'elle confia au jeune homme l'admiration où ses œuvres l'avaient plongée.

Rompant le silence qui suivit sa réponse, elle s'ouvrit immédiatement, avec une volubilité convaincue, de ses déceptions musicales, de ses étonnements, de ses révoltes, de son désir de connaître enfin le mot de l'énigme.

Il réfléchit une seconde, puis sourit :

— Je crois que je puis vous satisfaire, mais pas ici ; permettez-moi de vous emmener au foyer des artistes... C'est une mesure de prudence, expliquait-il en la conduisant ; si quelqu'un surprenait ce que je vais vous dire, je risquerais d'être écharpé !

Ils s'installèrent sur un divan encombré de partitions. La pièce était vide, sauf un ténor qui se promenait, le pas nerveux, la gorge inquiète, attendant son heure. Les sons du piano parvenaient assourdis, ouatés par le murmure des conversations.

Jacques parlait simplement, d'une voix dont les vibrations offraient cette singularité d'envelopper les auditeurs comme d'une atmosphère isolante. Il était impossible de se soustraire au magnétisme de cette parole intense qui déterminait l'attention la plus absorbée comme certains regards déterminent le sommeil.

Tristement, à mots lucides, il décrivait les vicissitudes de son art. Il montrait sa race plus ouverte aux hardiesses philosophiques, aux beautés littéraires, qu'aux saines beautés musicales. Il donnait la raison de cette lacune : les jeunes hommes de son temps, conduits à la compréhension du Verbe par de longues années d'études, n'étaient préparés à celle du Son par aucun enseignement. Il leur fallait user d'initiative

pour acquérir l'éducation de l'oreille, faire acte de volonté, dépense supplémentaire de temps et d'argent. Rares étaient ceux qui assumaient pareille tâche : la plupart l'éludaient sans même la pressentir, et satisfaisaient au café-concert leur instinctif besoin d'harmonie. Il en résultait une incompréhension à peu près générale de la musique. S'il était difficile de rencontrer dans les classes supérieures un homme de vingt ans qui ne pût disséquer une tragédie de Racine, il était exceptionnel d'en découvrir un qui fût capable d'analyser un quatuor de Beethoven.

Cette incompétence fondamentale eût pu se trouver tempérée par la toute-puissante intuition qui fait parfois accéder les natures les plus frustes à la pénétration des chefs-d'œuvre ; mais de tels miracles requéraient pour se produire une jeunesse de cœur, une fraîcheur de sentiment qui n'étaient plus l'apanage de la race fatiguée. Il lui était impossible d'ouvrir toute grande aux ondes lyriques une âme inexperte et de la laisser envahir par elles comme un golfe par la mer.

Quel sort attendait la musique chez un peuple qui ne naissait pas musicien et qui ne faisait rien pour le devenir ? Sauf par une élite nombreuse qui professait pour elle une adoration émue, elle était généralement négligée et méprisée. Chantelaube en donnait des

preuves multiples. C'était d'abord l'usage absurde qui habituait les foules à la considérer comme un *art d'agrément*, comme une source de jouissances, de distractions superflues, et non comme un des éléments indispensables de toute existence un peu haute ; c'était l'absence, dans une capitale de deux millions de vies, d'un local spécialement affecté aux concerts symphoniques ; c'était l'insouciance du grand public qui ne s'intéressait qu'à la musique dramatique ; c'était l'indifférence des journaux ; c'était l'incompétence des critiques.

Cherchant au mal des causes plus profondes, il disait les divisions du monde musical ; la guerre acharnée que se livraient les deux camps ennemis : l'un défendant la tradition, luttant pour la suprématie des maîtres allemands et de leurs imitateurs ; l'autre poursuivant la chimère d'un art national, proscrivant haineusement toute importation étrangère, reniant des paternités avérées, cherchant la nouveauté jusque dans la laideur et l'inconsistance ; le premier, s'aigrissant dans une demi-stérilité, prenant conscience de son attardement, tâchant d'y remédier par de gauches concessions ; le second, produisant nerveusement, grisé par l'illusion de son originalité, osant par défi les outrances les plus folles, attachant à son effort une

importance démesurée ; celui-là, malmené dans la presse, mais forçant le respect de la foule par les grands noms inscrits à sa bannière ; celui-ci, soutenu par les amateurs, prôné par des gazettes à lui, s'imposant par l'argent, mais n'arrivant pas à séduire les masses rebelles et déconcertées.

Il disait les grands événements et les menus faits de cette guerre au sifflet et à la plume, les batailles des concerts du dimanche, livrées aux galeries supérieures par une centaine de fanatiques ; les escarmouches des journaux du lundi ; les charges trépidantes des revues de quinzaine.

Il disait l'insanité des cabales contre tel maître entré dans la gloire depuis un siècle ; l'inutilité des enthousiasmes pour tel autre qu'une poignée d'émerveillés découvrait cinquante ans après sa mort. Il dénonçait l'inquiétude qui s'emparait du public, à voir le même homme exalté par les uns jusqu'au génie, rabaissé par les autres jusqu'à la négation, la même forme d'art honteusement proscrite et réclamée avec fureur, la même œuvre adoptée et salie, la même chanteuse acclamée et déchirée. Il retraçait les oscillations, les ondoiements, qui depuis une dizaine d'années ébranlaient le jugement des mélomanes, le désorientaient, le rendaient accessible à toutes les erreurs. Il mon-

trait le goût français lentement affolé par une critique incohérente.

Il glanait dans sa mémoire avec une ironie amère des citations recueillies au hasard de ses dernières lectures. C'était Brahms traité de « musicien malpropre »; Borodine, d'« amateur »; Mendelssohn, de « savant insipide »; Grieg, de « roublard »; Schumann, de « pianiste à courte haleine ». C'était la *neuvième symphonie* de Beethoven qu'un musicographe déclarait « gâtée par de regrettables fanfares de café-concert ». C'était tel chef-d'œuvre de Mozart estimé « sans relief ni beauté musicale »; tel autre de Schumann dénoncé comme « suintant l'ennui. »

Chantelaube disait le découragement qui s'emparait des vrais musiciens en présence de ces aberrations entassées, leur hésitation à produire, devant la certitude d'être insultés. Il disait les difficultés matérielles de la production, le sort navrant que Paris réserve à l'artiste pauvre, dédaigneux des lauriers officiels, la mort lente des énergies créatrices, émoussées dans le professorat obligatoire, étouffées par l'atmosphère d'opposition envieuse, de dénigrement obtus, de mercantilisme effréné, la lutte sans issue contre l'exploitation des éditeurs, et l'impuissance définitive, le naufrage final dans la misère écœurée.

— Pardonnez-moi, s'écriait-il, de ne trouver, pour vous entretenir, de cet art de lumière et de flamme, que des mots ternes et sans joie. Mais ici, les paroles se nuancent d'une amertume involontaire, d'un regret sépulcral, pareil à celui qui m'envahirait si je vous parlais d'une femme aimée dans la chambre même où elle agonise.

Il faudrait, pour chanter dignement la musique, sortir de cette ville, gagner la pleine campagne et marcher sur l'herbe humide ; il faudrait suivre un de ces ruisseaux où les truites viennent humer à la surface l'or matinal du soleil ; il faudrait s'enfoncer dans la forêt, boire la pluie sonore qui tombe des ramures ; s'enivrer des mélodies versées par d'invisibles gosiers ; il faudrait gravir l'éminence d'où se découvrent des lieues de verdure,et sur cette hauteur, assis à fleur de brise, recueillir le murmure des bois, tendu vers l'harmonie de toutes ses forces éparses !

Elle écoutait avec une attention passionnée. La parole éloquente et précise du musicien avait enfin éclairci le mystère qui l'intriguait. Chacune de ses phrases s'imprimait, indélébile en son esprit. Elle subissait l'enveloppement isolant de sa voix avec une telle intensité qu'elle oubliait, le temps, le lieu, et le questionnait, lui confiait ses enthousiasmes, ses aspi-

rations, comme si elle eût été seule avec lui sur l'éminence qu'il avait évoquée, seule avec lui sous l'azur propice à l'essor parallèle des âmes.

L'intrusion de Mme Garchine et de M. de Bèze qui pénétraient dans le foyer la rappela soudain à la réalité. La matinée avait pris fin ; seuls, quelques intimes entouraient la Comtesse de Saint-Théodore ; il fallait se retirer.

Elle sentit une brusque angoisse poindre en elle. Reverrait-elle cet homme ? Elle le voulait. Elle saisit le premier expédient qui s'offrit. Après avoir présenté le compositeur à sa belle-mère, elle ajouta :

— J'espère, Monsieur, que vous serez assez aimable pour venir prendre une tasse de thé demain avec nous, à l'Hôtel des Nations, rue Boccador.

Confirmée par Mme Garchine, l'invitation fut acceptée avec empressement.

— Vous me feriez un grand plaisir, dit-elle encore, en apportant un peu de votre musique. Nous avons un piano.

— C'est entendu, promit-il.

Dans la voiture, une crise d'extravagante gaîté fondit sur elle, inexplicable, communicative. Elle riait aux éclats en contrefaisant le parler masculin de la Comtesse de Saint-Théodore ; sa belle-mère imitait les

roulades gargouillantes d'une vieille chanteuse entendue à la matinée; M. de Bèze rééditait jusqu'à l'obsession le tic d'un ambassadeur. Tous trois s'esclaffaient dans une pantomime démente. Les piétons intrigués tournaient la tête sur leur passage, se demandant à quel hospice le cocher placide conduisait ces trois énergumènes.

CHAPITRE XII

Le lendemain, vers cinq heures, Chantelaube se présentait à l'Hôtel des Nations.

Ces dames Garchine y occupaient un appartement de quatre pièces : deux chambres et deux salons dont l'un, celui de Mira, boudoir exigu tapissé de satin crème, ouvrait sur des jardins. Le caprice d'une Américaine l'avait démeublé, puis remeublé dans le style Louis XV ; les fauteuils de velours et le divan traditionnels avaient fait place à des causeuses et à un canapé recouverts de soie brochée vert-d'eau. De petits marbres de l'époque sur un guéridon, des figurines de Saxe dans une vitrine, une pendulette sur une console avaient semé par la pièce un peu de vie frivole. Comme l'Américaine, au moment de solder

sa note, s'était trouvée sans argent, mobilier et bibelots étaient restés acquis à l'hôtel.

Chantelaube fut d'abord introduit dans le salon de Mme Garchine. La jeune femme qui attendait son amant se retira presque aussitôt, disant :

— Vous m'excuserez, monsieur ; ma belle-fille vous recevra chez elle ; on vous y servira le thé dans un instant... D'ailleurs c'est là qu'est le piano, si vous désirez faire de la musique.

Ils passèrent dans le boudoir Louis XV. Mira portait une toilette en mousseline de soie rose, aux manches flottantes sur la nudité des bras ; un discret décolletage découvrait la nuque et la naissance de la gorge. Autour d'elle flottait un parfum composite où dominaient l'héliotrope et le tabac d'Orient.

Comme Chantelaube déposait sur le guéridon une serviette de cuir, elle sourit :

— A la bonne heure ! Vous avez tenu votre promesse.

Il sortit de la serviette un morceau de musique et le lui offrit, entr'ouvert sur une dédicace.

Elle lut : « A une fervente musicienne, à Mademoiselle Dragomira Garchine, respectueux hommage de l'auteur. »

Elle renversa la tête et ferma les yeux pendant

une seconde, grisée par une soudaine et inexplicable ivresse.

— Mais, s'écria-t-elle, riant très fort pour faire oublier son trouble, qui vous a dit que je fusse musicienne?... J'aime la musique, voilà tout; je joue mal ; je chante à peine...

— Vous n'en êtes que mieux faite pour vibrer à *toutes* les musiques.

— Voulez-vous me montrer la mélodie que vous m'avez apportée ?

— Avec plaisir.

Il se mit au piano.

— Vous déchiffrerez les paroles, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

Mais elle se récria : vraiment, elle ne le pouvait pas; elle était une lectrice détestable.

— Alors, soyez indulgente pour ma « voix de compositeur ».

Un grand charme émanait de son jeu dédaigneux des inutiles virtuosités, traducteur immédiat et passionné des joies et des souffrances humaines. Sa voix n'avait pas de limites déterminées. Elle pouvait descendre très bas en rauques violences, et monter très haut, en suaves murmures qui planaient. L'ensemble dégageait une poésie intense. Autour de cet homme

qui chantait en s'accompagnant se créait une atmosphère délicate ou poignante, un brouillard sonore berceur ou tourmenté qui vous pénétrait, vous isolait en plein rêve. L'émotion qui tremblait dans ses doigts et brûlait dans ses yeux en flammes mouillées se transfusait en vous et serrait lentement dans votre gorge le nœud d'un sanglot prochain. C'était un magnétisme qui s'emparait de votre sensibilité, l'exaltait, l'attendrissait, l'échauffait, la déchirait à son gré, jouait d'elle comme d'un instrument.

Mira suivait, debout à ses côtés.

Sereine, mélancolique, la mélodie s'épanchait par la fenêtre ouverte et se dilatait dans le calme des jardins. Le soleil déclinant cuivrait les nuées lourdes et dorait les verdures. L'heure penchait doucement.

— Encore, encore ! pria-t-elle quand il eut fini.

D'autres *lieder* succédèrent au premier. A travers les différences de sentiment et de caractère persistaient une inépuisable richesse mélodique, une égale hauteur d'inspiration. Qu'elle fût brutale, gracieuse, ardente ou désolée, la musique de Chantelaube irradiait un émoi soutenu qui forçait les larmes.

La jeune fille écouta longtemps, appuyée d'une main au dossier de la chaise, de l'autre, tournant les pages. Elle ne remerciait ni n'admirait, ne parlant que pour

prier le musicien de continuer, mais sa voix altérée, ses yeux humides exprimaient assez sa reconnaissance et son trouble.

Les reflets cuivreux des nuages et la dorure des arbres s'éteignaient dans le crépuscule ; des massifs et des pelouses montait un parfum de terre et d'herbe arrosées.

Quand Chantelaube eut joué la dernière des mélodies qu'il avait apportées, Mira prononça, presque sans voix :

— Merci !

Il sourit longuement en la regardant et posa deux doigts sur les siens. Il s'aperçut qu'elle brûlait la fièvre.

— Voici la nuit, dit-il en se levant.

— Déjà ? fit-elle ; et le thé qui refroidit !

Ils devisèrent autour du breuvage tiède et crémeux.

— Ainsi, vous suivez assidument les concerts ?

— Oui, mais jusqu'ici, c'est surtout le hasard qui m'a guidée dans mon choix.

— C'est à moi de le remplacer. Je commence par vous recommander le récital que Bianca Dorris donne demain à la salle Pleyel avec le concours de Flora Sigeur.

— Mon intention était d'y assister.

— Avez-vous déjà retenu vos places ?

— Non, pas encore.

— En ce cas, permettez-moi de vous offrir ces deux fauteuils.

— Vous êtes très aimable. Un seul suffira, je sors presque toujours sans ma belle-mère.

— Si vous m'y autorisez, je garderai l'autre pour moi : j'aurai ainsi le plaisir de me trouver à côté de vous.

— C'est un peu compromettant!

Elle rit. Leur causerie prenait un tour d'amicale simplicité. Il semblait que cette heure de jouissance partagée eût relâché autour d'eux le réseau des conventions. Quand le gong du dîner, ébranlé dans un lointain vestibule, enfla sa voix sauvage par les escaliers et les couloirs, emplit l'hôtel du heurt de ses vibrations, Jacques prit congé dans un affectueux : « A demain ! »

La colonie étrangère assistait au concert de Bianca Dorris. Une longue ovation accueillit la célèbre pianiste qui s'avançait en décochant de petits saluts malicieux. Sa grâce étourdie d'oiseau myope n'étonnait plus personne ; sa mimique imprévue distrayait les profanes et intéressait les musiciens qui voyaient

en elle un heureux moyen de corser l'expression de son jeu.

Les premiers accords du *Carnaval* de Schumann battirent l'air qui s'enfiévrait. Des joies se déchaînèrent, délirantes ou fantasques, ironiques ou sentimentales. Bianca Dorris se penchait, étonnée, sur le clavier, comme sur un kaléidoscope où elle aurait découvert le sautillement effréné des masques. Ses doigts, chaleureux automates, couraient sans faux pas ; elle ne les regardait jamais ; son œil plongeait au delà des mains, au delà des notes, et contemplait abstraitement l'âme du piano.

Dragomira jouissait avec acuité de cette interprétation extraordinairement nuancée, où la passion s'entrecoupait à chaque instant de nervosités spirituelles. Quand éclata le tonnerre joyeux de la marche des *Davidsbündler*, elle sourit à Chantelaube en lui désignant Bianca Dorris : ramassée comme pour un élan, les yeux dévorant le vide, prête à bondir sur d'imaginaires Philistins, la pianiste brassait avec fureur les grands accords exultants. Sa fougue belliqueuse enthousiasmait le public qui l'acclama, la rappela dans un orage de bravos.

— Ah ! voici Flora Sigeur, fit Chantelaube.

— Vous la connaissez beaucoup ? s'informa Dragomira.

— Oui, assez intimement; et vous ?

— Moi pas, mais j'ai été très liée avec un de ses meilleurs amis.

— Je vous la présenterai tout à l'heure, au foyer.

Une lassitude se lisait sur les traits et dans la démarche de la jeune femme : sa bouche mince aux coins tombants, ses yeux qui promenaient leur effarement gris par la salle, son corps gracile et sans assurance, la sécheresse un peu grêle de ses bras, disaient un tourment secret, une défaite privée dans cette existence triomphale.

— Elle paraît triste, remarqua Mira.

— Elle l'est. Je vous dirai pourquoi.

Dès qu'elle chantait, une soudaine illumination consumait la mélancolie de son visage ; une vie nouvelle animait son regard, faisait frémir ses narines; son corps même, sous le fouet des accompagnements, s'ennoblissait et s'assouplissait. Elle trouva ce soir-là des accents déchirants pour exprimer dans l'*Amour du Poète* de Schumann, tous les émois, toutes les joies et toutes les angoisses de la passion. Elle eut de ces fraîcheurs d'attendrissement, de ces cris de désir, de ces sérénités désespérées qui font dire :

« Comme elle a dû aimer ! Comme elle a dû souffrir ! »

— Incompréhensible ! murmurait Chantelaube.

— Quoi donc ?

— La puissance d'évocation de cette jeune fille qui nous transporte dans un monde où elle n'a pas pénétré.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'elle ignore l'amour.

— Elle n'a jamais aimé personne ?

— Jamais.

— Et personne ne l'a jamais aimée ?

— Personne.

Une joie instinctive, irraisonnée, envahit Mira. Elle sourit :

— Comme c'est étrange ! Et quel âge a-t-elle ?

— Vingt-six ans.

— Mais, fit-elle dans un rire léger, c'est un cas désespéré !

Comme Chantelaube gardait le silence, elle reprit dans un apitoiement confortable :

— Pauvre fille ! Elle doit s'aigrir.

— Elle se ronge. L'artiste en elle tue la femme, et c'est un spectacle effrayant que l'agonie de tout ce qui ne veut pas mourir dans un être humain !

A la fin du concert, les jeunes gens suivirent le flot qui envahissait le foyer des artistes. Autour de la pianiste et de la chanteuse, deux groupes s'étaient formés d'où montait, dans un murmure doré, le tribut des éloges et des ravissements.

Quand la pièce fut à peu près vide, Chantelaube s'approcha de Flora.

— Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter Mlle Garchine.

Derrière l'écran des paroles quelconques, les deux jeunes filles s'observaient avec curiosité. Mira s'éprenait de cette face pure et meurtrie, de ces yeux recéleurs d'infini, de ces lèvres lasses, de ces épaules diaphanes. Flora sentait naître une invincible aversion pour cette créature de souplesse et de grâce, au sourire heureux, au décolletage éblouissant, qui se cambrait devant elle, complimenteuse et parfumée. Elle répondait par monosyllabes, une sécheresse dans la voix. Mira la devinait hostile. Des sentiments contradictoires la traversaient ; une pitié pour cette femme adorable qui souffrait, une satisfaction d'affirmer devant elle et devant Chantelaube la splendeur de sa vitalité.

Comme ses efforts ne réussissaient pas à faire rebor-

dir la conversation, elle changea délibérément de sujet.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, Mademoiselle, par M. Marcel Roudèze.

— Roudèze ?.... Voilà des années que je n'ai eu de ses nouvelles.

— Oui, détacha Mira, (sans savoir si elle obéissait au souci délicat de ne pas rappeler à la chanteuse la défection de son ami d'enfance, ou si elle cédait à la curiosité de l'entendre confirmer le mensonge flatteur), oui, il m'a dit que vous n'aviez plus répondu à ses lettres. Il en a beaucoup souffert !

Flora ne sourcilla pas. Ses traits se détendirent dans un sourire. Elle murmura :

— Pauvre garçon !

— Il vous aimait, continua Mira.

— Je le sais.

— Peut-être vous aime-t-il encore.

— Je le crains !

— Quand vous le reverrez, soyez moins cruelle avec lui, vous ferez plaisir à sa meilleure amie.

— Ah, vous êtes sa meilleure amie ?

— Oui, nous avons passé l'hiver ensemble à St-Raphaël.

— Gentil ça !

Et le visage de Flora Sigeur se referma brusquement.

Mira se reprochait d'avoir ébranlé sans raison la sensibilité maladive de la grande artiste. Elle réfrénait une absurde envie de se jeter dans ses bras, de baiser son cou fragile en lui demandant pardon. Elle se sentait mesquine à en pleurer. Pourquoi avait-elle fait germer en cette malheureuse la pensée que Roudèze pût l'aimer ? Pourquoi avait-elle aussitôt empoisonné cette annonce de joies éventuelles par l'aveu d'une équivoque intimité ? Elle se révoltait contre la force mauvaise qui, ce soir, habitait en elle.

La cantatrice, aidée par sa femme de chambre, enfilait sa sortie de bal.

— Vous me mettez en voiture, Jacques ? demanda-t-elle.

— Avec plaisir, chère amie, mais il faut que je trouve un fiacre pour Mlle Garchine qui est seule.

— Seule ?... pas tout à fait, puisqu'elle est avec vous !

Son rire aigu s'éperla dans l'escalier. Devant le péristyle, son coupé l'attendait ; elle y monta rapidement, fit ses adieux de la main, par la portière.

Quand l'équipage eût disparu, Chantelaube et Mira se sourirent.

— Elle s'est montrée peu aimable envers vous, remarqua-t-il.

— C'est de ma faute ; pourquoi lui ai-je parlé de ce Roudèze ? Il ne l'aime pas ; il n'aime personne ; c'est un bon camarade à moi, rien de plus... absolument rien.

Le compositeur aspira largement la brise nocturne, allégé, dispos, enclin aux confidences. Ils descendirent la rue Rochechouart à pas lents, en devisant.

— Etrange créature, disait-il, à qui l'amour est inconnu, mais qui sait être jalouse ! Car c'était bien de la jalousie qui errait au fond de ses yeux pendant qu'elle vous regardait. Elle est incapable d'aimer, et l'idée qu'une autre femme puisse accaparer les hommes qui l'entourent l'exaspère. Elle voudrait monopoliser nos cœurs, non pour les faire vibrer à l'unisson du sien, mais pour les enfermer hors d'atteinte et venir les contempler à son gré, comme ces bibelots précieux qui garnissent les vitrines et qu'on montre aux enfants le dimanche... Encore une artiste en qui l'Humanité se désagrège !

Mira leva les yeux sur son compagnon et prononça d'une voix angoissée :

— J'ai peur que *tous* les artistes, interprètes et créateurs, ne lui ressemblent.

— Non ! s'écria-t-il vivement ; seuls des incomplets sont atteints de cette perversion, des êtres que leur rêve dilaté embrume, noie et pourrit tout entiers ; mais chez les vrais artistes, l'équilibre existe et subsiste entre les forces qui tendent vers l'art et celles qui commandent de vivre.

— J'aime à vous entendre parler ainsi.

— L'amour, continuait-il, est nécessaire aux artistes comme le soleil aux fleurs. Il est le père des enfantements heureux ; lui seul peut inspirer les chefs-d'œuvre. Si des femmes comme Flora Sigeur arrivent, par je ne sais quel miracle d'intuition, à recréer un univers qui n'a jamais existé pour elles, soyez sûre qu'elles succomberont sous l'immense effort répété, sous le désespoir de l'éternelle parodie.

Ils marchaient dans la nuit, oublieux de l'heure et de l'endroit. Une fraîcheur tombait du ciel sur ce cœur poussiéreux de Paris. De petits nuages crispés erraient au clair de lune. Le pas des chevaux s'alanguissait sur la pente.

Une horloge entrevue rappela la jeune fille à la réalité ; son compagnon dut la mettre en voiture. Il pressa longuement ses mains dans les siennes et pro-

mena sur son visage la caresse d'un regard attendri qu'elle ne chercha ni à fuir ni à repousser.

Ils se revirent le lendemain, au *five o'clock* de la Comtesse Garbork, le surlendemain, au *garden-party* du Prince Loussorgskine, les jours suivants, au théâtre au concert. M. de Bèze interprétait la musique de Chantelaube; celui-ci venait le faire travailler à l'hôtel; Madame Garchine gardait le compositeur à déjeuner, et la répétition continuait jusqu'à l'heure du thé qu'on prenait ensemble avant de se rendre à la matinée du jour.

L'intimité s'organisait entre ces dames et Jacques, mondaine, cimentée par des billets offerts, des soupers acceptés, des parties proposées, de menus services rendus. Il était entré dans le tourbillon de leur existence; il avait contracté leur fièvre. Enervement des journées dont mille petits chocs saccadent le cours: sonneries du téléphone, décachetage de télégrammes, annonce de visites, déballage de paquets; fatigue des stationnements dans les grands magasins; agacement des attentes en fiacre à la porte des couturiers; il avait tout accepté contre la joie de contempler Mira sous les aspects différents qu'elle empruntait à la succession des heures.

Ces images peuplaient son souvenir et réchauffaient

comme d'une présence la solitude de ses nuits; au premier appel, elles défilaient, innombrables et précises devant ses yeux fermés.

Il la revoyait en voiture à ses côtés, baignée dans la gloire tressaillante d'un soleil jaune, vêtue d'un costume de toile jaune, les cheveux en or, le teint d'ambre mat sous le nimbe de l'ombrelle écrue; il la revoyait au Bois, dans une toilette de faille noire, embrumée par le flottement d'une longue voilette noire, la pâleur de ses épaules et de sa gorge découverte par la hardiesse d'un entre-deux à jour, et son visage, blêmi par la gaze fine, s'inclinant sous le ciel vert du crépuscule; il la revoyait dans son boudoir, en matinée de soie rose, la fraîcheur des bras sortant de la fraîcheur des manches, accoudée à la fenêtre, humant la buée des arrosages perpétuels; il la revoyait au piano, déchiffrant d'une main soupçonneuse; il la revoyait en toilette de bal, sans un bijou pour ternir l'éblouissement de sa chair, avec seulement un énorme solitaire, étincelant, œil fantastique, dans la mousse des cheveux. Elle n'était nulle partla même. Au thé de Ceylan, c'était une Mira désinvolte qui parlait anglais aux hommes à chignon noir et cambrait sa taille moulée dans un costume tailleur gris-beige; au restaurant, c'était une Mira bavarde et rieuse don

l'esprit fusait en réparties imprévues; au concert, c'était une Mira grave et recueillie aux yeux réflecteurs d'émotions.

Parfois, elle disait à Chantelaube :

— J'ai des remords quand je songe à la vie que nous vous faisons mener !

Mais lui répondait:

— N'en ayez pas. Je trouve le temps de travailler, et mon travail bénéficie des instants que je passe avec vous.

Il disait vrai. Un singulier alentissement de ses facultés productrices dont il souffrait depuis un an, une demi-stérilité douloureuse, qui l'avait frappé sans cause apparente, avaient disparu du jour où Dragomira s'était trouvée mêlée à son existence. C'était avec une fougue toute neuve, un bonheur dont il s'émerveillait, qu'il avait repris l'ébauche d'une symphonie abandonnée six mois auparavant dans un accès de découragement. Les idées affluaient en masse, il avait retrouvé l'aisance de la formule, la maîtrise des développements. La vue continuelle d'une créature de beauté avait suffi pour réveiller en lui des forces assoupies et les diriger d'un élan sûr vers les sommets de l'art.

Un matin, Mme Garchine entra dans la chambre de sa belle-fille, une lettre ouverte à la main.

— Tuile ! annonça-t-elle ; ton père est à Dordrecht, où il étudie le fonctionnement d'un phalanstère. Il demande que nous venions le rejoindre. C'est gai de quitter Paris en pleine saison pour s'enterrer en Hollande ! Je n'irai pas.

— Voyons, petite dame, pensez qu'il est seul, qu'il ne vous a pas vue depuis l'automne, moi, pas depuis le printemps.

— Je n'irai pas ! D'ailleurs, ton parrain me le défend.

— Dites donc que vous ne pouvez vous passer de lui !

— Je voudrais bien savoir, moi, si tu te passeras de ton Chantelaube ! glapit la jeune femme.

— Il n'y a rien entre M. Chantelaube et moi, trancha Mira. La preuve en est que j'écris à père pour lui annoncer mon arrivée.

Sa lettre partie, — une lettre où débordait sa plus fiévreuse tendresse, — Mira sentit peser sur elle un accablement inexplicable. Jusqu'au soir, elle erra d'une pièce dans l'autre, inquiète, angoissée.

Vers sept heures, Chantelaube arriva. Ces dames l'avaient invité à dîner au Bois.

— Un dîner d'adieu, fit Mira dans un sourire forcé... pour moi, du moins, car je vais rejoindre mon père en Hollande.

— Vous partez ?... vous... balbutia-t-il.

Mais M. de Bèze qui entrait, la boutonnière fleurie, l'empêcha d'en dire davantage.

— Allons, mes enfants, *cheer up ! cheer up !* s'excitait le chanteur. Il fait un temps à camper dehors ! Le Bois est exquis et nous avons tous vingt ans !...

Une voiture de cercle les conduisit au Restaurant de la Cascade. Une grande pureté régnait là. Les hauteurs de Saint-Cloud se profilaient dans un bleuissement net sur un ciel orange et vert où pas un nuage ne s'était oublié. Les fleurs, les gazons, les verdures, tout semblait reposé, lavé de frais. L'air circulait, embaumé, vierge des souillures urbaines.

Pendant le dîner qui fut long, Mme Garchine et M. de Bèze durent soutenir le poids de la conversation, que Mira, de temps à autre, émaillait d'un rire distrait, et à laquelle Chantelaube ne se mêla pas. Au dessert, comme les amants faisaient apporter des cigarettes, il lui proposa de sortir. Elle se leva sans répondre et le suivit au jardin.

Ils firent quelques pas en silence sur le gravier qui criait, puis, brusquement, il demanda :

— Pourquoi vous laissez-vous envoyer en Hollande ?

Elle pressentit au son de sa voix qu'un élément nouveau, source de tourments et de délices, allait surgir entre eux et lier leurs vies.

Elle répondit, dans un souffle inquiet :

— J'y vais de ma propre volonté.

— Est-ce possible !... Et quand partez-vous ?

— Demain soir..... Après-demain..... Je ne sais pas encore... Mais que vous importe ?

Il soupira profondément.

— Que vous importe ?

Elle répétait cette phrase avec une conviction défaillante, comme si quelque obscur devoir lui eût commandé de la prononcer, bien qu'elle la reconnût absurde.

Avec une ferveur qui croissait en raison du trouble de la jeune fille, il implora :

— Oh non ! Ne partez pas !

— Jacques ?...

Ils étaient sortis du jardin. Ils avaient pénétré sous bois, dans une allée qui s'enfonçait vers un inconnu de futaies et de clairières.

— Jacques ?...

Tout un monde d'angoisse et d'interrogations passait dans ce mot. Elle cherchait à distinguer l'expression

des traits de Chantelaube dans l'obscurité rayée de lune.

Ils s'arrêtèrent sous une tombée de lumière blonde, et le choc de leurs regards leur révéla soudain la vérité qui frémissait sur leurs lèvres.

— Mira... Mira... balbutiait-il d'une voix brisée par la tendresse.

Elle ne trouvait pas de paroles ; un tremblement agitait ses mains ; son cœur fondait.

— Est-ce vrai ?... murmura-t-elle.

Il l'attira contre lui.

— Et vous ?... Et vous ?

Une longue aspiration inclina sa tête sur l'épaule du jeune homme qui lui baisa les cheveux. Ils firent quelques pas, enlacés, dans l'ombre striée, puis débouchèrent en pleine clarté. Devant eux, les plaines de Longchamps se déroulaient, sans limites, méconnaissables, dans une fraîcheur illuminée. Un banc était là. Ils s'assirent, transfigurés par le rayonnement nocturne, sondant la profondeur du ciel.

Ils parlaient à mots hachés, espacés, hésitants, comme s'ils avaient déchiffré l'écriture illisible de leur pensée ; et toujours, leurs paroles demeuraient au-dessous de leurs émotions.

Ils durent songer à regagner le restaurant. Dans le jardin, il demanda :

— Et ce voyage ?

— Mon père m'attend. Je ne puis y renoncer.

— Eh bien, nous le ferons ensemble !

— Mon ami, s'effraya-t-elle, c'est impossible ! Réfléchissez ; si ma belle-mère me conduit à la gare...

— Elle ne me verra pas ; je saurai l'éviter.

— Mais à l'arrivée, ce sera mon père...

— Je n'irai pas jusqu'à Dordrecht ; je m'arrêterai soit à Bruxelles, soit à Anvers, où j'attendrai votre retour.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

Cette brusque intrusion de la réalité l'affolait. Pourtant son désir d'accéder à la prière de Chantelaube était trop vif pour lui permettre de résister longtemps.

— Je ne sais même pas quand je pars, faiblissait-elle.

— Promettez-moi de me fixer demain par un télégramme. Promettez aussi de faire votre possible pour dissuader Mme Garchine de vous accompagner.

Elle promit. Le pacte fut scellé d'un frôlement hâtif, à la porte de la salle vitrée.

Ils entrèrent. Il était tard ; les Tziganes pliaient

bagage; M. de Bèze soldait la note; la voiture attendait. Elle les reconduisit à l'Hôtel des Nations.

Comme Jacques prenait congé, Mira le retint :

— Montez avec nous, M. Chantelaube; il faut que je vous rende votre musique.

Il la suivit dans son boudoir, l'attira doucement vers le canapé, dégrafa sa sortie de bal, s'agenouilla devant elle, couvrit de baisers ses mains et ses poignets. Elle le laissait faire, les yeux ouverts sur son extase, ravie jusqu'à l'âme par cette caresse timide. Longtemps, ils demeurèrent sans parler, abîmés dans leurs sensations.

Avant de se séparer, ils se mirent à la fenêtre. Le matin blêmissait les jardins. Le temps avait changé; l'orage menaçait. Un silence épais montait des verdures et des toits vers le ciel gris où stagnait la lourdeur des nuées... Parfois un cri d'oiseau tôt éveillé, le roulement attardé d'une voiture avivaient la tristesse intermédiaire de l'heure... Ils attendaient la pluie qui ne tombait pas...

CHAPITRE XIII

Le lendemain soir, un pneumatique avertissait Chantelaube : « Je pars demain par le premier rapide. Je serai seule. Ses malles bouclées en hâte, la nuit d'attente joyeuse, et un fiacre matinal l'emportait à travers un Paris frais éveillé.

Sur le quai de la gare, il était le premier devant les wagons où les chocs vérificateurs des hommes d'équipe résonnaient mystérieusement. Bientôt, les voyageurs affluèrent ; le train s'emplit. Derrière les glaces, des silhouettes féminines se cambraient, les bras levés, installant dans les filets colis et chapeaux ; des voix d'hommes s'enfiévraient dans les couloirs ; des portiers d'hôtels s'arrêtaient sur les marchepieds pour compter leur pourboire ; les petites voitures des marchands de journaux circulaient ; dans leur sillage flottait une odeur d'imprimerie ; les camions à bagages

avançaient lentement sur le macadam; la senteur du cuir montait des malles qui pyramidaient dans un entassement inconfortable; des valises étouffaient sous le poids d'énormes paniers d'osier; des sacs à main et des cartons à chapeaux agonisaient sous des caisses; à l'avant du train, terme de cette marche au supplice, tout disparaissait avec des heurts sourds dans le trou d'ombre du fourgon.

L'heure du départ approchait. Des vieillards gagnaient leurs coins et s'enfonçaient sur les yeux la casquette des longs trajets; des femmes âgées, assises très droites, croisaient leurs mains, attendant pour les dénouer d'avoir senti sous elles l'ébranlement de la mise en marche. Des jeunes filles sortaient de leurs trousses les ustensiles les moins nécessaires et les rentraient avec précipitation, sans les avoir utilisés. Sur le quai, des retardataires se hâtaient, désignant, le verbe haut, les compartiments sympathiques. Figurants bien stylés, des employés s'agitaient avec des cris. Les derniers bagages s'enfournaient, gémissants et malmenés.

Mira n'arrivait pas. Debout, à l'entrée d'un wagon, Jacques s'angoissait: si elle allait ne pas venir? Un tourment pointu lui vrillait le cœur; il fut près

quitter la gare et de se faire conduire à l'Hôtel des Nations.

Soudain, ses traits s'illuminèrent : il avait aperçu le visage aimé. La jeune fille s'avançait rapidement au rythme soyeux et sec de ses jupes relevées ; de minuscules paquets biscornus dansaient autour d'elle comme des marionnettes au bout de leurs fils. Jacques n'eut que le temps de la saisir par le bras et de l'aider à monter : le train démarrait.

Sous un des tunnels qui assombrissent la traversée de Paris, comme ils se tenaient debout, occupés à ranger leurs colis, il lui prit les mains, et, d'une voix qu'alourdissait encore un peu de l'angoisse récente, il prononça :

— Merci, merci !

Les talus des fortifications s'aplanirent jusqu'à faire paraître la ville emprisonnée dans un fil de soie verte ; la Tour Eiffel circula sur un horizon fumeux.

Assis contre son amie, Jacques lui confia le projet qui avait germé cette nuit dans son esprit : elle trouverait un prétexte pour ajourner son arrivée à Dordrecht, et ils passeraient tout l'après-midi ensemble à Bruxelles. Elle se récria, se retrancha derrière une impossibilité dont elle ne donnait pas les raisons, pressenties mauvaises, trop aisément réfutables.

— Oh ! restez, implora-t-il ; j'aurais trop de chagrin de vous perdre si tôt... Restez... c'est si simple ! Un télégramme à votre père et vous êtes libre jusqu'au soir. En prenant l'express de sept heures, vous serez là-bas avant dix heures... Restez !

Mais elle secoua la tête, la bouche grave, une obstination instinctive dans les yeux. Il n'insista pas.

Ils se mirent à causer de sujets indifférents en regardant le paysage. Un rien suffisait à déclencher leur gaîté ; pour moins encore, elle tombait : ils se fixaient alors, et chacun devinait la préoccupation que l'autre essayait en vain de lui cacher.

Mira comprenait le sens que Jacques avait attaché à son message de la veille : il équivalait dans sa pensée à la plus formelle promesse. Aurait-elle la force de se refuser ? A se savoir seule avec lui, en route vers un pays qu'elle ne connaissait pas, elle se sentait faible, nullement prête pour la lutte, vaincue avant le combat. D'ailleurs, pourquoi résister, quand une force délicieuse la poussait vers lui ? Elle venait de plus loin que la chair, cette impulsion, elle tendait plus haut que le plaisir, elle sourdait du fond de l'inconnu que l'homme porte en lui, elle s'élançait vers l'inconnaissable qui l'entoure : dans sa trajectoire éblouissante aux points extrêmes perdus dans l'in-

conscient, elle passait un moment sous les yeux de la conscience humaine; celle-ci la reconnaissait en tremblant, l'appelait du nom d'amour, l'adorait et s'accrochait à elle pour lui arracher le secret de sa course... La destinée voulait qu'elle continuât, sans avoir parlé, son voyage vers l'on-ne-sait-où, et que l'humanité leurrée retombât en elle-même, la maudissant.

Mais Dragomira ne pressentait pas le néant final des passions ; elle ne concevait pas la possibilité de s'y soustraire. Des lois obscures lui commandaient de fortifier celles qui germaient en elle. Si son amour n'avait pas encore atteint les hautes cimes de son âme, elle le savait en marche vers ces régions vierges ; depuis trois jours, elle suivait l'ascension toujours plus légère ; il lui semblait que la possession l'élèverait, d'une radieuse étape, jusqu'aux sublimes vertiges. Oh ! la joie de se donner éprise à l'homme qui l'aimait !

Car elle était sûre de Jacques. Il avait eu des regards, des angoisses de la voix qui ne pouvaient être feints. Ah ! comme il lui apparaissait différent des deux hommes qui jadis avaient cru l'aimer ! De ces âmes scrupuleuses, pleines de coudes, à la sienne au cours large et droit, il y avait la distance de ruisseaux maigrelets qui se manièrent par les prairies à un grand fleuve qui descend devant lui, sans méandres, criblé

de lumière. Jacques, au moins, était digne d'être aimé. L'art n'avait pas aboli sa virilité : l'artiste, en lui, divinisait l'homme, et l'homme humanisait l'artiste. Pourtant, bien que cette pensée fortifiât sa décision de se donner, elle n'accédait pas encore au projet de son ami. Ainsi les lèvres semblent en mentant au cœur retarder et adoucir l'approche des événements graves.

Jacques la pressait de nouveau, avec des paroles d'une véhémence surveillée : elle lui opposait un visage clos à la bouche lourde, aux yeux têtus. La prière s'efféminait en objurgations tendres ; il lui parlait dans le cou, l'enveloppait de sa volonté comme d'un filet : elle résistait, hochant lentement la tête, dans une obstination qui s'angoissait. A bout d'arguments, il lui prit la main et se tut. Longtemps ils regardèrent en silence défiler les plaines.

La matinée coulait. Vers onze heures, Mira eut faim. Jacques lui offrit des biscuits et du raisin, lui fit boire une mixture de *whisky* et de limonade.

Alors, fouettée par une gaîté soudaine, elle renou[...] la conversation. Il l'écoutait en souriant, répondant peu, de crainte d'interrompre le flux de ses propos. Elle parlait sans répit, d'une voix claire et monotone où le sens des mots ne se percevait qu'après leur m[...]

sique. La marche du train s'alentissait, espaçant la douceur des cahots ; la tiédeur de midi entrait par la portière ; une brume brillante, un soleil sans flamme endormaient la campagne.

Le train s'arrêta devant un moulin à vent. Bien que la brise fut légère, ses ailes tournaient allégrement avec un tic-tac rapide et menu ; on les eût dites mûes par une force intérieure, une énergie bavarde qui monologuait au milieu de l'air calme.

Comme le verbiage de Mira continuait dans le silence de l'arrêt, Jacques crut surprendre une similitude de rythme entre les deux babils. Il désigna le moulin à la jeune fille. Elle comprit, sourit, et s'appliqua, par jeu, à suivre plus fidèlement la mesure de la meule.

Les yeux fermés, Jacques écoutait le double murmure. Des choses vagues et parallèles commençaient à se déplacer dans son âme. Soudain une fraîche mélodie chanta en lui ; des fluidités d'accompagnement ondoyèrent ; en même temps, des paroles s'imposaient aux sons ; tout un *lied* germait dans sa tête, fruit immédiat et déjà mûr d'une fécondation heureuse. C'était la première fois que l'inspiration venait aussi spontanément à lui, sans être appelée. Il griffonna des notes sur son carnet.

— Vous êtes ma chère muse ! dit-il en relevant les yeux.

Une fierté monta en elle.

Le pays belge étalait sa platitude hérissée de cheminées d'usines et de pyramides de charbon.

Un contrôleur parut.

— Pour Bruxelles ? demanda-t-il.

— Oui, pour Bruxelles ! fit Jacques d'un ton assuré en lui tendant les deux billets.

Le papier déchiré mit dans leurs existences comme un craquement d'irrémédiable. L'employé sorti, Jacques s'inclina vers elle pour un baiser. Mais ses yeux se brouillèrent d'une telle angoisse, un tel émoi farda ses joues, qu'il hésita, se renversa légèrement en arrière, et appuya sa bouche sur la nuque, à la lisière des cheveux.

Mira ne résistait ni ne s'abandonnait. La tête penchée, elle regardait devant elle, intensément, comme si le contact des lèvres masculines avait fait surgir des visions d'effroi. Mais bientôt, son regard se voila, elle redressa la tête et sa chair mollit, comme détendue. Un frémissement tiède la parcourut ; la douceur du baiser qui s'éternisait pénétra en elle. Jacques l'attira contre sa poitrine en murmurant :

— Ma chérie, ma chérie !

Cette voix dénoua toute la tendresse emmêlée en son cœur ; un long soupir souleva sa gorge ; des larmes filtrèrent sur sa joue ; elle se blottit entre les bras de Jacques et leurs lèvres se joignirent.

Quand une demi-obscurité envahit le compartiment et que le train stoppa sous le vitrage d'une gare, ils se désunirent, surpris d'arriver si tôt.

A peine descendue, elle s'occupa de télégraphier à son père. Ensemble ils arrêtèrent le texte de la dépêche. « Retenue à Bruxelles par indisposition, serai Dordrecht ce soir. » Elle la rédigea d'une main sincère, la joie de son mensonge au coin des lèvres, puis ils sortirent de la gare, heureux de se donner le bras dans une ville où ils ne connaissaient personne.

Mais dehors, une soudaine désillusion les interloqua. Devant eux s'étendait une grande place aux arbre nus, toute blême sous le ciel tenaillé ; une bise aigre balayait la poussière ; des omnibus lamentables cahotaient leur misère aux sursauts des pavés.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Où vous voudrez.

Ils s'arrêtèrent, indécis. L'envie étreignit Jacques de repartir sans avoir rien vu, de rouler avec elle jusqu'au soir dans l'intimité d'un compartiment, et de gagner pour la nuit une cité de rêve.

— Comme tout cela est laid ! laissa-t-il tomber. Et il ajouta, d'un ton brusque de plaisanterie :

— Si nous allions à Bruges ?

— Bruges ?... Pourquoi pas ? fit-elle, un désir dans la voix.

Il consulta son horaire. Un train partait dans une heure à la gare du Nord... Ils eussent peut-être hésité entre deux projets raisonnables ; ils adoptèrent celui-là d'emblée, séduits par son excentricité qui défiait toute objection.

— Seulement, réfléchit Mira, je ne serai jamais cette nuit en Hollande. Il faut télégraphier de nouveau.

Ils rentrèrent dans la gare. Elle rédigea : « Ai vu médecin. Impossible quitter Bruxelles aujourd'hui. Sois sans inquiétude. » Pour plus de vraisemblance, elle pria l'employé qui souriait de n'expédier le message que vers le soir.

Ils éprouvèrent une joie enfantine à se retrouver en chemin de fer. Quand le train eut pris sa course à travers les campagnes qu'assombrissait un ciel opaque, Jacques entoura de son bras la taille de la jeune fille. Ils connurent quelques instants d'un bonheur complet. L'amour montait en eux comme une marée : insensiblement, avec une douceur glissante de flot sans vague, il gagnait chaque repli de leur être, s'insinuait

jusqu'aux plus intimes retraites de leur âme. S'ils avaient voulu, avertis par un soudain pressentiment, échapper à l'invasion silencieuse, ils se seraient vus entourés, isolés, perdus, comme des chasseurs d'oiseaux de mer qui se réveillent sur un lointain banc de sable près d'être submergé.

Autour d'eux, le pays belge déroulait ses platitudes inondées. Le ciel pesait, de plus en plus lourd ; on eût dit que les nuages allaient se laisser choir sur le sol, gigantesques ballons dégonflés. Gand fut dépassé, puis Aeltre; ils arrivaient à Bruges.

A l'hôtel, ils se firent servir le thé dans la salle à manger déserte. Comme ils se levaient de table, il tenta de l'entraîner doucement vers les chambres. Mais elle s'effara, se dégagea, frémissante :

— Non, non, mon ami ! Sortons ! Il faut voir la ville avant la nuit !

Ils déambulèrent le long des canaux. La préoccupation de ce qui s'accomplirait le soir donnait à leur promenade une saveur étrange.

Bien qu'elle lui appartînt déjà en pensée, et que cette possession-là fût, pour elle, la plus importante, Mira ne pouvait s'empêcher de placer dans l'autre un espoir immense et imprécis. Involontairement elle se remémorait les préliminaires de son aventure avec

Dalliaz, et un orgueil lui venait de se sentir plus profondément éprise qu'alors, tendue vers un plus noble idéal. La curiosité physique et l'impatience des sens qui avaient été presque tout son premier amour tenaient une bien moindre place dans celui-ci.

Jacques comprenait la gravité de l'acte qui se préparait. La communion de la chair faisait tomber les oripeaux de l'amour : inconscientes vantardises, déclamations sincères, illusions de la fierté.

Son rite cruel dévoilait non seulement la nudité des corps, mais celle des âmes, et, de même qu'une laideur physique soudain apparue suffisait à éteindre le désir, de même, une tare morale brusquement découverte pouvait briser la tendresse. Seuls devaient affronter cette suprême épreuve ceux qui portaient en eux, sous le cliquetis des phrases passionnées, une vraie passion ardente et pure. Il ne voulait douter ni de l'existence ni de valeur de la sienne.

Qu'elle fût différente de celle de Mira ? c'est ce qu'il reconnaissait volontiers. D'ailleurs, pouvait-il en être autrement ? Une vierge n'aimait pas comme un artiste. Chez elle, qui n'avait d'autre fin que l'amour, ce sentiment grandissait librement jusqu'à l'hypertrophie ; chez lui, dont la vie comportait un but distinct, il se développait en surcroît des inclinations

esthétiques préexistantes. Parfois des combats terribles s'engageaient entre les éléments ennemis. « Aimer ou créer », tel était le dilemme posé, et qui se résolvait tantôt en faveur de l'amour, tantôt en faveur de l'art. Parfois aussi, d'heureuses fusions unissaient ces forces vers un double succès : la femme aimée jouissait des nobles spéculations auxquelles l'œuvre élevait l'artiste, et l'œuvre bénéficiait des extases où la femme aimée plongeait l'amant. C'était Wagner amoureux composant *Tristan et Yseult*.... De la surexcitation de ses facultés productrices, Jacques tirait les plus favorables déductions.

Il y avait exactement deux semaines qu'il s'était remis au travail. L'inspiration, si longtemps rebelle, affluait maintenant à la seule pensée de Mira : comment douter qu'un phénomène aussi rare ne fût l'indice d'un de ces grands bouleversements d'âme, d'un de ces profonds sillons qui se creusent une fois pour toutes au cœur de l'homme et que la poussière des événements secondaires n'arrive jamais à combler ? Durant ces derniers quinze jours, il avait éprouvé une sensation de plénitude exaltée qui lui donnait l'illusion d'être à lui seul deux ou trois hommes complètement heureux. Il croyait mener de front plusieurs existences, chacune avec une exceptionnelle intensité.

Poète et amant, telles étaient les formes sous lesquelles sa personnalité se multipliait le plus volontiers. Cette dispersion de son *moi* aux quatre coins de l'univers psychologique lui causait une jouissance robuste et lucide. Parfois, dans une espèce d'affolement de ce *moi* décuplé, il voyait s'agiter en lui, violente, acharnée, toute une foule, dont chaque individu vivait d'une vie distincte et précise ; il se sentait alors réparti, matière pensante, entre les milliers d'êtres qui constituaient son époque.

Le souvenir de ces vertiges l'exaltait.

Il se croyait irrésistiblement appelé vers les derniers sommets de la passion ; de même que Mira, il envisageait la possession comme devant engendrer les joies les plus hautes; sans crainte, enfiévré d'espérance, il attendait que l'heure en sonnât.

Bruges se montrait propice au recueillement des amoureux. A cette époque de l'année, les touristes n'avaient pas encore envahi la vieille cité flamande, et les quais, les églises, les places, les rues étaient plongés dans une demi-mort. Jacques et Mira marchaient en silence. Elle lui donnait le bras ; il posait parfois sa main libre sur la sienne qu'elle avait dégantée.

Les nuages s'étaient dispersés. Une fraîcheur dorée régnait au ciel. Le soleil disparu laissait traîner les

derniers lambeaux d'une pourpre assagie aux vitres des façades. Ils s'arrêtèrent sur le pont des Carmes. Autour d'eux, les quais développaient leurs courbes, enserrant la stagnance mélancolique de cinq ou six rivières sans courant. Tous, le Quai-Long et celui de la Poterie, celui des Teinturiers et celui de la Main d'Or portaient des rangées identiques d'anciennes maisons flamandes aux sourires blancs et jaunes reflétés sur l'eau. Un air lumineux et froid circulait ; des senteurs humides montaient. Pas un être humain n'éveillait la sonorité des pavés ; pas une embarcation ne meublait le vide immobile des canaux. Seule, une théorie de cygnes naviguait lentement parmi les lueurs d'un vert orangé qui tombaient du ciel.

Le silence et l'espace introublés de cette ville s'installaient en Jacques et en Mira. C'était comme un déblaiement soudain qui allégeait leur pensée ; un arrêt plein de poésie et de mystère après la tension des méditations aiguës, avant la mêlée des désirs ; une trêve des âmes qui les faisait ondoyer en délicieux flottements.

Debout sur le pont, ils surveillaient sans parler l'entrecroisement des quais. La nuit qui descendait sur eux, les chassa dans un frisson.

Ils se dirigèrent vers l'hôtel, à travers un dédale de

petites rues aux maisons basses, aux fenêtres closes, protégées contre d'invraisemblables indiscrétions par le fin réseau d'écrans métalliques.

Comme ils débouchaient au bord d'un canal, Jacques attira l'attention de la jeune fille sur une maison qui se penchait, isolée, au-dessus de l'eau noire. Il y avait dans le rayonnement pâle dont sa façade éclaircissait l'ombre, dans le regard de ses fenêtres qui surplombaient leur reflet, comme une grâce fascinée, une tendresse prête à s'abandonner.

— Voyez, fit Jacques, de la voix grave et un peu sourde que l'émotion lui donnait, voyez comme elle se penche vers l'eau qui l'appelle ! C'est une histoire d'amour. Jadis, elle se dressait, vierge tranquille, ses yeux chastes ouverts sur l'horizon des toits, indifférente au contact du flot qui la baignait d'une caresse chaque année plus intime. Un jour pourtant, elle prit conscience du désir qui l'enveloppait et un frémissement souterrain l'ébranla. Elle se plut désormais à écouter l'imperceptible et suppliant murmure. Câline aux matins de soleil, tendre aux soirs de rêve, angoissée pendant les nuits de tempête, la prière de l'eau devenait impérieuse par sa continuité. « Viens, disait-elle, viens te contempler en moi ! Penche ton front et tes yeux, penche-les et regarde ! En mon âme fidèle tu

verras encastrée ton image adorable ! Penche-toi ! » La maison résistait avec mollesse. L'eau tentatrice exhalait pour la séduire ses plus subtils aromes ; sournoise, elle s'infiltrait lentement jusqu'à son cœur, implorant toujours dans un bruisselis : « Viens, viens ! Penche-toi ! » Enfin la maison s'émut ; cédant à l'humide attirance, elle risqua vers le canal un premier regard et sourit de s'y voir amoureusement reflétée. « Penche-toi ! » disait l'eau ; elle s'inclina davantage ; « penche-toi, penche-toi ! » Elle obéit, émerveillée que son dédoublement stagnât jour et nuit comme dans un miroir. « Penche-toi ! » Ses yeux n'apercevaient plus le ciel. « Penche-toi ! » Son front pèse dans le vide... Bientôt, elle s'écroulera, disjointe et ravie, pâmant sous la douceur des baisers du canal, prisonnière à jamais de sa fraîche étreinte.

— Moi aussi, prononça Mira, moi aussi, je voudrais m'écrouler en vous et y demeurer toujours !

— Penche-toi, penche-toi ! fit Jacques, le visage rayonnant d'un sourire mystique.

Elle posa ses lèvres sur les siennes. Comme l'air nocturne les avait glacées, ils crurent vivre dans ce baiser fervent et froid la fiction des pierres s'abîmant sous les eaux.

Ils s'éloignèrent, et, sans s'arrêter désormais, sans

plus rien voir autour d'eux, d'un pas léger, comme portés par leur amour, ils rentrèrent à l'hôtel.

Elle passa devant la salle à manger où le couvert était dressé, monta l'escalier et s'adossa, les bras ouverts, à la porte de sa chambre. Elle contemplait Jacques, les yeux noyés de détresse. Il répondit à ce regard par un autre où se lisait une anxiété poignante. Les prunelles interrogées disparurent sous l'abaissement lent des paupières. Un « ah ! » de reconnaissance et de bonheur s'étrangla dans la gorge du jeune homme; ses mains tremblèrent le long des bras qui cédaient ; il étreignit la taille qui fléchissait, et soulevant le souple abandon du corps, il entra dans la chambre nuptiale.

CHAPITRE XIV

Au matin, d'un commun accord, tous deux avaient reconnu l'impossibilité d'une séparation. Aucune force humaine, aucun heurt de conscience n'aurait pu détacher Mira de ce corps autour duquel s'arrondissait l'orbe câline de ses bras. Il fallait inventer un expédient qui lui assurât des semaines et des semaines de liberté. Elle ne voulait même pas prévoir un retour éventuel à sa vie passée, et si Jacques ne l'en eût dissuadée, elle eût secoué pour toujours les liens familiaux.

Elle se contenta de télégraphier à son père que, plus souffrante, elle renonçait à pousser jusqu'en Hollande et rentrerait à Paris quand le médecin l'y autoriserait. Comme il fallait que la dépêche fût

expédiée de Bruxelles, Jacques décida de s'y rendre dans l'après-midi.

Elle le conduisit à la gare, dont l'hôtel ne se trouvait séparé que par une place. Le train d'Ostende arriva. Du wagon qui apportait la marée, l'eau de mer dégouttait à gouttes pressées; une odeur amère et forte se répandit, comme si des lames chargées de paquets d'algues avaient déferlé sur le quai.

De retour à l'hôtel, son premier soin fut d'écrire à sa belle-mère. Elle lui avoua tout et réclama sa complicité pour l'échafaudage du mensonge nécessaire. Que Mme Garchine voulût bien, d'ici quelques jours, annoncer à son mari le retour de Mira, et rien n'éveillerait ses soupçons.

La lettre partie, elle sentit une allégresse infinie l'envahir. Sa nouvelle vie l'entourait, l'enveloppait, la possédait. L'ivresse de la liberté gonflait son cœur. Il lui semblait jouir de l'existence pour la première fois. Une immense reconnaissance pour l'amant libérateur montait en elle. Aussi quand il revint, elle le serra dans ses bras avec une telle véhémence qu'il s'émut et murmura parmi trois baisers :

— Ma chérie !... jamais plus je ne te quitterai !

La réponse de Mme Garchine arriva le surlende-

main. Elle félicitait sa belle-fille d'avoir trouvé le bonheur et lui promettait de s'employer à consolider son mensonge.

« Tu as jadis trop noblement agi avec moi, disait-elle, pour que je ne m'efforce pas de te rendre la pareille. Tu peux compter sur moi pour tout et en toute occasion. »

— C'est une gentille femme, déclara Mira ; je la jugeais mal.

Jacques déclara que Mme Garchine l'avait conquis à première vue, et la chanteuse fut discrètement réhabilitée dans la pensée des amants.

Leur vie s'organisa. Le matin, c'étaient d'intimes causeries écloses à la tiédeur du feu de bois, prolongées parfois jusqu'au déjeuner. Il leur arrivait pourtant de sortir vers dix heures et d'assister à quelque office, en dilettantes que ravissent les nobles lignes sonores s'essorant parmi la fixité des contours sculpturaux.

Ils pénétrèrent un jour dans la cathédrale à l'heure de la grand'messe et se frayèrent avec peine un chemin à travers la foule. Soudain, une musique d'où la stridence des cuivres était bannie plana, violons et voix, comme tombant du haut des voûtes, s'épandit dans la nef, dans le chœur, battit les cha-

pelles de son flot chaleureux. Ils se regardèrent et leurs yeux s'emplirent de larmes. Nulle ferveur religieuse n'engendrait cet émoi. Il leur semblait assister, non pas à la célébration du culte divin, mais à celle d'un culte profane de la vie et de l'amour. Si humains étaient les sanglots des violons ! Si humaines les voix ardentes et passionnées ! Elles pouvaient bien exalter la puissance du dogme : ce qu'elles clamaient en réalité, les amants le savaient, c'était la splendeur de vivre et d'aimer.

Leurs après-midis se passaient à flâner le long des canaux, dans les monuments, devant les toiles des primitifs.

Ils aimaient errer par les quartiers pauvres et faire halte en quelque église déserte où des peintures indistinctes noircissaient dans une éternelle pénombre.

Ils aimaient sortir de la ville, la voir diminuer sur l'horizon brumeux, et revenir vers elle à pas lents, doucement tirés par le fil de l'heure, qui, du haut du beffroi, par-dessus les campagnes, leur transmettait les secousses mélodieuses du temps.

Ils rentraient quand la nuit penchait sur les tours et les couvents. Seuls hôtes de l'hôtel, ils pouvaient s'éterniser à leur gré dans le salon triste et quelconque, dans la salle à manger où se trouvait le

piano. C'était un assez bon instrument de marque allemande. Le lendemain de leur arrivée, Jacques l'avait essayé machinalement, puis,sa maîtresse ayant déclaré tenir à ce qu'il se remît au travail, il avait pris l'habitude de s'y installer chaque jour au crépuscule.

Il s'était fait envoyer de Paris le manuscrit de sa symphonie. Le premier morceau et l'*andante* étaient à peu près terminés. Restait le *finale* pour lequel les matériaux lui avaient jusqu'ici fait défaut. Ils se présentaient maintenant en foule à sa pensée, et son seul effort était de les choisir, de les affiner, de les adapter. L'œuvre s'annonçait grandiose. Il y circulait un souffle âpre et vigoureux, il y brûlait une clarté solide qui souvent rayonnait jusqu'à l'éblouissement.

Quand Jacques travaillait, Mira s'installait à ses côtés, dans la pénombre, et l'écoutait,les yeux fermés. C'était pour elle une intense volupté de pénétrer la pensée de son amant jusque dans ses arcanes, de la suivre dans ses tâtonnements, dans ses défaillances, dans ses luttes et dans le triomphe de ses victoires finales. Parfois, après l'épuisant ressassement du même motif,après les mille déformations d'un contour, ou la trituration pénible d'un enchaînement d'accords, il se tournait vers elle avec un sourire d'ivresse et lui

jouait la phrase enfin domptée qui jaillissait de ses doigts, neuve et splendide comme un bronze de son moule.

Quand la fatigue le pinçait à la nuque, il abandonnait son œuvre et cherchait un repos momentané dans l'improvisation. Sa maîtresse adorait ces minutes faciles où il se livrait à sa fantaisie. De temps à autre, un thème particulièrement délicieux la faisait implorer :

— Oh! écris cela! note cela!

Mais lui riait, et le thème regretté s'évanouissait pour reparaître un instant après, sautillant, éclopé, ricanante parodie de lui-même.

Un soir, Mira était demeurée dans sa chambre. Son amant travaillait en bas dans la salle à manger et les sons du piano lui parvenaient affaiblis, filtrés par l'étage, distincts cependant.

Elle avait cru remarquer depuis quelques jours une lassitude, un arrêt de son inspiration, mais ce soir, les symptômes s'accusaient de façon plus inquiétante. Il torturait longuement, sans parvenir à en corser la banalité, une phrase facile comme une fille. Aux attaques rageuses, aux fausses notes, on devinait l'énervement grandissant, l'affolement précurseur de l'impuissance.

Enfin le piano se tut.

Mira descendit dans le silence qui s'éternisait. Son amant était debout, appuyé contre la fenêtre ouverte, aspirant à longs traits la brume. Celle-ci pénétrait dans la pièce en flots légers et gris. La lueur de la lampe la rendait visible au dehors. C'était une opacité mouvante, veloutée, un peu bleue, sur laquelle s'estompait, démesurée, l'ombre du musicien.

— Qu'as-tu ? questionna la jeune femme.

Il se retourna vers elle et elle s'aperçut que son visage était livide.

Il balbutia :

— J'ai trop travaillé... je ne peux plus... je m'y remettrai demain.

Mais l'inspiration ne revint ni le lendemain, ni les jours suivants. Il abandonna sa symphonie pour esquisser des mélodies qu'il ne termina pas. Durant toute une semaine, il se contenta d'improviser sans prendre de notes ; puis ce ne furent bientôt plus que de brefs préludes ; enfin, l'instrument se trouva complètement délaissé.

Mira ne pouvait s'empêcher d'en concevoir une fierté secrète, car elle ne doutait pas que l'art de son amant ne cédât à son amour. Il l'aimait avec un emportement chaque jour plus violent. Comme le temps devenait pluvieux, ils ne sortaient presque pas, se

calfeutraient, demeuraient au lit des après-midis entières. Et c'était une inapaisable furie d'étreintes et de baisers. Ses premières pudeurs tombées, Mira se révélait une amoureuse ardente et compliquée. C'était avec une ferveur presque candide, nullement perverse, qu'elle offrait ou recevait les caresses les plus osées. En elle, tendresse et sensualité s'unissaient dans une si parfaite harmonie qu'elle ne concevait pas qu'elles pussent être dissociées. Le spasme qui faisait trembler son corps dans un paroxysme de plaisir faisait aussi trembler son âme et lui versait des joies si puissantes qu'après l'étreinte, elle sentait monter en elle un âcre et obstiné désir de la mort.

Elle se complaisait dans l'analyse de ses sensations. Elle eût aimé savoir si celles de Jacques leur correspondaient en force et en beauté, mais il manifestait trop de répugnance à s'expliquer là-dessus pour qu'elle insistât.

— Dis-moi seulement, lui demanda-t-elle un jour, si des instants comme ceux que je viens de vivre sont uniques dans la vie d'une femme, ou s'ils peuvent se renouveler, se perpétuer ?

Il écarta les bras et les laissa retomber avec lassitude.

— Tu ne sais pas ? Tu ne crois pas ? s'angoissa-t-

elle ; mais toi-même, as-tu plus d'une fois éprouvé cela ?

Il se taisait, la regardant tristement, un peu gêné. Elle hésita :

— Trouves-tu que je sois une détraquée ?

Il saisit comme une épave les mots qu'elle lui tendait :

— Une détraquée ? Non, mais ta sensibilité est extraordinairement développée... Tu as connu, presque dès l'initiation, des extases qu'une longue pratique de l'amour révèle seule à la plupart des femmes... que certaines ignoreront toujours... Tu étais prédestinée à l'amour !

Le temps redevenu plus clément, ils reprirent leurs promenades sans but, au hasard des rues et des chemins.

Ils étaient sortis de la ville,ce jour-là,et avaient marché droit devant eux, au bras l'un de l'autre, sans parler, soucieux de maintenir aussi longtemps que possible la vivacité de leur allure sans fausser le rythme de leur pas. La campagne autour d'eux offrait un aspect de lassitude et de mort. La terre, immuablement plane, semblait écrasée de fatigue, incapable de se soulever ; les chaumières s'affaissaient, presque invisibles, enfouissant leur délabrement. Des nuées traî-

naient, fuligineuses, derrière la gracilité mièvre des peupliers. Une lumière blême, tombée de très bas, comme d'un soupirail, verdissait les faces.

Ils s'arrêtèrent au milieu d'un champ, contemplant l'étrange paysage, alourdis soudain par une pesanteur de toute leur chair et de toute leur âme. Mira s'était appuyée contre Jacques, et lui, d'un bras mou, la soutenait à la taille.

— Quelle atmosphère bizarre, murmura-t-elle ; cela sent la maladie.

— Oui. C'ést ici que doit s'éteindre le désir.

Et comme elle levait sur lui des yeux interrogateurs, n'osant le prier de lui dire le rêve qu'elle devinait en formation derrière ses prunelles plus ardentes, il reprit :

— Tout défaille de vieillesse et d'ennui ; la terre que nul désir n'érige plus vers le ciel est retombée, stérile ; le soleil qui n'aspire plus au baiser des nuages, meurt seul, désenlacé ; eux rampent à l'horizon, grands corps épuisés qui se démembrent ; les arbres dont la sève est tarie expirent au-dessus des canaux ; dans les champs, les bœufs s'endorment sous le joug ; sur les lits où pèse le silence des siècles, les amants écrasés se désunissent.

— Quel triste rêve ! soupira-t-elle.

Impérieusement suggestionné par la fiction évoquée, il sentit une immense lassitude l'envahir. Son bras quitta la taille de Mira qui chancela. Il s'adossa contre un arbre mort et ferma les yeux, méditant sur la possibilité de traduire en musique cette funèbre agonie du désir. Une mélodie tranquille, sans pulsation, des harmonies épaisses chantèrent en lui sur cette fin de phrase suggérée par son geste : « ..... et lentement, nos mains se sont désunies. » Il chercha un commencement, n'en trouva pas, se promit de chercher encore à son retour. Deux fois de suite, il psalmodia : « ... et lentement, nos mains se sont désunies. »

— C'est un nouveau *lied ?* interrogea timidement Dragomira.

— Oui... ou plutôt, non... c'est...

Il se troubla sans raison. La voix de sa maîtresse l'avait surpris ; il avait oublié sa présence. Il l'étreignit doucement pour se punir de sa froide pensée ; elle reprit son bras et ils rentrèrent à Bruges d'un pas tranquille, dans le crépuscule où montaient des relents d'eau croupie.

Toute la soirée, elle entendit le piano de sa chambre, n'osant descendre de peur que sa présence ne fit évanouir l'inspiration revenue. Le lendemain, quand elle entr'ouvrit furtivement le cahier de notes de son

amant, pensant trouver la mélodie terminée, elle n'en vit que les trois premières mesures, griffonnées d'une main hésitante, puis raturées, biffées, et enfin transcrites plus loin, où deux brutales barres en croix les annulaient sans appel.

Bien qu'elle eût avorté, cette tentative leur avait redonné la nostalgie de la musique.

— C'est dommage, regretta-t-elle au déjeuner, qu'il n'y ait à l'hôtel que des opérettes et des valses.

— Veux-tu que nous allions à Bruxelles cet après-midi ? Nous choisirons ce que tu aimeras.

Elle accepta la proposition avec joie. Chez l'éditeur, ils achetèrent *Tristan et Yseult*, une collection de *lieder* et quelques œuvres de musiciens russes qu'elle avait avoué ne pas connaître.

Alors commença pour eux un enchantement que rien ne parvenait à rompre. Ils demeuraient au piano des journées entières, lui jouant, elle chantant, oublieux du temps, ravis dans un monde éternellement divers.

La musique condensait leur passion, la leur rendait sensible par la simultanéité de l'émotion ressentie, leur donnait l'illusion de la décupler. Chaque maître lui imprimait l'élan de sa propre inspiration. Simple et pure avec Schumann, elle devenait grave,

profondément méditative avec Brahms, et Wagner la conduisait aux dernières limites de la sensation, aux confins de l'existence, où le spasme, s'il se prolongeait, s'achèverait dans la mort.

Certaines pages exerçaient sur eux une attirance particulière. *Dans les steppes*, de Borodine, les transportait au milieu des déserts de l'Asie centrale dont les mornes horizons s'ouvraient devant eux. Des chameliers fourbus s'avançaient pesamment, enfonçant dans le sable ; leur mélopée soulevait un instant l'assoupissement de l'heure, puis la caravane disparaissait dans le creux des hautes dunes et le silence retombait, épais, torride, mortel.

Dans ton pays si plein de charme leur suggérait la navrance des grands adieux. Ils se voyaient, les yeux noyés de larmes, échangeant sur le bord d'un chemin le dernier baiser de leurs vies, et ils répétaient jusqu'à l'obsession, dans une insupportable souffrance, cette mélodie qui, baume et poison, leur versait à la fois le bonheur et l'angoisse.

Mais c'était *Tristan et Yseult* qui faisait naître en eux la plus complète ivresse. Toutes les fièvres, tous les désirs, toutes les ardeurs, toutes les extases, ils les éprouvaient d'un bout à l'autre du merveilleux poème. Cette musique résonnait en eux comme la mer dans

une caverne. Elle les étreignait d'une étreinte plus brûlante et plus intime que celle de la flamme ; elle mordait à même leur moëlles ; elle broyait leurs cœurs en ses étaux sonores. Evadés d'eux-mêmes, confondus, identifiés avec les héros wagnériens, ils s'infligeaient frénétiquement le délicieux supplice.

Chez Mira, la surexcitation persistait longtemps après l'orgie musicale. Son amant gardait son auréole, si lumineuse que le sortilège du drame l'eût créée. Qu'il fût pour elle Tristan ou Jacques, il demeurait *l'amant* et rien n'était changé quand elle le serrait la nuit entre ses bras.

Mais lui, sitôt le piano fermé, sentait se fêler son enthousiasme et percevait douloureusement le retour à la vie normale. Des rages sourdes, inavouées encore, lui venaient de ne pouvoir perpétuer son rêve au-delà des instants mélodieux.

Un jour qu'ils rejouaient, peut-être pour la vingtième fois, le duo du second acte, il se leva brusquement, saisit les poignets de sa maîtresse et, l'attirant vers la lumière, scruta son visage avec anxiété. Elle lui souriait, se serrait contre lui, renversait la tête, attendant ses baisers, mais il la repoussa, laissa retomber ses mains et sortit de la salle sans explication. Elle se remit au piano, vaguement inquiète. Elle jouait

encore quand il rentra. Une crispation tordit ses lèvres et il s'écria, une rudesse inaccoutumée dans la voix :

— Assez ! Assez ! Tu te rends malade avec ce second acte. C'est une obsession ! je ne peux plus l'entendre.

— Comme tu voudras, fit-elle avec douceur, prenons autre chose.

— Ni cela ni autre chose. Tu ne vois donc pas que nous sommes à bout de nerfs ? Non, assez de musique !

Elle le regarda, s'aperçut qu'il était bouleversé, courut à lui, l'entoura tendrement de ses bras.

— Mon ami, qu'as-tu ? murmura-t-elle ; confie-moi ta peine.

— C'est impossible, dit-il en se dégageant.

— Pourquoi ?

Il éluda la question d'un haussement d'épaules, et le silence, plus lourd de tant d'harmonie envolée, s'installa sur eux.

Ils ne rouvrirent plus le piano désormais.

Le temps passait. La saison autorisait à présent de longues et fréquentes sorties. Mais ces promenades ne ressemblaient guère à celles des premiers jours. Jacques devenait taciturne. Il lui arrivait de rester des quarts d'heure entiers sans parler, absorbé dans

des pensées qu'on devinait pénibles. Mira n'osait ni le questionner ni l'arracher à sa rêverie. Elle s'isolait dans une méditation anxieuse et observatrice. Quand il prenait conscience de l'impression qu'il produisait sur sa maîtresse, il s'efforçait de redevenir naturel et enjoué, il renouait la conversation, l'embrassait... Paroles et caresses manquaient trop de spontanéité pour donner le change, et Mira levait sur lui des yeux si réprobatifs qu'il se taisait de nouveau. Entre eux grandissait de l'inexpliqué. Mira s'angoissait d'ignorer quel pouvait être son mal. Etait-ce l'impuissance créatrice récemment constatée ? Alors, pourquoi cette répugnance à s'en expliquer avec elle. Elle eût trouvé tant d'arguments pour lui prouver que l'inspiration n'était pas morte, qu'elle avait seulement replié ses ailes et qu'elle prendrait bientôt un nouvel essor ! Pourtant, elle manquait du courage nécessaire pour forger d'autres hypothèses et les semaines succédaient aux semaines sans la soulager de son incertitude.

CHAPITRE XV

La nuit berçait leur sommeil.

Tout à coup, du fond du silence, un râle nâquit, puis expira dans le lointain des campagnes, renâquit plus proche, expira de nouveau, s'enfla, se déchaîna, multiplié, furieux, par les rues et les canaux. C'était une clameur effrayée, un hurlement tournoyant qui fondait sur la ville, s'effrénait le long des quais, secouait les maisons et soulevait les toitures. Cette ruée de voix inégales s'exaspérait contre les pignons et les cheminées, engloutissait le vide des espaces avec de longs hoquets graves. Elle s'appesantit dans une agonie sonore contre les vitres de leur chambre.

Il se dressa brusquement, aux écoutes ; elle ouvrit les yeux, puis les referma, l'obscurité sondée. Comme un mouvement instinctif lui fit rencontrer la main de Jacques, elle la serra, demandant, une caresse endormie dans la voix :

— Qu'y a-t-il, mon ami?

— C'est la tempête, répondit-il machinalement.

— Elle ramena la couverture sur eux deux et dit avec un sentiment de sécurité profonde.

— Je n'ai pas peur!

Il frissonna. Son esprit était dehors, dans le déchaînement de la tourmente.

— Tu as raison, murmura-t-il; il ne faut pas avoir peur; dors!

Mais les fenêtres craquaient et bombaient sous l'effort du vent comme sous la poussée de mains athlétiques; un ronflement perpétuel ramonait les cheminées; un volet battait la muraille avec acharnement toutes les dix secondes. Mira cherchait en vain le sommeil dans l'immobilité. Bientôt, elle s'étira, puis soupira :

— Je ne peux pas dormir. Et toi? Tu ne dors pas non plus?

— Non, avoua-t-il. C'est à croire que la maison va être emportée. Cela doit être terrible sur la mer!

Elle eut un élan qui la jeta dans ses bras, frémissante.

— Comme il fait bon s'aimer en écoutant ces clameurs! Il semble que nous soyons plus proches, plus unis au milieu de la tempête. On dirait qu'elle a pris, roulé, saccagé tout ce qui n'était pas notre amour, et

qu'il subsiste seul au monde, à l'abri de ces murs.

— C'est vrai, acquiesça-t-il.

— Ecoute, reprit-elle. Il n'y a pas que de la colère et du désespoir dans ces voix... Certaines gémissent de désir... d'autres pleurent de volupté. . d'autres hurlent d'ivresse... Là-bas j'en entends une qui geint de lassitude... et celle-ci qui exhale sa reconnaissance... et celle-là qui soupire sa tendresse... Oh! l'amour est partout, partout, cette nuit!

Elle se pelotonnait contre lui, couvrant de baisers ses épaules et son cou. Il sentit le désir le parcourir en ondes serrées, irrésistibles. Il étreignit nerveusement la cambrure moite de sa taille. Ils se prirent avec fureur dans un paroxysme de l'ouragan...

Leur souffle s'égalisait. Comme elle demeurait lovée contre sa poitrine, les bras noués autour de lui, les lèvres collées à sa peau, il éprouva pour la première fois une sensation qui l'effraya, le fit sursauter : ce corps de femme venait de lui inspirer un léger dégoût; il avait eu, passagère, mais indiscutable, la nausée de cette chair...

Alors la vérité qui oscillait en lui depuis des semaines pesa brusquement sur sa pensée, rigoureuse, implacable, comme la rafale pesait sur les carreaux :

« Je ne l'aime pas ! Je ne l'ai jamais aimée ! Je suis incapable d'aimer ! »

Il avait secoué l'étreinte de la jeune femme, et immobile, les mains crispées, il mordait ses lèvres pour ne pas laisser échapper ces mots qui auraient sonné plus tragiquement dans la nuit que le fracas de la tempête.

Désirer, toujours désirer sans espoir d'aimer jamais ! Tel était donc le supplice auquel il était condamné !

De l'univers de la passion, il n'avait exploré qu'une moitié, la plus monotone, la plus décevante ; malgré ses efforts pour pénétrer dans l'autre, une force entêtée qu'il ne savait où combattre l'avait cantonné dans la première. L'amour, pour lui, s'était toujours arrêté au sexe. Chaque fois qu'il avait cru aimer avec son cœur, une voix intérieure lui avait crié : « Tu n'as tremblé que dans ta chair ; tu n'as frémi que dans ton sang. »

Cette fois encore, la déception s'était renouvelée, plus amère, démentant de robustes certitudes, flétrissant un enthousiasme de plusieurs semaines.

Il n'allait pas être seul à en souffrir. A la pensée de sa maîtresse, il se sentait point par le remords. Il comprenait l'entière portée de son mensonge involon-

taire et qu'en se leurrant, c'était surtout elle qu'il avait trompée, irréparablement.

— Quelle sera notre vie ? songeait-il. Une vie d'éternelle et torturante fausseté. Il faut qu'elle ignore la vérité. Mais aurai-je la force de dissimuler, quand ma pitié présente se sera transmuée en haine, quand je la saurai visible dans mes yeux, perceptible dans mes paroles, quand Mira, soupçonneuse, m'interrogera, quand elle passera notre amour au crible de son doute, quand son inquisition rapprochera, déduira, conclura, quand, effondrée sous la certitude, elle sanglotera : « Pourquoi, pourquoi m'as-tu prise, puisque tu ne m'aimais pas ?... »

Au dehors, la tempête s'exaspérait dans un crescendo suprême. Les fenêtres vibraient, tressautaient avec un bruit de tambour fêlé ; des aspirations et des expirations funèbres parcouraient la cheminée, comme si quelque moribond gigantesque eût agonisé là, dans d'énormes efforts. Le jour qui commençait à poindre blêmissait la pénombre. Des formes s'accusaient, indistinctes encore, mais impressionnantes. Sous les rideaux du lit, la nuit se dégradait.

— Qu'as-tu ? s'exclama soudain Mira.

Le visage de son amant lui était apparu convulsé, plissé par l'inquiétude, saturé d'amertume.

Elle répétait, énervée par son silence :

— Qu'as-tu ? Mais qu'as-tu-donc ?

Un sourire terreux détendit son masque et il répondit, simulant en vain la légèreté :

— Rien, je t'assure.

Mais elle le scrutait, plus pressante :

— C'est impossible. Tu me caches quelque chose. Dis-moi la vérité.

Pour gagner du temps, il avoua :

— J'ai dû prendre froid hier sur le quai de la Main d'Or... Cette ville est si humide ! ... J'ai la migraine, un peu de fièvre... C'est tout...

— Tu as beaucoup de fièvre, dit-elle en lui saisissant la main, et la chambre est glaciale ! Regarde, le vent agite les mousselines au-dessus de nos têtes. Je veux allumer du feu !

Elle sortit du lit, chaussa des mules et s'agenouilla devant la cheminée. La flamme jaillit, s'étira, s'épanouit, dansa, puis hésita, défaillit et vint baiser le foyer, couchée par la rafale ; aussitôt un nuage de fumée envahit la pièce ; Mira dut reculer dans une quinte de toux.

— Laisse, fit Jacques. Tu vois bien que c'est impossible.

Elle s'obstinait, les sourcils froncés, avivant la flamme avec un soufflet, baissant, relevant la trappe. La fumée sortait par bouffées, comme d'une pipe, et ses volutes inquiètes parcouraient la chambre zébrée de courants d'air. A son tour, Jacques toussa.

Mira courut entr'ouvrir la fenêtre, mais les battants disjoints s'écartèrent largement sous la pesée extérieure et la fureur de l'air s'engouffra, glaçant tout, exaspérant l'agonie du feu, affolant les mousselines. Mira put à grand'peine refermer la croisée; un découragement enfantin l'envahissait ; elle se laissa tomber dans un fauteuil, frissonnante, prête à pleurer.

Mû par une soudaine pitié, Jacques l'appela :

— Viens près de moi ! Pardonne-moi ! Je t'ai menti ; je ne suis pas malade.

Elle se releva, sa question de nouveau sur les lèvres :

— Alors, qu'as-tu ?

— Rien, ma chérie, rien que la tristesse d'après-aimer.

Mais pour elle comme pour lui, l'heure avait sonné des certitudes inéluctables. Une intuition lui perça le cœur ; elle balbutia, la voix obscurcie par les larmes :

— La tristesse d'après-aimer... c'est quand on n'aime déjà plus.

— Tais-toi, supplia-t-il.

Elle hocha la tête lentement, lourdement, mûe par une obstination clairvoyante :

— Ne te défends pas ; je devine, je sais... Tu ne m'aimes plus !

— Tais-toi ! répéta-t-il.

Mais comme elle se penchait vers lui, épiant la vérité au fond de ses prunelles, il comprit l'inanité de sa feinte, et, dans un geste d'acquiescement nâvré, enfouit son visage sous les draps. Elle s'effondra sur le lit, secouée par les sanglots. Longtemps, ils demeurèrent sans paroles. Enfin, il murmura :

— Pardon ! Pardon ! ... J'étais sincère. Je croyais t'aimer.

— Je te pardonne, soupira-t-elle. Ce qui arrive est de ma faute. Tu ne *pouvais* pas m'aimer... Tu ne peux aimer personne.

— Toi aussi, tu crois cela ? s'effraya-t-il.

— J'en suis sûre. Aussi, à l'avenir, n'essaye plus d'aimer ; ne te laisse plus aimer. A quoi bon faire souffrir ?

— Tu n'es pas seule à souffrir. Je suis très malheureux.

— Tu ne le seras pas longtemps. Car tu es aussi incapable de souffrir que d'aimer, mon pauvre ami !

Ils se turent de nouveau. Elle avait essuyé ses lar-

mes et ses yeux brillaient à vide avec une fixité humide. Il la contemplait dans une hébétude consternée.

— Habillons-nous, fit-elle doucement. Il doit être tard. Lève-toi.

Il obéit comme un enfant. Quand il fut prêt, il sortit, le pas incertain, erra par les corridors, entra dans la salle à manger, ouvrit machinalement le piano et préluda.

Les ondes sonores se mirent à rouler par la vaste pièce où le vent chantait déjà sa plainte. Jacques essaya de préciser l'harmonie vague de la tempête qu'on devinait tendue vers la musique, anxieuse de passer du bruit au son. Ses doigts recréaient l'horreur du dehors, en rassemblaient les éléments épars, leur imposaient la direction d'une pensée. Celle-ci se dégageait peu à peu des vacillations du rythme, prenait corps, s'exaltait en sursauts rauques, en tourbillons enfiévrés. Elle évoquait le brutal effeuillement des arbres, le craquement des branches, la détresse grave des taillis, la ruée des vents à travers la plaine, irritée comme un océan qui ne pourrait se soulever, l'attaque furieuse de la ville, ses jardins dépouillés, ses cheminées envahies, ses rues passées au fil de l'air. Brisée de heurts, ponctuée d'appels humains, la phrase progressait; ressassés, les thèmes s'exas-

péraient. Un effroi persistant émanait des basses hoquetantes et sourdes comme des râles ; une angoisse pleurait à l'aigu, montait en longs traits scandés d'accords lugubres, se hérissait en *trémolos* échevelés, déferlait en dissonnances troubles. Un fortissimo frénétique se déchaînait, assommant tous les registres du clavier, insurgeant chaque octave en grondements et en glapissements, soufflant à travers la pièce une tempête aussi chaotique et féroce que celle du dehors.

— Tout n'est donc pas brisé en moi ? pensait Jacques, tandis que les dernières notes mouraient sous ses doigts.

Sa taille s'était redressée ; il frémissait, des lueurs dans les yeux ; une excitation fébrile succédait à l'accablement récent.

— Tout n'est donc pas brisé en moi ? Incapable d'aimer, je puis donc encore créer ?

Il caressait le clavier et des harmonies d'une douceur suprême s'envolaient. Fluide, jeune, presque naïve, une mélodie naissait : le contraste était si fort entre l'ampleur sauvage de la précédente improvisation et la tranquille suavité de celle-ci, qu'elle empruntait au voisinage une grâce transparente et comme surnaturelle. Jacques chantait d'une voix qui

défaillait d'attendrissement ; ses yeux s'humectaient.

— N'est-ce pas le meilleur de moi-même qui survit au pire? songeait-il. N'est-ce pas une victoire que d'avoir perdu l'amour, si l'art demeure? Que sert d'aimer pour aimer ? Toute passion est assez profonde qui permet à l'inspiration d'y pousser ses racines.

Il jouait, et le charme des pays exotiques s'évoquait soudain : mystère des forêts polynésiennes où des femmes bronzées se poursuivent en piquant de petits cris l'ombre sans reptiles ; indolence des siestes nues au bord des ruisseaux ; tranquillité des nuits constellées ; poésie des idylles avec d'étranges créatures au babil incompris. Il jouait, et la fantasmagorie de l'Extrême-Orient s'évaporait en accords frêles et bizarres, frisson lointain d'instruments javanais, soupirs des bambous creux effleurés par la brise.

Il jouait, et des mélodies plus humaines s'essoraient ; des tendresses prisonnières en son être se libéraient et chantaient ; des extases captives brisaient leurs chaînes ; des élans comprimés se dilataient. Par une singulière ironie, tout ce que l'amour d'une femme n'avait pu éveiller en lui s'exprimait devant cette inerte juxtaposition de touches blanches et noires. Son roman revivait sous ses doigts, non tel qu'il avait été, mais tel qu'il aurait dû être, animé d'un souffle lyri-

que, brûlant de franche ardeur, montant vers les sommets dans un tourbillon de joie et de lumière. La phrase musicale s'allumait d'une saine ivresse, débordait d'une triomphante exultation; allègre et fiévreuse, elle progressait, trépidante, fouaillée par la voix de Jacques.

Lui, le sang aux joues et les yeux étincelants, se laissait emporter en plein rêve par sa fougueuse inspiration ; un inconscient orgueil cambrait ses reins, sa belle figure illuminée rayonnait dans le matin blême ; ses cheveux désordonnés se dressaient comme de lourdes flammes noires à chaque secousse de sa tête ; ses mains, décuplées, insaisissables, battaient, caressaient, étreignaient le clavier, agiles et puissantes ouvrières du poème sonore.

Tout à coup, des sanglots s'affligèrent derrière lui. Il leva les yeux, et dans la glace qui surmontait le piano, Mira lui apparut, silhouette misérable et désespérée. Il courut l'entourer de ses bras.

— Non, laisse-moi, dit-elle, la voix rauque.

Il la berçait, répétant :

— Ma chérie ! Ma chérie ! Calme-toi. Tu te fais du mal. A quoi bon te mettre dans des états pareils ?

— C'est vrai, reconnut-elle en haletant un peu. Je suis folle !... Tu ne m'aimes plus... Je t'ai pardonné...

Tu es libre... Il fallait bien que ton art te reprît... Mais c'est venu trop vite... Oh oui ! trop vite ! Quand j'ai entendu ce piano, de ma chambre, quand je t'ai vu surtout, quand je t'ai vu, souriant, chantant, transporté... si loin de moi déjà... il m'a semblé qu'on me déchirait la poitrine... C'est fini, maintenant. Tu vois je suis calme...

Il la contemplait en silence, envahi par une pitié profonde. Il n'essayait pas de la raisonner, sachant d'avance l'inutilité des consolations devant toute vraie douleur.

— Je ne serais qu'un misérable, déclara-t-il enfin, si, après avoir bouleversé ton existence, je ne tentais pas ce qui est en mon pouvoir pour lui rendre la paix.

— A quoi bon ? sourit-elle, tout ce qui, hier encore, voulait s'exalter en moi, ne tend plus maintenant qu'à s'anéantir !

— C'est tout cela que j'essayerai de ressusciter. Je veux désormais me consacrer a toi, ne plus vivre que pour toi...

Elle refusa dans un brusque effroi :

— Oh non, non! Nous ne pouvons plus vivre ensemble !

— Pourquoi ?

— Parce que le vide qui nous sépare irait se creusant, s'élargissant. Nous nous deviendrions odieux. Mieux vaut nous quitter le plus tôt possible, et pour toujours !

— Nous quitter ?... Nous quitter ?.,. Voyons, cela ne se peut pas...

Il chancelait sous le heurt d'affolantes contradictions. Un sentiment confus de son devoir lui conseillait de garder sa maîtresse auprès de lui ; pourtant une intuition l'avertissait que s'il était encore quelque bonheur pour elle, ce ne serait que loin de lui. Mais la pensée le torturait du départ de cette femme qu'il n'aimait pas. L'idée d'en être soudain séparé lui était insupportable ; sa chair inassouvie pleurait lâchement vers elle. Une crainte le rongeait : si, elle partie, il allait retomber dans l'impuissance artistique où il se débattait avant de la connaître ? Si l'inspiration qu'elle avait un moment réveillée allait disparaître avec elle ? Dans ces perplexités, il ne savait qu'implorer, à genoux, tordant les poignets de Mira :

— Ne me quitte pas ! ... Ne me quitte pas !

Elle se raidit, secoua l'étreinte crispée, se leva, impérieuse :

— Il le faut... pour ton bien comme pour le mien...

La volonté de la jeune femme lui parut si ferme-

ment ancrée qu'il n'osa la contrecarrer davantage. Il jugeait sa résolution moins néfaste, à la sentir irrévocable. La solidité de la décision prise en imposait au désarroi de ses certitudes.

Il se leva, dans une humilité convaincue :

— Tu dois avoir raison... Je ne te retiens plus.

Comme elle feuilletait déjà l'horaire des trains, il supplia :

— Pourtant, que ce ne soit pas tout de suite, à la minute !... Que j'aie quelques heures pour me déshabituer de toi, pour rendre l'arrachement moins brutal !

— Soit, fit-elle ; je prendrai l'express de midi.

— Tu rentres à Paris ?

— Naturellement.

Ils s'attablèrent devant le premier déjeuner, silencieux, indifférents à ce qu'ils mangeaient, sensibles seulement à la brûlure du thé qui les réchauffait, les apaisait. Les tasses vidées, Jacques demanda :

— Que faisons-nous ?

— Sortons. La tempête a l'air de se calmer.

CHAPITRE XVI

L'accalmie n'était que momentanée. A peine dehors, le vent leur coupa la figure d'une série de sanglades. Ils luttèrent jusqu'à la Grande-Place. Là, un tourbillon les saisit, les fouettant, les déshabillant, leur donnant l'illusion de grelotter nus sous la pluie.

— Où se réfugier ? haletait Jacques.

— Ici, proposa-t-elle en désignant le Beffroi qui s'érigeait devant eux.

Ils se hâtèrent vers le porche et reprirent haleine en gravissant les degrés d'un large escalier couvert. Derrière eux, la cour de la Halle engouffrait le vent comme un entonnoir et le chassait par la voûte dans une éructation continue. Par intervalles, malgré la protection du toit, l'averse oblique les cinglait de ses lanières froides.

— C'est sinistre ! apprécia Mira.

— Et glacial ! renchérit-il. Nous ne pouvons rester là. Faisons l'ascension de la tour : voici l'entrée.

Ils sonnèrent à la porte vitrée d'une salle gothique noyée d'ombre. Un carillon lointain s'égrena, mais personne ne répondit à son appel. Longtemps, ils attendirent, oppressés par la tristesse du lieu. Enfin, une très vieille femme apparut, vint lentement à eux et les introduisit. Des courants d'air stridents sabraient l'immensité de la pièce ; l'humidité prenait tout de suite à la gorge. Jacques s'informa s'il était possible de monter au Beffroi. La béguine le dévisagea, puis laissa tomber dans une dissuasion branlante :

— Fait pas bon, là-haut..... Fait pas bon.

Comme il insistait, elle désigna d'un geste vague une ouverture pratiquée dans les profondeurs de la salle et répéta, de l'hostilité dans sa voix grêle :

— Fait pas bon, là-haut..... Fait pas bon.

— Si nous ne montions pas ? s'impressionnait Mira.

— Il fera toujours meilleur qu'ici.

Ils se dirigèrent vers l'escalier. Avant de s'y engager, ils jetèrent un regard en arrière ; la béguine, immobile, les suivait de l'œil et son avertissement grinçait, menaçant :

— Fait pas bon, là-haut..... Fait pas bon.

Dès les premières marches, une obscurité compacte les enveloppa L'escalier tournait, spirale rigoureuse, autour d'une colonne le long de laquelle pendait le déroulement perpendiculaire d'une corde, visqueuse et glacée comme un serpent.

— Je n'y vois pas, fit la jeune femme. Aide-moi.

Il lui prit le bras et s'éleva lentement à ses côtés, palpant les ténèbres de sa main libre.

— Je marche comme je marcherai désormais dans la vie, dit-il, à tâtons et sans rien distinguer devant moi.

Une lumière intérieure, née peut-être de la brusque nuit ambiante, avait soudain illuminé ses pensées. Il prévoyait dans son existence une série de conflits dont il sortirait stérile et brisé. Sans doute, l'élément *homme* était en lui dominé par l'élément *artiste*, mais cette inégalité ne signifiait pas que la lutte fût impossible entre les deux forces rivales. Même, il la pressentait éternelle, cette lutte, et dissolvante, et sans issue. Jamais, il le devinait, l'homme, en lui, ne serait étouffé par l'artiste au point de perdre la conscience de son atrophie, de ne plus s'insurger en révoltes sans espoir. Bien qu'imparfaite, une Humanité de désirs, de douleurs et d'impulsions palpitait en lui. Qu'était-ce donc que la persistante ardeur de ses sens,

sinon le symptôme d'une indéracinable Humanité ? Et son torturant besoin de tendresse et d'amour ? Humanité ! Et la tristesse éprouvée à le découvrir inassouvible ? Humanité ! Et l'élan déraisonnable, irraisonné, qui l'avait jeté aux pieds de sa maîtresse alors qu'il savait ne plus l'aimer ? Humanité ! Humanité ! Comment admettre que tant de forces inquiètes ne se heurteraient pas aux énergies créatrices qui vivaient en lui, sereines, impérieuses, accaparantes ? Comment ne pas croire à l'éternité d'un combat engagé entre des éléments aussi essentiels, inaliénables ? Comment ne pas concevoir l'acharnement de cette guerre, après avoir éprouvé avec quelle sauvage âpreté chacun des bélligérants s'efforçait de prendre le dessus ? Comment enfin lui assigner un autre résultat que l'émoussement graduel de toutes les facultés, et peut-être, après de longues années, une réconciliation dans l'impuissance ? Tandis qu'il gravissait les ténèbres au bras de sa maîtresse, Jacques percevait très nettement cette consumante dualité. Par une sorte de cœnesthésie mentale, il prenait des adversaires emmurés en lui une conscience férocement lucide. Il se représentait son avenir : une succession ininterrompue d'élans et de chutes, un vain hérissement vers l'intangible, des sursauts douloureux, un ondoiement perpétuel, irrémédiable.

Irrémédiable ?... Seulement s'il se soumettait à la peine de vivre comme à un mal nécessaire. Mais à quoi bon vivre une pareille vie ? Qui l'y forçait ?... Et l'idée de la mort obséda sa pensée.

Le fracas de la tempête s'exagérait à mesure que s'élevaient les jeunes gens. Des fentes minces perçées dans l'épaisseur des murs et presque entièrement obstruées par des barreaux de fer laissaient passer des lames d'air sifflantes qui hachaient l'escalier de leur tranchant glacial. Chaque ouverture rendait une sonorité différente : les plus basses, très étroites, exhalaient des roulements aigus comme des sirènes d'enfants ; des plus élevées, qu'on devinait plus larges, tombaient des ronflements de tuyaux d'orgues. Toutes ces voix se confondaient en une symphonie exaspérée qui déchirait sans répit l'immense hauteur du Beffroi. La pluie s'insérait à travers les fentes, s'éplorait le long de la paroi, humectait la pierre des marches. Timide, à intervalles réguliers, le jour filtrait, infime pâleur verticale rayant l'opacité des ténèbres.

La fatigue envahit brusquement la jeune femme. Elle se fit lourde au bras de Jacques, s'arrêta, crispée sur la corde et cria pour dominer le tumulte :

— La tête me tourne... je glisse à chaque pas ! Redescendons !

Mais il ne parut pas l'entendre. Il l'entraîna sans répondre. Elle dut reprendre l'ascension. Bien qu'elle ne pût distinguer les traits de son amant,' elle devinait à l'inconsciente brutalité de son étreinte qu'une force insolite, étrangère à sa volonté, le poussait.

— Jacques ! reprit-elle, écoute-moi ! Aie pitié de moi ! je ne me sens pas bien. Redescendons !

Il l'entraînait toujours. Elle se faisait plus lourde. Il la soulevait, la portait presque. Ils atteignaient les régions supérieures de l'édifice. Les ouvertures leur envoyaient au passage des paquets d'air, comme si des bouches collées au dehors eussent soufflé sur eux leurs haleines. Les grondements s'amplifiaient en sonorités terrifiantes.

— Jacques! Jacques! arrêtons-nous!

La lumière plus vive facilitait la montée. Il accélérait son pas.

— Jacques!

Elle se débattit, dans un appel aigu, s'adossa, désenlacée, haletante, à la paroi. Mais lui s'élança, comme aspiré par une force impérieuse. Elle le suivit, cinglée par l'inquiétude, le suppliant en vain. Elle n'avançait qu'à peine; ses genoux tremblaient; l'oppression lui martelait la gorge. Elle ne le voyait plus... Il ne pouvait plus l'entendre... Une porte battit au-dessus d'elle.

Un effort l'amena devant les ferrures qui vibraient encore. Elle pesa sur la clenche. Une bouffée d'air tiède la caressa.

Elle se trouvait dans une chambre circulaire où deux vieillards se chauffaient près d'un poêle. Jacques n'était pas là. En face d'elle, une autre porte. Elle l'ouvrit sans hésiter.

De nouveau, la spirale de pierre s'enroulait, décourageante. Elle s'y engagea. Elle trébuchait, s'accrochait fiévreusement à la corde mouillée... Enfin, elle pressentit le terme de la montée ; une lueur blême filtrait, tombée d'en haut ; le vent s'engouffrait avec la lumière, non plus horizontal, mais vertical ; la pluie ruisselait sur les marches. Un grand souffle direct la fit chanceler ; elle déboucha sur la plate-forme.

La tempête la prit aux cheveux, puis sa jupe claqua comme une voile. Elle dut saisir une pierre d'angle à deux mains pour ne pas être refoulée dans l'escalier. Péniblement, elle fit le tour d'un pilier de soutènement.... Jacques était là, penché sur la déclivité du parapet, inspectant le vide avec des yeux effarés.

Aussitôt, l'angoisse de Mira tomba. Elle jugea puéril de l'avoir, un instant, cru capable d'accomplir l'acte dont la pensée l'avait certainement traversé. Elle le plaignit et le méprisa.

Il n'avait pas remarqué sa présence. Il plongeait ses regards dans l'abîme pavé de la Grande-Place, les promenait sur la ville ceinturée de canaux, sur les champs uniformément gris ; il les arrêta sur l'horizon. Il semblait éprouver une détente, à fixer la platitude absolue et rectiligne des dunes, derrière laquelle se devinait la fureur boursouflée de la mer. L'éloignement empêchait de la distinguer avec netteté, mais on devinait sa présence à d'imperceptibles tressaillements des lointains, et l'on comprenait que ces nuages effrénés qui dévoraient le ciel, ce vent salé qui ruait la pluie, avaient passé sur elle et humé sa colère.

L'expression du visage de Jacques se modifiait ; l'effarement qui s'y peignait un instant auparavant faisait place à un nâvrement pensif, à une résignation décolorée.

La main de Mira se posa sur son bras. Il tressaillit, l'enveloppa d'un regard dur, honteux qu'elle eût surpris sa dernière défaite.

— Qu'es-tu venue faire ici ? la rudoya-t-il ; tu risques d'être emportée !

Pour toute réponse, elle serra son bras avec une tendresse contenue et lui sourit si pitoyablement, avec un désir si évident de s'associer à sa peine, qu'il se radoucit.

— Viens, fit-il, tu es toute pâle; tu dois être transie.

Il la soutint jusqu'à l'escalier. Tandis qu'ils descendaient, le froid et l'émotion éprouvée commençaient d'agir sur elle. En arrivant à la chambre des veilleurs, elle dit :

— Arrêtons-nous un instant ; je ne me sens pas bien.

Elle défaillait. Les deux vieillards s'empressèrent autour d'elle, l'installèrent devant le poêle, lui offrirent un cordial. Ils échangeaient de brèves paroles en flamand, la regardant avec une sollicitude paternelle. Jacques lui tenait la main, assis à ses côtés.

Bientôt, la tiédeur du lieu, la brûlure du cordial l'eurent réconfortée.

— Je suis mieux... Mais toi, tout-à-l'heure, qu'avais-tu ?

— Ce que j'avais, ma pauvre amie ? La foi en mon courage physique, en ma puissance de volonté... et cela, je ne l'ai plus... Tout me quitte... Je deviens une loque !

Il reprit, après un silence :

— Je n'avais pourtant besoin ni de beaucoup de courage ni de beaucoup de volonté pour enjamber le parapet et me confier au vide ! Il faut croire que l'infime dose nécessaire n'était même plus en moi... Quand

je songe que j'ai laissé passer l'heure du repos éternel, de l'anéantissement complet, il me vient une rage contre moi-même, contre ma lâcheté, contre ma stupidité... Et sais-tu ce qui m'a retenu ? Des chimères... des images !... des images !

— Quelles images ?

— La vision de la chute ; la sensation anticipée du tourbillonnement au-dessus du pavé qui aurait semblé s'élancer vers moi, de la suffocation, puis de l'écrasement contre la rudesse mouillée de la pierre, au milieu du sang délayé dans la boue.

— Tais-toi ! frémit-elle.

— Des images, des images! répétait-il dans une colère concentrée. Des images dont nous ne pouvons déblayer notre conscience; des images qui s'interposent entre nous et les choses, entre nous et les hommes; des images que nous caressons et qui nous déçoivent, que nous adorons et qui nous torturent; des images que nous maîtrisons et qui paralysent notre effort; des images que nous chevauchons et qui nous conduisent hors des voies saines ou logiques; des images, voilà ce qui fait notre malheur, à nous autres artistes, et le malheur de ceux qui nous approchent!

Mira se remémorait une expression employée par

Kallinikov en parlant des artistes « acharnés à vaincre et à dresser leurs rêves qu'ils battent, caressent et redoutent, comme un dompteur ses fauves. »

— Les images, continuait Jacques, ce sont elles qui ont contribué à me leurrer, pour notre commune misère. Sans ce perpétuel travail d'imagination qui te montrait à moi sous mille aspects idéalisés, qui me faisait voir dans les choses, — comme dans cette maison penchée au-dessus du canal, — de tendres symboles à réaliser, sans cette fantasmagorie intérieure qui me cachait la réalité de mes sentiments, j'aurais pu m'analyser et me reprendre... Les images, voilà mes pires adversaires !... Et pourtant, je les aime ! Et pourtant, je vis d'elles !

— Il ne le faut pas ! s'écria Mira dans l'élan d'une conviction inébranlable.

— Et qu'en sais-tu ? fit-il, interloqué par son assurance.

— Je le sais, je le sais ! affirma-t-elle.

— Depuis quand ?

Il gouaillait presque, irrité de voir cette certitude se dresser en face de ses pensées en déroute.

— Depuis ce matin... où j'ai compris qu'il était aussi dangereux de vivre de son rêve que de celui d'autrui. La vie doit être vécue pour elle-même, et non pour les

chimères écloses en nos cerveaux. Qu'elles nous ravissent, ces chimères, qu'elles nous emportent pour une heure dans un monde idéal, c'est bien; mais si elles s'installent en nous, absorbantes, hallucinantes, si elles brisent notre volonté, si elles martyrisent les êtres bons et simples qui nous aiment, il faut les étrangler!... Voilà ce que j'ai vu, voilà ce que j'ai compris! Tout un monde d'erreurs s'est désagrégé en moi... J'ai compris aussi que le salut était dans l'Humanité, la saine Humanité! C'est vers elle qu'il faut tendre! C'est elle qu'il faut affermir et développer; c'est elle qu'il faut aimer; c'est d'elle qu'il faut vivre!

Il hocha la tête, se contentant de répondre:

— Trop tard... je suis trop malade.

Il reprenait conscience de la vision si nette qu'il avait eue tout à l'heure de son avenir, de la lutte vaine pour reconquérir son Humanité, de l'éternel conflit entre les forces hostiles emmurées en lui.

— Au moins, implora-t-elle, promets-moi d'essayer!

Il admirait qu'elle oubliât sa souffrance à elle pour se préoccuper de guérir la sienne. Il constatait le renversement des rôles, et que c'eût été le sien de s'ingénier à la consoler. Son propre égoïsme finissait par l'écœurer. Il coupa court à l'entretien en répétant:

— Il est trop tard ; n'en parlons plus.

Ils se levèrent. Jacques avisa les veilleurs qui contemplaient la ville en s'entretenant des ravages de la tempête; il les remercia de leur hospitalité, rétribua leur complaisance et suivit Mira hors de la pièce tiède. Lentement, au milieu du fracas inapaisé, sous la gifle intermittente des lames d'air, ils descendirent la spirale. En bas, ils retraversèrent la salle gothique où les attendait le silence hostile de la vieille béguine; ils franchirent de nouveau la voûte et se retrouvèrent sur la Grande-Place. Déjouant de leur mieux les traîtrises de l'ouragan, luttant enlacés, contre la fureur de ses attaques, ils rentrèrent à l'hôtel.

Onze heures sonnaient à l'horloge du vestibule, et le train de Mira partait à midi.

Brusquement, l'imminence de la séparation envahit leur pensée, en chassant tout le reste.

— Alors, s'angoissa Jacques, tu es décidée ?

— Absolument.

— Dans une heure, nous nous dirons adieu ?... pour toujours ?

— Oui. Ne m'ôte pas mon courage. Il m'en faut plus qu'à toi. Je monte préparer mes affaires.

Comme il demeurait au pied de l'escalier, accablé, sans paroles, elle eut pitié de lui.

— Viens avec moi si tu veux ; tu pourras m'aider.

Dans la chambre, en face du lit défait, une commune émotion s'empara d'eux. La plume des matelas n'avait pas encore secoué l'empreinte de leurs corps ; le drap froissé accusait une large dépression ; les oreillers aplatis disaient la pesée des épaules ; les couvertures éparses, la folie des caresses : leurs nuits d'amour surgissaient devant eux.

Mira, pour échapper à l'obsession, se mit en devoir de rassembler ses effets et de les déposer dans un sac de voyage. Jacques, assis sur le canapé, songeait, les yeux clos.

— Tu ne m'aides pas ? demanda-t-elle.

Il se leva sans répondre et s'absorba dans le rangement d'un nécessaire de toilette. Les flacons où sommeillait l'odeur de la jeune femme, les brosses à son chiffre, les limes, les ciseaux, la boîte à poudre, tout l'attirail féminin lui parlait d'elle et de sa beauté.

— Voilà, fit-il, en lui présentant l'étui.

Et il s'abandonna de nouveau à l'envahissement des souvenirs. Ils montaient en lui, marée grondante qui, peu à peu, le submergeait de volupté. Il revivait le soir de l'arrivée. Il revoyait la découverte succes sive des trésors de chair, la pudique révélation du cou le dépouillement des épaules et des seins, le glisse-

ment soyeux des jupes sur la rondeur des hanches, la roseur palpitante de la taille transparue derrière la finesse du linge, l'entier dévoilement de la radieuse nudité. Il se remémorait le timide éveil de la vierge au plaisir, l'inexpérience passionnée de ses premières caresses et la croissante ardeur de ses étreintes. Il évoquait le frisson pénétrant des baisers, la griserie de se perdre en l'éplorement parfumé des torsades blondes, l'affolement précurseur des spasmes et les extases partagées, les longues unions éperdues. La pensée que cet univers à peine exploré se fermait pour lui, que Mira partait, qu'il ne la reverrait plus, et qu'elle était là pourtant, à sa merci, fit renaître en lui le désir.

— Viens, appela-t-il, viens près de moi !

Elle achevait de boucler son sac, la gorge serrée par l'émoi des proches adieux. En silence, elle s'assit à ses côtés et prit sa main, détournant les yeux afin qu'il ne vît pas ses larmes.

Il l'avait enlacée d'un bras fiévreux. Il balbutiait :

— Reste !... Reste !... Ne t'en va pas encore !

— Sois raisonnable, fit-elle en se dégageant. Laisse-moi.

Mais il s'obstinait, paralysait son effort, la serrait plus étroitement contre lui.

— Non, non, reste !... Pourquoi t'en vas-tu ?

— Oh, Jacques !... Ne me torture pas ainsi ! Ne me pose pas de ces questions... Pourquoi je m'en vais ? Mon Dieu ! Mon Dieu !

— Oui, pourquoi ? Tu ne m'as donc pas aimé ? Tu ne m'aimes donc plus ?

— Si, Jacques, je t'ai passionnément aimé ; je t'aime encore... et je m'en vais parce que *toi*, tu ne m'aimes plus !

— Je ne t'aime pas, mais je te veux !

Il avait jeté ce cri dans l'explosion d'une frénésie érotique, d'une voix farouche qu'elle ne lui connaissait pas.

Elle s'était dressée, livide, et tordait ses bras pour l'obliger à lâcher prise ; lui, se pendait à ses poignets, tâchait de lui faire ployer les genoux. Ils scandaient leur lutte de paroles entrecoupées.

— Comment peux-tu ?... Jacques !... C'est une infamie !... Lâche-moi ! Lâche-moi !

— Tu disais... haletait-il, tu disais tout à l'heure... « Il faut reconquérir son Humanité... » Eh bien ! je l'ai fait... Mon Humanité, à moi... c'est le désir... c'est l'étreinte !

Il l'avait renversée sur le divan ; il la maintenait immobile sous le poids de son corps ; l'expression con-

vulsée de son masque, tendu par l'idée fixe, la terrifiait.

— Je t'en supplie!... J'ai peur... Tu n'es plus toi-même!

— Moi-même!... je le deviens! je t'obéis... je crache mon rêve!... j'étrangle mes chimères!.. je massacre les images!... Plus rien .. Plus rien .. Tout est mort!... et c'est le triomphe de l'Humanité!!

— Il est fou! laissa-t-elle échapper, le souffle rauque. Ses membres se contorsionnaient en reptations fuyantes, son buste s'érigeait en soubresauts désespérés; elle n'arrivait ni à se dérober à l'écrasement de la poitrine adverse, ni à soulever son adhérence Instinctive, elle cria :

— Au secours! Au secours!

L'ouragan étouffait tous les bruits; elle eut conscience que ces pauvres appels humains mouraient dans la tempête sonore comme un chant de cigale dans un orchestre.

— Jacques! implora-t-elle de nouveau, lâche-moi!

Il ne l'entendait plus; les yeux exorbités, l'écume aux lèvres, il exhalait un râle de victoire. Il avait emprisonné les deux poignets de Mira dans une de ses mains; de l'autre, il commençait à la déshabiller. Le col du corsage arraché, il écrasa sa bouche contre

la douceur du cou, mordant, mâchant la chair mouillée. Il déchira la chemise, enfouit sa tête entre les seins...

Alors Mira saisit à pleines dents sa chevelure et la secoua éperdument. La douleur desserra son étreinte. Elle en profita pour le rejeter de côté. Avant qu'il se fût relevé, elle avait bondi sur la porte et s'était enfuie, l'enfermant d'un tour de clef... Il fonça contre les panneaux de chêne, appela, se suspendit aux sonnettes...

On ne vint le délivrer qu'après une heure, alors que le train de Bruxelles était depuis longtemps passé. Un garçon entra sans frapper, s'empara du sac et du manteau de Mira. A ses récriminations, à ses questions, l'homme répondait par d'apaisantes onomatopées. En même temps arriva le propriétaire de l'hôtel. Il examina Jacques avec curiosité et lui signifia qu'à son grand regret il ne pourrait lui donner l'hospitalité cette nuit, toutes les chambres étant retenues.

Ces gens le prenaient pour un fou ! Il demanda la note de la semaine. « Elle avait été réglée par la jeune dame ». Il réclama le sac et le manteau. « Non, la jeune dame avait chargé l'hôtelier en personne de les lui faire parvenir ». Plus de doute, elle aussi l'avait cru fou !

L'exaspération lui chauffait les tempes. Il enfila son pardessus et sortit. Il marchait droit devant lui, contre le vent. Son désir inassouvi le harcelait ; il sentait bouillonner en lui l'ignominie des plus bas appétits humains. Des forces impérieuses ruaient son être désemparé vers l'immonde. D'effroyables besoins le hantaient. La bestialité primordiale, comprimée par des siècles de pensée, ressurgissait en lui et le poussait par les chemins, à l'ivresse, au sang, à l'amour.

Il était sorti de la ville. Il allait, dans la boue, à pas lourds, s'éclaboussant. La tempête rasait la plaine ; les arbres se convulsaient, dardés vers la terre ferme, les nuages s'effrénaient, amorphes, écartelés.

Au bord de la route, en pleine campagne, un cabaret de planches lui apparut. L'effort du vent soulevait le toit ; toute la cassine tremblait, comme prise de fièvre. Un attelage lamentable attendait à la porte.

Jacques entra, prit place à côté de charretiers ivres, huma la puanteur des pipes, se fit apporter de l'eau-de-vie. Il but à longs traits et exhala le feu qui lui entrait dans le corps en ignobles propos. Les charretiers s'efflanquaient de rire. Avant d'entonner sa dernière goulée, il se leva pour crier :

— Victoire ! Victoire !... Vive l'Humanité !

Il reprit sa marche à l'aventure.

Sans nul doute, il allait vers la mer. Plus d'arbres, rien que des champs et des dunes. L'air rugissait, comme une bête fouaillée par des milliers de lanières. Il traversa des villages morts. Ni le froid, ni la fatigue n'émoussaient l'éperon de son désir.

Il eut faim. Un point noir venait à sa rencontre ; de plus près, il distingua le flottement désordonné d'une jupe. C'était une très vieille femme qui se raidissait contre la poussée de l'ouragan. Elle pressait des deux mains sur sa poitrine un pain rond.

Jacques l'arrêta, lui arracha son pain, en rompit un morceau et lança le reste dans le fossé plein d'une eau jaunâtre qui bordait la route. Comme la pauvre paysanne s'agenouillait, terrifiée, dans la boue, avec des signes de croix, il s'éloigna, martelant son refrain :

— Victoire ! Victoire !

Plus il allait, plus son pas s'alentissait ; il n'avançait qu'à peine, dans un perpétuel corps-à-corps avec la tempête. La fureur des rafales était parfois telle qu'il se trouvait arrêté, puis refoulé comme par un mur qui aurait marché sur lui. Les champs avaient disparu ; des dunes rases s'étendaient partout, bornées seulement par le hérissement sauvage de la mer qui éclaboussait l'horizon de blancheurs subites. Le jour agonisait.

D'un terrier de lapins, une forme sortit en aboyant et s'élança vers lui. C'était un petit chien égaré, au pelage fauve, au regard tendre. Il jappait éperdument, dansait de joie, bondissait, exultant d'avoir trouvé qui l'emmènerait. Enfin, il s'accroupit à ses pieds, lécha ses bottines, leva sur lui des yeux suppliants... Jacques lui asséna sur le crâne un coup de talon féroce. Un œil sauta; le sang jaillit; la bête s'enfuit dans un hurlement suraigu, blessée à mort. Il contempla les gouttes de sang que buvait la fange, s'écria:

— Victoire! Victoire!

et continua sa route.

La nuit était tombée quand il atteignit la côte.

Il se trouvait dans une ville déserte aux vastes rues neuves, aux maisons inexorablement fermées. De longs rubans de sable sec lui filaient entre les jambes. L'air s'alourdissait d'embruns. Aux hurlements du vent se mêlait le tonnerre des lames. Il déboucha sur la jetée qui brisait leur attaque. Devant lui béaient des noirceurs tourmentées. Epais effondrements, crépitations de fusillade, bouillonnements de chaudière, grésillements, chocs en retour, se succédaient, se confondaient, dans un vertige sonore, dans un insensé gaspillage de force destructive. C'était la mer. On la sentait bonne pour toutes les besognes, capable de

tordre le fer, de pulvériser la pierre, d'engloutir des continents.

Cette effroyable brutalité, dont il portait l'humaine équivalence, ravissait Jacques. Trempé d'eau salée, tête nue, les bras ouverts, il aspirait la fureur marine. En lui s'exaspéraient les instincts élémentaires déchaînés par le détraquement de son système nerveux. L'illusion le soulevait d'énergies surnaturelles ; un prurit de massacre aveugle, de tuerie sanglante, le travaillait ; un désir monstrueux, le désir de toute une journée, érigeait chaque parcelle de son être.

Il se jeta dans les rues vides où cinglait le sable. Pas une forme vivante. Le port était désert. Les bateaux amarrés sautaient en se lamentant le long des quais. La ville entière tremblait, râlait, agonisait sous l'étreinte de l'ouragan.

Jacques s'était engagé dans une ruelle où des lumières suspectes détaillaient, vertes et rouges, sous l'effort du vent. Un appel lui parvint d'une porte entre-baillée ; un autre, de la porte voisine ; un autre ; puis un autre... des tentures se soulevaient ; des visages blafards apparurent ; des mains le frôlèrent. Une femme jaillit au milieu de la ruelle, s'offrit, demi-nue, frissonnante. Il l'enlaça, la baisa sur les lèvres et l'entraîna dans un vestibule illuminé.

Son cri de « Victoire ! Victoire ! » disait la définitive conquête de son Humanité, triomphe glorieux s'il en fût !

FIN